Les Temps Modernes

5e année REVUE MENSUELLE n° 49

Directeur : JEAN-PAUL SARTRE

Novembre 1949



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. LITtré 27-37

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 130 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française......	700 fr.	1.400 fr.
Étranger	860 fr.	1.720 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire
mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

Jean-Paul Sartre.

DROLE D'AMITIÉ [1]

I

Brunet s'éveille, saute sur le plancher, allume la veilleuse; les diamants du froid s'incrustent dans sa chair, les ombres dansent, ça sent la nuit et le matin, ça sent le bonheur. Au dehors, dans le noir, il y a deux cents baraques mortes, trente mille types qui dorment : seul, debout, Brunet pose une main sur le montant du châlit et se penche sur un petit tas de sommeil :

— Debout!

Moûlu secoue la tête sans ouvrir les paupières, une grande bouche d'extra-lucide se creuse dans cette face aveugle :

— Quelle heure qu'il est?

— L'heure de te lever.

Moûlu soupire et s'assied, les yeux clos :

— L'a dû geler cette nuit.

Il ouvre les yeux, regarde sa montre et pousse son cri de stupeur quotidien :

— Jésus Marie! Cinq heures.

Brunet sourit; Moûlu pleure, plonge les mains dans ses cheveux et se laboure le crâne; Brunet se sent de pierre : une gaie pierre froide.

— Cinq heures! dit Moûlu. Y a pas une foutue baraque dans tout le stalag à part la nom de dieu de nôtre où les gars accepteraient de se lever à cinq heures quand les Boches ne nous demandent pas d'être debout avant six; à ce point-là c'est plus de la captivité, c'est du bagne.

Il hésite, il cherche, tout d'un coup ses yeux brillent et il lance d'une voix joyeuse et sûre sa trouvaille de chaque matin :

— Sale fasciste.

Brunet rit de plaisir : il aime tout ce qui se répète. Le froid, le noir, sale fasciste : six mois de stalag et un seul matin, toujours le même, qui revient chaque matin, de plus en plus noir, de plus en

1. Extraits de *Les Chemins de la liberté*, Tome IV.

plus froid, de plus en plus profond, de plus en plus sien. Moûlu jaillit du lit, geint de froid, passe sa chemise, enfile son pantalon. Brunet le regarde sans plaisir s'activer autour du poêle : il aurait voulu jouir plus longtemps du froid.

— Ne gaspille pas le charbon, nous allons en manquer.

Moûlu a enflammé du papier, les brindilles craquent; il se redresse, tout rouge, et rit à la figure de Brunet :

— Tu la prends pour qui, ta ménagère? Quand est-ce qu'elle t'a laissé dans le besoin?

Il tend l'index vers une caisse pleine de boulets; Brunet fronce le sourcil :

— Où as-tu pris ça?

— Cuisine.

— Je t'avais défendu! dit Brunet, contrarié.

Moûlu l'interrompt avec indignation :

— Eh dis! tu sais où il passe, le charbon des cuistots? Chez les Fritz de la Kommandantur! Alors, tant qu'à faire, autant que ça soye nous qui en profitent.

Brunet ne répond pas : il se rase. Sous la morsure du rasoir ses joues de pierre recommencent à vivre; la chaleur s'insinue en lui comme une tentation.

— Chocolat?

— Oui.

Le poêle ronfle, Moûlu pose dessus une gamelle remplie d'eau, sort de sa musette deux barres de chocolat, les jette dans la gamelle et dit en les regardant fondre :

— Tu te rases tôt.

— Je sors.

— Quoi faire?

— Il y a un arrivage, ce matin; des gars qui travaillaient en France. J'en touche dix pour la baraque.

— Des bleus! dit Moûlu égayé.

Il remue l'eau de la gamelle avec la lame de son couteau; il hoche la tête :

— Pauvre bleusaille! C'est pas qu'ils seront plus mal ici qu'ailleurs, mais faudra qu'ils s'habituent.

Dans la gamelle un liquide brun clapote, des bulles le soulèvent, éclatent, des gouttelettes sautent sur le poêle et blanchissent en chuintant. Moûlu s'empare de la gamelle à travers un mouchoir et la pose sur une caisse. Brunet vient s'asseoir près de lui.

— Entrez.

Zimmer, l'infirmier, passe sa tête crépue par l'entrebâillement de la porte.

— Déjà levé? dit Moûlu.

— C'est à cause de ces fils de putains qui se ramènent de France. Faut que j'aille voir s'il y en a pas des malades.

Il fronce le nez :

— Ça sent le chocolat.

— J'ai reçu un paxon, dit vivement Moûlu.

— Tu es verni.

— Allons! demande Brunet agacé. Qu'est-ce que tu voulais me dire?

— C'est rapport à Cognard. Il le descendent ce matin à l'hosto. Dysenterie.

— Merci, dit Brunet.

La tête disparaît, la porte se referme. Moûlu coupe des tranches dans un quignon de pain rassis :

— Tu veux des mouillettes?

— Non, dit sèchement Brunet.

— Tu as tort, dit Moûlu sans s'émouvoir. Tu ne connais pas ce qui est bon.

Il se lève, décroche les quarts et verse le chocolat. Il montre du doigt le quart de Cognard qui reste pendu à un clou :

— Çe me fait quelque chose. Pas à toi?

Brunet hausse les épaules : Cognard était un feignant.

— Par qui que tu vas le remplacer? demande Moûlu. Par Schneider?

— Naturellement, par Schneider.

— Moi, je suis pour, dit Moûlu. Il ne salira pas.

Brunet se lève et met sa capote, Moûlu prend le balai. Brunet ouvre la porte.

— La porte! crie Moûlu. Tu fais partir toute ma chaleur.

Brunet ferme la porte et retrouve le froid dans le long couloir qui traverse la baraque : c'est le froid éternel; tombés des semelles, des capotes, dans ce tunnel de nuit et de vent, de petits paquets de neige éternelle se tassent et durcissent, il faudra que je leur dise de racler leurs souliers dehors, ils finiraient par me pourrir le plancher; une porte claque, le bois craque, au bout du tunnel bouffe une vague brume grise, le matin. Debout dans la nuit, dans le froid, dans le vent, dans la neige, sur les collines du matin, Brunet contemple la

journée : à dix heures, Chancelier, compte rendu de son activité à l'infirmerie, intensifier la propagande et le recrutement; Armand à midi, on réglera définitivement la question de la pâte à polycopier; à trois heures comité chez Brada, demander à l'organisation de prendre en charge les prisonniers espagnols que l'administration du camp isole et affame, ça, c'est du boulot, il y aura du danger, ça unit. Il respire fortement, le froid coule en lui par le nez, éclate dans ses veines en bouquet de joie. Derrière les portes, ça glisse, frôle, racle et chuchote, une foule se lève; tout dort sauf mes gars. Il pousse une porte : des veilleuses sur la table, de grandes ombres sautent sur les murs.

— Pas de malades?

Des sourires confiants, des dents qui brillent.

— Pas de malades.

Brunet ouvre et ferme des portes, ça grouille, un type chante, un autre joue de l'harmonica; ils sont gais, le froid et la haine les conservent, voilà ce que j'ai fait d'eux. Dans la piaule de Lambert, un gros bébé nu se cache dans l'ombre de sa couchette, Brunet le prend sous l'aisselle, le tire et le fait tomber à quatre pattes au milieu de la carrée, tout le monde rit, le gros type proteste avec bonne humeur :

— On ne peut plus dormir son saoul?

— Tu as bien assez dormi, gros plein de soupe.

— C'est pas ça, mais je faisais un beau rêve.

— T'étais au plume avec ta petite? demande Lambert.

— Mon œil! J'étais dans le mirador avec une mitrailleuse et les Fritz étaient dans les baraques à notre place.

— T'en fais pas, dit Brunet. Ça viendra un jour.

Lambert tire Brunet par la manche :

— Les Macaronis, c'est-il vrai qu'ils ont pris la piquette?

— Je veux.

Les types se redressent, ils tournent vers Brunet des yeux durs :

— C'est pas du bidon? C'est pas du flan?

Brunet regarde bien en face ces visages brutaux :

— Vous n'avez donc pas été aux nouvelles, hier soir?

— On n'a pas eu le temps.

Chez Thibaut, il a fait installer un poste récepteur dans une boîte à savon.

— Envoyez quelqu'un chez Thibaut, dit-il. Y a du bon.

Leurs yeux brillent, la haine et la joie pavoisent leurs joues. Brunet sent son cœur battre, voilà ce que j'ai fait d'eux.

— En Albanie, les gars : les Grecs leur ont mis ça, ils sont en pleine déroute.

Il referme la porte, il est ému : ils commenceront leur journée dans la gloire. Il ouvre une dernière porte, la bonne : sur dix-huit occupants, dix-sept communistes, dix-sept petits gars bien gonflés, qui se glissent partout, recueillent les renseignements et font circuler les mots d'ordre, le dix-huitième c'est Schneider. Brunet entre et sourit : à ceux-là il sourit toujours le premier.

— Salut les gars.

Il va s'asseoir sur le banc et ils l'entourent. Il n'a rien de particulier à leur dire, mais c'est le meilleur moment de la journée. Il sort sa pipe de sa poche et la bourre en regardant autour de lui : tout est propre, le plancher déjà balayé et arrosé; courbé en avant, un pied sur le banc, Schneider frotte ses souliers avec un chiffon de laine.

— Qui est-ce qui cause, aujourd'hui?

Ils désignent Dewrouckère.

— C'est lui.

— Sur quoi?

Dewrouckère rougit :

— Sur la vie des mineurs au pays noir.

— Très bien, dit Brunet. Parfait.

Il sait que Dewrouckère attend son départ pour commencer. Mais il ne s'en va pas, il est en famille : encore cinq minutes. Toussus se penche sur lui :

— Dis donc, Brunet : mon beau-frère est dans le camp.

— Ton beau-frère?

— Le frère de ma femme. J'ai vu son nom sur la liste des malades.

— Eh bien?

— Il est pas du Parti, tu sais, dit Toussus gêné.

— Qu'est-ce qu'il est?

— Apolitique.

— Alors?

— Faut-il que je le voie? On discutait de ça quand tu es entré.

Brunet ne répond pas. Perrin fait un pas en avant :

— Suppose que le gars se fasse embobiner par les Francistes, il peut nous donner.

Brunet lui fait signe de se taire. Tout le monde le regarde, il ne se presse pas de décider : leur confiance c'est comme des lèvres chaudes sur ses mains.

— Tu l'aimes bien, ton beau-frère.

— Encore assez. On s'entend bien quand on ne cause pas de politique.

Il a un petit geste étroit pour diminuer l'importance de son désir :

— Tu sais, je ne tiens pas tant à le revoir : ça serait plutôt pour le cas qu'il aurait des nouvelles de ma femme.

Brunet lui pose la main sur le bras et dit doucement :

— Il vaut mieux que tu ne le voies pas.

Autour de sa tête, la couronne d'yeux s'enflamme : il a touché juste, les gars ne souhaitaient pas que Toussus voie son beau-frère. Il ajoute en souriant :

— Naturellement si tu tombes dessus, un de ces jours, ça ne sera pas une catastrophe.

Les têtes s'inclinent, approuvent :

— C'est ce qu'on lui a dit.

— Mais je suis d'accord! dit Toussus précipitamment. C'était juste rapport à ma femme.

L'incident est clos; ils se taisent, rassurés, Brunet fume sa pipe, il est heureux. Brusquement le froid le saisit. Pas cette gloire pure et chaste du petit matin : un froid mouillé qui lui lèche le ventre et les cuisses. Il frissonne :

— Vous n'allumez pas le poêle?

— On a décidé qu'on ne l'allumerait plus le matin.

— Je vois, dit Brunet.

Il se lève brusquement, il appelle :

— Schneider!

Schneider se redresse.

— Hé?

— Amène-toi, j'ai à te parler.

Délivré, Dewrouckère soupire et se rapproche de la table, il tien une feuille de papier, les types l'entourent, tout le monde rest debout à cause du froid.

— Alors, voilà, commence Dewrouckère. Voilà.

Il se tait, il attend. Brunet salue de la main et sort. Schneider l suit en sifflotant.

— Tu siffles faux.

— J'ai toujours sifflé faux, dit Schneider.

Brunet se retourne et lui sourit. Schneider a changé, lui auss Il a mauvaise mine et il tousse, mais ses yeux sont presque gais Brunet pousse la porte de sa piaule :

— Entre.

Schneider entre, salue Moûlu avec deux doigts, s'approche du poêle et tend la main vers le feu. Il cesse de siffler, il frissonne.

— Ça ne va pas, vieux? demande Brunet.

Schneider hausse les épaules :

— C'est d'entrer dans cette étuve, ça me donne le frisson.

Brunet regarde Moûlu avec irritation, j'aurais dû flanquer son charbon par la fenêtre. Moûlu sourit innocemment. Brunet hésite puis dit simplement :

— Fais-lui une tasse de chocolat.

— Du chocolat, il n'y en a plus, dit Moûlu navré. Tu l'as fini tout à l'heure.

Il ment. Brunet hausse les épaules.

— Fais-lui du bouillon, alors.

Moûlu jette deux cubes de viandox dans l'eau bouillante, Brunet s'assied, Schneider grelotte.

— Ils descendent Cognard à l'hosto, dit Brunet.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Dysenterie.

— Pauvre vieux, dit Schneider, il est foutu.

Moûlu fait la grimace et dit vivement.

— Faut pas parler comme ça. C'est peut-être sa chance, au contraire. Peut-être qu'ils vont le rapatrier.

Schneider a un petit rire mauvais.

— Tu parles!

Brunet lui demande .

— Veux-tu le remplacer?

Schneider se tourne vers lui :

— Qu'est-ce qu'il faisait au juste?

— Interprète.

— Je peux faire ça.

— Bon.

Brunet désigne la couchette de Cognard.

— Tu coucheras ici ce soir.

— Non, dit Schneider.

— Non?

— Je ferai le travail mais je préfère coucher là-bas.

— Je ne vois pas pourquoi, dit Brunet. Ce serait tellement plus commode...

Il n'ose pas dire : et tu aurais chaud.

— Je me trouve bien là-bas, dit Schneider.

J'aurais dû le prévoir : il refuse de coucher ici parce qu'on y est à peu près tranquille et qu'on n'y crève pas de froid, toujours cette manie d'accepter les charges et de refuser les avantages. *Ce ne sont pas* des avantages : cette piaule est mon instrument de travail. Brunet se lève, ramasse une pelletée de charbon et la jette dans le feu avec violence. Schneider boit son bouillon, il ne frissonne plus, il fait observer sans élever la voix :

— Vous faites un feu d'enfer.

— Pourquoi pas?

— Si nous partagions notre charbon entre les piaules de la baraque, dit vivement Moûlu, ça ferait trois boulets pour chacune.

Schneider ne répond pas, il faudrait lui dire son fait une fois pour toutes : cette obstination à ne rien vouloir de plus que les autres, ça n'est même pas de l'humilité chrétienne, c'est une manière orgueilleuse de fuir les responsabilités. Tu n'es qu'un anarchiste, un de ces jean-foutre d'intellectuels qui nous ont fait perdre la guerre parce qu'ils ont refusé d'être officiers. Brunet hausse les épaules, enfonce ses mains dans ses poches et se tait; la chaleur fait foisonner au fond de ses yeux un peu de sommeil attardé. Brusquement la lumière l'éblouit : l'ampoule qui pend du plafond s'est allumée. Schneider cligne des yeux.

— Six heures!

Avec un cri de joie, Moûlu s'est emparé de la boîte à couture, il en sort un dé, du fil, une aiguille, il lève l'aiguille à contre-jour et lui regarde le chas en louchant. Brunet se penche sur la veilleuse et la souffle : il souffle *son* matin, c'est le matin de tout le monde qui commence. La lumière fait le ménage, décrasse et récure, écrase le sommeil au fond de la tête de Brunet, sculpte les rides de Schneider et ses grosses lèvres douloureuses; dans les yeux de Schneider toute la nuit s'est réfugiée. Brunet regarde ces yeux sombres, il a envie de lui dire : pourquoi me laisses-tu seul? Il se redresse, il dit :

— Tu coucheras où tu voudras pourvu que tu sois ici tous les matins à cinq heures.

Schneider fait un signe de tête, Moûlu s'est mis à coudre, il tire la langue, il fait de petits gestes mièvres et précis.

— Qu'est-ce que tu couds encore? demande Schneider.

— Des rideaux pour la fenêtre, dit Moûlu. Ça fera plus gai. Brunet met sa capote :

— Tu feras ça plus tard, je t'emmène.

— Où? demande Moûlu, désolé.

— Sur la Place Noire. Je vais chercher mes bonshommes.

Schneider s'est levé.

— Tu as besoin de l'interprète?

— Non, dit Brunet.

Il regarde cette face encore blême de froid, il hésite puis ajoute :

— Mais reste ici, surtout : j'aurai besoin de toi dès mon retour.

Schneider lui fait un grand sourire, presque complice ; brusquement ses yeux deviennent transparents et gais. Brunet le regarde en hochant la tête, il pense : drôle d'amitié.

— Allez ouste!

Il pousse Moûlu devant lui. Dehors ils pataugent dans la boue. Moûlu gémit.

— Hou la la! On va prendre la crève.

— Pense aux gars qui attendent sur la Place Noire.

— C'est pas ça qui va me réchauffer.

Il trottine dans le noir, il souffle et geint. Tout à coup il cesse de geindre, lève le nez et dit d'une voix mystérieuse et excitée :

— Il a tort de pas venir chez nous, Schneider.

— Il aime bien ses copains, dit Brunet d'une voix neutre.

Moûlu a un petit rire.

— Ça se peut bien, dit-il. Seulement ses copains ne l'aiment point.

— Tiens! dit Brunet, choqué, qu'en sais-tu?

— Ils disent qu'il en fait trop.

— On n'en fait jamais trop, dit sèchement Brunet.

— Je te dis ce qu'ils m'ont dit. Ils disent qu'on ne sait pas ce qu'il pense et que sa place n'est pas dans leur piaule puisqu'il n'est pas de chez vous.

— Qu'ils viennent me le dire à moi, dit Brunet.

Il est ennuyé pour Schneider mais pas tellement surpris : c'était couru, les types n'aiment pas qu'on en fasse *trop*, les martyrs leur font peur. Brunet presse le pas : il finira par se faire haïr et ça compliquera le travail. Il décide brusquement : pas d'histoires, il couchera chez moi ce soir, je lui dirai que c'est un ordre.

— Ho, Brunet!

Thibaut sort de sa baraque, lunaire et rigolard. Brunet lui sourit amicalement : il fait bien son boulot quoiqu'il soit radical-socialiste.

— Salut.

Thibaut s'est arrêté, ses petits yeux pleurent dans sa large face plate, le froid le suffoque :

— Nom de Dieu, ça pince! Tu vas à la Place Noire?

— J'en ai dix à toucher.

— Moi, quinze. Les chameaux, on n'a pas idée de s'amener à de heures pareilles.

Ils foncent dans le silence, une vague phosphorescence jaune le enveloppe; une à une, les baraques sortent de la brume sur leu passage. Le camp est désert, ils patinent entre deux rangées d bateaux fantômes. Tout à coup les baraques s'évanouissent : l no-man's-land, la brume. Ils bousculent cette crème sale et leur semelles raclent un sol dur. Brunet s'arrête pour reprendre haleine des ombres s'agitent. Brunet s'approche, salue Cosmet, Astruc Rioul, d'autres chefs de baraque. Ils sont vifs et importants, bien pris dans leurs vestes anglaises, on dirait des officiers.

— Alors? demande Cosmet en riant. On vient au march d'esclaves?

Brunet se détourne sans répondre. Une plainte fourmillante, i lève les yeux : les esclaves sont là, quatre ou cinq cents, serrés le uns contre les autres, un gros tas de vêtements et de boue, les der niers rangs se perdent dans le brouillard. Il fait un pas vers eux, leur faces terreuses se ressemblent toutes : c'est l'Espèce, il les dévisag l'un après l'autre, il leur sourit avec bonté, mais leurs yeux noc turnes clignotent comme s'ils ne pouvaient plus supporter le regar humain. Brunet se frotte les mains : il en fera des hommes. Un voix énorme sort du haut-parleur :

— Donnez vos ceinturons, vos rasoirs et vos lampes électrique donnez vos ceinturons...

Mayer, l'homme de confiance s'approche, c'est un petit musqu que Brunet n'aime guère.

— Allez-y! Que chacun prenne son compte.

Cosmet, face à la horde, jette sa main en l'air et roule des yeu intimidants.

— A mon commandement! les quinze premiers sur moi.

Thibaut se penche à l'oreille de Brunet.

— Quel cul!

Une vague de terre, de poils et de drap roule sur Cosmet, il recu en criant d'une voix terrible.

— J'ai dit *quinze*!

La vague clapote et s'arrête.

— En rang par trois. En avant, marche.

Il pirouette et s'en va sans leur jeter un regard, une quinzai d'hommes trébuchent dans ses pas. Mayer s'impatiente.

— Allons, les autres! On gèle, maniez-vous le train.

Astruc n'en finit pas de choisir, il passe lentement devant les prisonniers, les examine, prend les plus costauds par le collet, les tire hors des rangs et les envoie derrière lui.

— Brunet!

Brunet regarde autour de lui et ne voit personne.

— Brunet, Brunet!

Astruc vient d'empoigner par l'épaule un grand type costaud et vert de froid. Le type se dégage d'une bourrade et sourit à Brunet.

— Ho Brunet! Tu ne me reconnais pas?

— Maurice! dit Brunet. Sans blague!

Il met la main sur le bras d'Astruc :

— C'est un copain.

— Prends-le, dit Astruc courtoisement, il est à toi.

Brunet secoue Maurice en rigolant :

— Salut, mon petit gars, ça, c'est marrant! Regarde-moi donc un peu : mais tu as encore grandi!

— Salut, dit Maurice sérieusement. Dis donc : Chalais est là aussi.

— Chalais! répète Brunet, saisi.

— Oui.

— Dis-lui qu'il vienne.

Le froid mord. Brunet frissonne et cherche des yeux la grêle silhouette de Chalais.

— Le deuxième à gauche, au second rang.

Brunet agite joyeusement la main. Chalais s'approche, blafard, le nez rouge.

— Salut, dit Brunet.

— Bonjour, camarade, murmure Chalais.

Ils se sourient avec un peu d'embarras, Chalais claque des dents.

— Tu es gelé, dit Brunet.

Chalais hausse les épaules, ses yeux sont durs et mornes.

— Pas plus que les autres.

Si, plus que les autres. Chalais a toujours plus froid ou plus chaud que les autres. Il fait mauvais ménage avec son corps.

— Je t'emmène, dit Brunet. Tu te réchaufferas en marchant.

Chalais ne répond pas. Brunet se détourne et crie :

— Huit hommes avec moi, ceux qui voudront.

Huit hommes se détachent des rangs. Brunet regarde attentivement ces huit visages indiscernables : chez eux la souffrance n'est pas une expression, c'est un fond de teint. J'aime mieux ça.

— Vous avez bouffé, ce matin?

— Des cailloux. On n'a rien pris depuis hier.

— Moûlu! dit Brunet. Va demander à Servien qu'il nous refile un casse-croûte en douce, cinq boules et dix boîtes de pilchards. Cours!

Moûlu part en courant. Maurice et Brunet marchent côte à côte, Chalais hésite un instant puis reste en arrière, Brunet se retourne et le voit qui suit, au milieu des autres, ses jambes épaisses et courtes tricotent sous son long buste.

— Je suis content que Chalais soit là, affirme Brunet.

Maurice sourit avec conviction.

— T'as pas tort : c'est un as. T'en trouveras pas deux comme lui dans le Parti.

Brunet incline la tête sans répondre : bien sûr, Chalais est un as.

— Stop!

Des Allemands s'approchent : des vieux de la Landswehr, des paisibles. Ils comptent les prisonniers, un feldwebel à moustaches grises, avec des joues de fille, sourit à Brunet.

— Guten morgen.

— Guten morgen, dit Brunet.

Maurice le pousse du coude.

— Il cause le français?

— Non.

Maurice sourit aimablement au Feldwebel :

— Bonjour, vieux con!

Le Feldwebel sourit de nouveau, Maurice se marre.

— Voilà comment qu'il faut les traiter.

Brunet ne rit pas. Ils repartent, le jour point. Aux fenêtres et sur le pas des portes, des types les regardent passer en bâillant. Brunet les connaît tous mais, ce matin, ils lui paraissent étrangers et lointains. Il les salue de la main avec une sorte d'angoisse; les types sourient, un peu surpris : dans le camp, on ne se salue pas. Voilà Chapelot qui se penche à une fenêtre :

— Salut, la bleusaille.

Maurice lui répond vivement :

— Aux chiottes, les anciens!

Il se tourne vers Brunet :

— Et toc!

Il a l'air d'un conscrit parisien en train de faire une entrée de casseur d'assiettes dans une caserne de province. Brunet le regarde attentivement : il a durci et maigri, il s'est un peu déplumé, il a pris de l'assurance.

— La dernière fois que je t'ai vu, dit Brunet, c'était rue Royale.

— Oui, dit Maurice. En 38. De ce temps-là, on se faisait du mauvais sang, je voudrais pas remettre ça.

Il montre les baraques à Brunet :

— C'est là-dedans que vous créchez?

— Où veux-tu que ce soit?

Maurice se fend la pipe :

— C'est rien cave.

— Eh bien quoi? demande Brunet agacé. Vous étiez mieux lotis, là-bas?

— A Soissons? On vivait dans une caserne toute neuve. Y en avait même qui couchaient en ville.

Brunet siffle avec une feinte admiration, Maurice sourit à ses souvenirs, il a l'air imperméable.

Brunet demande :

— Comment va ta femme?

— Ça va doucement. Elle est venue me voir à Soissons. On recevait toutes les visites qu'on voulait.

Brunet baisse la voix :

— Vous avez eu des contacts?

— Pas moi : Chalais. Moi, dit fièrement Maurice, Zézette m'a filé deux numéros de *l'Huma.*

— Ah! dit vivement Brunet. Elle reparaît.

— Depuis juillet.

Brunet répète :

— Depuis juillet.

Ça lui fait presque mal.

— Toutes les semaines?

— Pas toutes les semaines, non : quand elle peut. Il ajoute en riant : Seulement un de ces quatre matins, tu vas la voir paraître au grand jour et tu pourras l'acheter dans des kiosques et y en a qui nous croient déjà morts et qui feront une drôle de bouille!

— Au grand jour? Avec les Fritz à Paris?

— Pourquoi pas?

Brunet renonce à discuter pour le moment : même sur les meilleurs, il y aura du travail à faire, ils sont restés trop longtemps en France, c'est corrupteur. Il pense brusquement : mais qu'est-ce que Chalais leur racontait donc? Il demande.

— Tu as un numéro de *l'Huma*?

— Non; demande à Chalais, il en a peut-être. On les foutait en l'air pour pas se faire poirer avec.

— Vous ne les faisiez pas circuler?

— Non.

— Pourquoi?

— La plupart des types n'étaient pas dans nos idées.

— Ça se travaille, les types. Chalais ne les travaillait donc pas?

— Je ne sais pas ce que faisait Chalais, dit Maurice d'une voix sèche.

Brunet le regarde, Maurice sourit.

— Ce que je peux te dire, en tout cas, c'est que c'était toujours notre bonne vieille *Huma*.

Ils marchent en silence. Maurice s'amuse, ses yeux courent partout, remarquent tout, un sourire de supériorité lui retrousse la lèvre, le camp a un témoin. Brusquement, il s'arrête : demi-nus, penchés sur une auge de pierre, une vingtaine de types se lavent en vitesse sous un hangar. Maurice hoche la tête, Brunet revient sur ses pas et le prend par le bras.

— Nous n'avons pas de temps à perdre.

Maurice ne répond pas. Brunet regarde les gars qui se lavent et soudain il les *voit* : il voit leurs épaules voûtées, leurs torses maigres, leurs ventres ballonnés, leurs gestes de vieux. Il se tourne vers Maurice avec colère; il lui semble qu'on s'attaque à son œuvre. Maurice a plus froid qu'eux et ses mains tremblent mais il a l'air glorieux et dur comme s'il portait un drapeau de 1er mai et il se tient droit. Brunet se redresse machinalement, il incruste ses doigts dans les biceps de Maurice, il l'entraîne : c'est facile de faire le malin quand on vient de tirer six mois en France, nous verrons dans six mois si tu vaudras mieux qu'eux. Il dit :

— Tu m'as l'air gonflé, mon petit gars.

— A bloc! dit Maurice.

— Pourvu que ça dure!

— Pourquoi que ça ne durerait pas?

— Tu verras, dit Brunet doucement. Ce n'est pas marrant tous les jours, l'Allemagne.

— Bah! dit Maurice, on va pas y rester.

Brunet hausse les sourcils, dépité. Il murmure :

— Tu as l'intention de t'évader?

Maurice le regarde avec surprise.

— Moi? Pourquoi faire puisqu'ils vont nous lâcher?

Brunet tressaille, Maurice poursuit d'un air excité.

— Tu vas voir, camarade! Tu vas voir le petit père Staline, un de ces jours, s'il va le leur envoyer dire. Il leur dira : finie la rigolade, les gars. Faites la paix avec la France, faites la paix avec l'Angleterre et renvoyez chez eux les travailleurs français.

— Et les Fritz feront la paix? demande Brunet.

— Je veux!

— Comme ça, bien gentiment? Tout juste parce qu'on le leur aura demandé?

— Ah! dit Maurice, tu peux pas te rendre compte! C'est l'U.R.S.S. qui mène la danse, à présent, les Fritz font tout ce qu'elle veut.

— Tiens! dit Brunet. Mais je ne savais pas!

— Forcément, dit Maurice avec indulgence. C'est parce que tu es resté six mois sans contacts. Au début c'était pas comme ça, mais à présent elle les tient.

— Et pourquoi?

— Parbleu! parce qu'elle leur fournit du matériel.

Brunet saute en l'air.

— *Quel* matériel?

— Un peu de tout. Chalais te dira ça mieux que moi. Enfin, si elle cessait ses fournitures, les Fridolins n'auraient plus qu'à se mettre à genoux.

— Et comment avez-vous appris tout ça?

— Eh bien, dit Maurice, c'était dans *l'Huma*.

Brunet s'est dominé, il sourit à Maurice et se frotte les mains.

— Tant mieux, alors! dit-il. Tant mieux. Ce sont de bonnes nouvelles.

Ils sont arrivés. Le soleil se lève, la journée commence, grasse et molle, gonflée d'eau, et dans cette journée qui ressemble à toutes les autres, quelque chose est en train d'arriver. Brunet ne ressent ni peur ni colère, il regarde Maurice avec un intérêt glacé, puis il se retourne sur les autres :

— Entrez!

Ils entrent, Brunet appelle Lambert.

— Case-les. Moûlu apporte un casse-croûte, je m'occuperai d'eux plus tard.

Il fait signe à Maurice et à Chalais.

— Vous deux, suivez-moi.

Ils marchent derrière lui, au bout du couloir, Brunet s'arrête, il leur dit avant d'ouvrir la porte :

— Ici, tout le monde est de chez nous.

Il entre, les types enfilent leurs capotes : ils allaient au travail.

— Alors? Et le Pays Noir?

— C'était bien, disent les types, c'était intéressant.

— C'était instructif, dit Bénin avec une sorte de ferveur.

Brunet est ému, il se tourne fièrement vers Chalais.

— Ils se font des causeries, le matin, ils partagent tout ce qu'ils savent.

Chalais ne répond rien, il claque des dents. Brunet ajoute pour lui-même :

— Il faudrait pouvoir leur donner des livres.

Il désigne Chalais et Maurice.

— Voilà deux nouveaux camarades. Ils arrivent de France.

Toutes les têtes se tournent vers eux avec de chauds sourires. Brunet regarde ses gars avec satisfaction : avec ceux-là, Maurice peut toujours s'aligner. Il leur sourit à son tour, il a l'impression fugitive qu'il est en train de leur dire adieu, il pose la main sur l'épaule de Chalais et le pousse en avant, il dit d'une voix forte et solennelle :

— Celui-là, c'est comme si c'était moi.

Les regards se détournent de lui et se fixent sur Chalais. Brunet regarde un instant ces yeux qui ne le regardent plus, il croyait avoir quelque chose à ajouter, mais il a oublié ce que c'était. Il tourne les talons et jette à Chalais par-dessus son épaule :

— Viens me voir après le casse-croûte, on causera.

Il sort, il pense : quelque chose est en train d'arriver, il presse le pas, il a hâte de retrouver Schneider, avec tous ses défauts, Schneider c'est la famille. Il pousse la porte : Schneider est là, courbé sur le poêle. Brunet se sent soulagé.

— Me voilà.

Il entre et frissonne, la chaleur commence par le caresser puis lui monte brusquement au visage dans une vague de sang. Il ôte sa capote et la jette sur sa couchette, il a honte d'avoir chaud.

— Alors? demande Schneider.

Brunet s'assied, la chaise craque. Il envoie une claque violente dans le dos de Schneider.

— Vieille fripouille! Sacré vieux social-traître!

Il rit. Schneider se retourne et le regarde rire.

— Qu'est-ce qu'il y a eu? Un coup dur?

Brunet cesse de rire.

— Non, dit-il. Tout va très bien.

Il étend ses jambes vers le feu, respire fortement, allume sa pipe.

— Elle sera bonne.

— Hé?

— Ma pipe. Je l'ai achetée hier à la cantine : elle sera bonne.

La pipe est bonne, la bonne gueule de Schneider, rougie par le feu, fait plaisir à voir. On se sent chez soi, à l'abri.

— J'ai retrouvé deux camarades : un petit gars de chez Le Flaive et puis Chalais.

Schneider lève la tête, regarde Brunet avec des yeux morts et répète distraitement :

— Chalais... Chalais...

— Oui, dit Brunet, son nom ne te dit rien : en dehors du parti, il était peu connu, mais c'est un type de poids. Il était député en 39, ils l'ont foutu en taule et, de là, envoyé directement en première ligne.

Schneider ne dit rien, Brunet poursuit :

— Je suis content de l'avoir là. Très content. Toujours décider seul, c'est très joli, mais... Tiens, vis-à-vis de la France libre, quelle attitude prendre? Je t'ai dit que ça me préoccupait. Eh bien, il doit savoir, lui : il a eu des contacts.

Il s'interrompt. Schneider, écarlate, les yeux mi-clos, a l'air de dormir. Brunet lui envoie un coup de talon dans le mollet :

— Tu m'écoutes ?

— Oui, dit Schneider.

— Chalais a beaucoup d'expérience, dit Brunet. Pas du tout le genre d'expérience que j'ai : c'est un fils de pasteur, un intellectuel. Il n'a jamais beaucoup fréquenté la base et il a gardé un côté puritain. Mais c'est une tête froide. Et il sait ce qu'il veut.

Il secoue sa pipe dans le poêle et conclut :

— Il sera très précieux.

Il s'arrête. Schneider tend l'oreille, comme s'il écoutait les bruits du dehors.

— Mais qu'est-ce que tu as? demande Brunet impatienté.

Schneider sourit.

— Si tu veux savoir, j'ai sommeil. La nuit dernière le froid m'a empêché de dormir.

— A partir de ce soir, tu couches ici, dit Brunet avec autorité. C'est un ordre.

Schneider ouvre la bouche, on marche dans le couloir, il se tait. Sur ses lèvres flotte un drôle de sourire.

— Tu entends? demande Brunet.

— On verra ce soir, dit Schneider. Si tu me le demandes encore, je le ferai avec plaisir.

Les pas se rapprochent, on frappe. Il se tait, il a l'air d'attendre.

— Entrez!

C'est Chalais, il s'est arrêté sur le seuil, il les regarde.

— Tu nous fais geler, dit Brunet. Ferme la porte. Chalais fait un pas en avant et s'arrête; il regarde Schneider. Il ferme la porte derrière lui d'un coup de pied, sans cesser de le regarder.

— C'est Schneider, mon interprète, dit Brunet. Il se tourne vers Schneider. Voilà Chalais.

Schneider et Chalais se regardent. Schneider est toujours aussi rouge. Il se lève mollement, lentement. Il dit d'un air perplexe :

— Je vais m'en aller.

— Reste donc, dit Brunet. Tu vas prendre un chaud et froid.

Schneider ne répond pas, Chalais dit de sa voix précise :

— Je voudrais te parler seul à seul.

Brunet fronce les sourcils, puis il sourit d'un air bonhomme, lève la main et la laisse retomber lourdement sur l'épaule de Schneider. Le visage de Schneider reste mou et sans expression.

— C'est mon homme de confiance, explique Brunet. Tout ce que j'ai fait ici, je l'ai fait avec lui.

Chalais reste parfaitement immobile, il ne regarde plus personne, il a l'air indifférent. Schneider glisse sous la main de Brunet et gagne la porte en traînant des pieds. La porte se referme. Brunet regarde un bon moment le loquet puis il se tourne vers Chalais.

— Tu l'as blessé.

Chalais ne répond pas, Brunet s'irrite :

— Écoute un peu, Chalais... dit-il rudement.

Chalais lève la main droite en gardant le coude collé au corps. Brunet s'interrompt, Chalais dit :

— C'est Vicarios.

Brunet le regarde sans comprendre, Chalais parle. Son corps a froid, sa grande voix de tribun n'a pas froid.

— Ce type qui vient de sortir, c'est Vicarios.

— *Quel* Vicarios? demande Brunet.

Mais il a déjà deviné la réponse. Chalais répond sans élever le ton :

— Le Vicarios qui a été exclu du parti en 39.

— Ce type s'appelle Schneider, dit Brunet faiblement.

Du même geste étriqué et mécanique, Chalais lève l'avant-bras et pousse vers Brunet sa paume ouverte.

— Ne te fatigue pas. Il m'a reconnu. Et il sait que je l'ai reconnu.

Brunet répète :

— Vicarios !

Le nom cascade dans sa tête, il pense : c'est un nom qui me dit quelque chose. Il dit péniblement :

— Je ne savais pas que c'était Vicarios.

— Bien entendu, dit Chalais.

Brunet croit surprendre dans cette voix une nuance de condescendance, il relève vivement la tête. Mais les yeux de Chalais sont ternes, il serre les bras contre ses flancs, enfonce le cou dans ses épaules : on dirait qu'il rassemble ses membres pour mieux les contrôler. Brunet demande tranquillement.

— Vicarios, ça n'était pas un journaliste?

— Attends! dit Chalais.

Il traverse rapidement la pièce et va se coller contre le poêle. Il a l'air humilié.

— Je n'arrive pas à me réchauffer.

Brunet attend : il n'a pas froid, il se sent lourd et fort, maître de soi et de son corps. Il attend, il a tout le temps d'attendre, il sourit patiemment à Chalais, il n'est plus rien qu'une infinie patience. Chalais attire une chaise à lui et s'assied. Il retrouve vite sa voix en coups de hache.

— L'hiver dernier, tu n'as pas reçu la mise en garde du Parti?

— Contre Vicarios?

— Oui.

— Je crois bien que si, dit Brunet lentement. Mais j'étais soldat et comme il n'y avait pas de Vicarios au régiment...

— Il était rédacteur en chef d'un canard oranais, dit Chalais. Le canard n'était pas exactement du Parti, mais sympathisant. Vicarios, lui, était inscrit. Sa femme aussi. Il a plaqué en septembre 39.

— Le Pacte?

— Naturellement. Il a publié sa lettre de démission dans son journal, après ça il a sorti trois éditoriaux contre nous et puis il s'est engagé. Ou on l'a mobilisé, je ne sais plus.

— Sans blague! dit Brunet.

Il se sent tout animé comme à l'annonce d'un décès. Chalais parle et la vie de feu Schneider est bouclée. Mourir, quitter le Parti c'est tout un.

— Sans blague.

Il répète : sans blague, il pense : quelque chose est en train d'arriver.

— Depuis, dit Chalais, on a su qu'il faisait des rapports au gouvernement général d'Alger. Les copains algérois ont eu les preuves en main.

Brunet se laisse tomber sur une chaise et rit de tout son cœur. Chalais le regarde.

— Je ris, explique Brunet, parce que, justement ce matin, je viens d'apprendre que mes petits gars ne pouvaient pas le blairer.

Chalais approuve gravement de la tête.

— La base ne se trompe jamais.

Brunet pense : que sais-tu de la base? Il dit :

— Oui. Pour ces trucs-là, ils ont le flair.

Chalais se chauffe. Brunet pense : Schneider était une mouche. Ça gratte. Il ferme les yeux à moitié, il serre les dents, il regarde le visage ingrat de Chalais à travers ses cils, il pense : mon copain c'est celui-là. Il se sent très calme : ça n'est pas vraiment désagréable, ça gratte. Chaque fois qu'on se découvre de bonnes raisons pour penser que les hommes sont des salauds et que ça n'est pas la peine de vivre, ça commence par faire plaisir. Il regarde Chalais : à présent nous allons vivre ensemble, dans ce camp, pendant des mois et des années, jour après jour.

Ça gratte. Chalais l'examine avec curiosité et demande :

— Qu'est-ce que tu comptes faire?

Décontenancé, Brunet se mord les lèvres : *Y a-t-il quelque chose à faire?* Pendant une seconde, il se sent mou et paresseux, puis, brusquement, la colère le ravage.

— Tu le demandes? bégaye-t-il. Tu le demandes?

Il se domine et reprend sèchement :

— Je vais le foutre dehors, voilà ce que je vais faire. Et en moins de deux!

Chalais a l'air froid et perplexe. Il murmure :

— C'est risqué.

— Ce qui serait risqué, c'est de le garder dans la baraque.

— Il sait déjà que tu es du Parti?

Brunet détourne la tête, sa colère tombe.

— Il m'a reconnu dès le premier jour.

— Et les camarades? Il sait aussi qu'ils en sont?

— Naturellement.

— Tant pis! dit Chalais.

Brunet explique vivement.

— C'était nécessaire, il m'a beaucoup aidé dans mon travail.

— Quel genre de travail faisais-tu? demande Chalais négligemment.

Brunet fronce les sourcils :

— Nous en reparlerons.

— De toute façon, dit Chalais, puisqu'il en sait aussi long, il faut envisager le pire : si tu le fous dehors comme une merde, il va nous donner.

Brunet hausse les épaules :

— Penses-tu. Ça n'est pas du tout ce genre-là.

Chalais dit avec impatience :

— Mais puisque je te dis qu'il faisait des rapports au gouverneur.

— Oui, dit Brunet. Oui bien sûr. Mais je le connais à fond : ça n'est pas ce genre-là.

Chalais dit lentement comme à lui-même.

— Je me demandais s'il ne serait pas plus politique de le garder ici. On lui dirait qu'il n'est pas question de revenir sur sa condamnation et que nous ne sommes pas qualifiés pour ça, mais que, dans les circonstances actuelles...

Brunet a un rire bref :

— Il est pas fou. Il n'a pas milité dix ans sans savoir que le Parti ne pardonne jamais : si nous le gardons, il pensera qu'il nous fait peur.

— Pas forcément, dit Chalais. On peut...

De nouveau les ravages de la colère. Les mains de Brunet tremblent, il brûle, il crie d'une voix forte :

— En voilà assez. Je ne respirerai pas cinq minutes de plus le même air que cette salope. Il m'a eu, il ne m'aura plus.

— Comme tu voudras, dit Chalais.

Brunet ajoute péniblement :

— Je vais le refiler à Thibaut, qui est chef de baraque. Un type sûr qui tiendra sa langue.

Ils se taisent, Brunet se calme peu à peu, il ne comprend pas très bien ce qui vient de lui arriver. Des mots sans suite tournent dans sa tête; quand il pense à Schneider, il a envie de cogner. Tout ce qui est louche lui fait horreur.

— Eh bien, dit Chalais, appelle Vicarios, qu'on le mette au courant de nos décisions. Tu lui diras qu'il s'en tire à bon compte et qu'il y aura de la casse si on le prend à rôder autour de la Kommandantur.

Il y a un bref silence.

— Appelle-le! répète Chalais. Je suis sûr qu'il n'est pas loin.

Brunet ne bouge pas. Chalais fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu attends?

— Que tu t'en ailles.

Chalais se lève de mauvaise grâce. Bien sûr, pense Brunet. C'est le poêle que tu regrettes.

Chalais a mis la main sur le loquet de la porte. Brunet dit tout d'un coup :

— Ne dis rien aux copains.

Chalais se retourne, étonné.

— Pourquoi?

— Parce que. Il... il tenait à eux. On ne gagne rien à pousser un type à bout..

Chalais hésite :

— Il y a eu mise en garde.

— Je te demande de ne rien dire aux copains, dit Brunet sans élever la voix.

Chalais hausse les épaules.

— Entendu.

Il sort, Brunet sort derrière lui, se poste sur le seuil de la baraque et du regard, cherche Schneider. Il l'aperçoit, immobile, accoté à la cloison de la 28. Ils se regardent, Brunet fait demi-tour et rentre chez lui en laissant la porte ouverte. Presque aussitôt Schneider paraît, frappe ses semelles contre le plancher pour faire tomber la neige, entre et ferme la porte. Brunet s'assied en détournant les yeux. Il entend craquer une chaise. Schneider s'est assis. Brunet lève les yeux : Schneider est assis près de lui, comme tous les jours, avec sa bonne gueule ronde; il ne s'est rien passé.

— J'ai vu ce type à Oran, dit tranquillement Schneider.

— Tu ne m'avais pas dit que tu étais d'Oran, fait observer Brunet.

— Non, je ne te l'avais pas dit.

— Tu es Vicarios?

— Oui.

Vicarios est assis devant Brunet, il parle. Brunet ne voit que Schneider.

— Je t'ai pourtant rencontré quelque part, dit Brunet. Les premiers temps, à Baccarat, je me disais : je connais cette tête-là.

— Nous nous sommes rencontrés en 32, dit Schneider, au Congrès du Parti. Moi, je t'ai reconnu tout de suite.

— Au Congrès! C'est ça!

Il interroge ces traits lourds, ce gros nez tombant; à défaut de Vicarios, il essaye de retrouver le Schneider de Juin 40, l'étranger ambigu, vaguement familier qu'on pouvait encore haïr. Mais Schneider est devenu *tout à fait* Schneider. Brunet baisse les yeux, il parle en regardant le plancher.

— Je vais te faire inscrire dans la baraque de Thibaut. Tu pourras y porter tes affaires après la soupe.

— Bien.

— Nous ne dirons rien aux copains.

— Bien, dit Schneider. Merci.

Il se lève, il va s'en aller, il fait un pas vers la porte et Brunet tend la main, sa bouche s'ouvre malgré lui, une voix énorme en sort, une voix qui n'est pas à lui :

— Pourquoi m'as-tu menti?

Schneider le regarde avec surprise, Brunet se redresse, il est aussi surpris que Schneider. Il corrige avec dureté :

— Pourquoi *nous* as-tu menti?

— Parce que je vous connais, dit Schneider.

Il a froid, comme Chalais, mais ce n'est pas le même froid. Il revient sur ses pas, il tend ses bonnes grosses mains vers le poêle. Brunet regarde en silence les bonnes grosses mains de Vicarios. Au bout d'un moment Brunet demande :

— Qu'est-ce que tu avais besoin de te coller à nous, puisque tu avais quitté le Parti?

— J'en avais marre d'être seul, dit Schneider.

Bonnet le regarde attentivement.

— Il n'y avait pas d'autre raison?

— Pas d'autres.

Il fait quelques pas dans la pièce, d'un air endormi, il ajoute, comme pour lui-même :

— Naturellement, je pensais bien que ça ne pourrait pas durer.

Il se réveille brusquement, relève la tête et sourit à Brunet :

— Je suis content que nous nous séparions proprement, dit-il.

Brunet ne répond pas. Schneider attend en souriant, puis son sourire s'efface et il dit sans émotion :

— Adieu, Brunet. Nous avons fait du bon travail ensemble.

Il tourne sur lui-même, il s'en va, nous ne nous verrons plus jamais, le sang monte au visage de Brunet, la colère fait tourner des disques blancs dans ses yeux. Il dit, d'une voix basse et rapide :

— Tout ça, c'est des salades. Tu nous espionnais.

C'est dans le dos de Vicarios qu'il a lancé sa phrase, c'est Schneider qui se retourne et qui le regarde. Brunet remue sur sa chaise; il cherche sa colère et ne la retrouve plus. Schneider dit doucement :

— Est-ce que c'est vraiment nécessaire?

Brunet ne répond pas, Schneider ajoute :

— Je vais me terrer chez Thibaut, je tâcherai de m'arranger et tu sais bien que je n'essayerai pas de vous nuire.

Il y a eu mise en garde. Brunet regarde Schneider dans les yeux et dit tranquillement :

— Tu étais payé par le gouverneur général.

Schneider le regarde, ébahi, presque rieur.

— Qui t'a dit ça? Chalais?

— Tu as fait l'objet, dit Brunet, d'une mise en garde que j'ai lue moi-même l'hiver dernier.

— Je ne savais pas.

Il y a un long silence. Vicarios est blême. A présent *c'est* irréparablement Vicarios. Brunet retrouve sa colère : il regarde avec colère, sur le visage de Vicarios, cette souffrance qui coule comme du sang et qui donne envie de le faire saigner davantage.

— Qu'est-ce qu'elle racontait, ta mise en garde? demande Vicarios.

— Que tu étais un indicateur. Les camarades d'Alger en ont la preuve.

Vicarios se jette en avant, Brunet croit qu'il va cogner et se lève, les poings serrés. Vicarios ne cogne pas. Il est tout contre Brunet, ils ont les yeux dans les yeux. Ceux de Vicarios n'ont pas de regard. Ce sont deux bouches béantes qui appellent. Brunet a le vertige, il rejette la tête en arrière parce que Vicarios a mauvaise haleine.

— Brunet! Tu ne le crois pas?

Brunet ne sait pas si ce sont les lèvres ou les yeux de Vicarios qui ont parlé. Il veut murer d'un seul coup toutes ces bouches qui demandent grâce. Il dit :

— Je crois tout ce que dit le Parti.

Vicarios se redresse. Ses yeux sont noirs et durs dans ce visage de craie, à présent *ils regardent*. Brunet fait un pas en arrière, mais il se force à répéter *sous ces yeux* :

— Je crois tout ce que dit le Parti.

Vicarios le regarde longtemps puis il se détourne et gagne la porte. Il faut aller jusqu'au bout : c'est utile. Brunet lui crie dans le dos :

— Si tu parles aux Fritz, il y aura de la casse.

Vicarios se retourne, pour la dernière fois Brunet voit Schneider.

— Mon pauvre Brunet! dit Schneider.

La porte se referme : c'est fini. « Le poêle s'est éteint, pense Brunet. Je vais attraper la mort. » Il regarde un moment la caisse à charbon puis se détourne et sort, tant pis pour toi, tu n'avais qu'à ne pas mentir. Au bout du couloir, il s'arrête, ouvre la porte. Chalais est assis sur le banc. Toussus, Benin et Lamprecht sont penchés sur lui et parlent tous à la fois ; près de la fenêtre Maurice, les bras croisés, remâche une colère. A l'entrée de Brunet tout le monde se tait.

— Vous n'êtes donc pas au travail? demande Brunet.

— Le Feldwebel est malade, explique Toussus. Ils nous ont renvoyés dans les baraques.

— Bon, dit Brunet. Bon, bon.

Il ajoute avec colère :

— Faites du feu, nom de Dieu!

Chalais le regarde attentivement. Brunet lui dit :

— Amène-toi, on va causer.

Chalais se lève sans souffler mot. Dans le couloir, Brunet lui dit :

— C'est fait.

— Je vois bien, dit Chalais.

Ils marchent en silence, puis Chalais demande :

— Il sera sage?

Brunet éclate de rire :

— Sage comme une image.

Ils entrent chez Brunet, dans de la chaleur morte qui ne réchauffe plus. Chalais a l'air déçu, il relève le col de sa veste, met les mains dans ses poches et s'assied. Brunet regarde le poêle éteint et il a envie de rire.

— Tu sais que j'ai eu des contacts? dit Chalais au bout d'un moment.

Brunet tressaille et regarde Chalais avec passion :

— Des contacts sérieux? fréquents?

Chalais sourit :

— Je crois que tu connais personnellement Buchner?

— Je pense bien.

— La dernière fois que je l'ai vu, c'était lundi.

Brunet regarde toujours Chalais mais il ne le voit plus.

— Où en est le Parti? demande-t-il.

— Ça va, dit Chalais. Au début, on a commis des fautes : la radio

soviétique avait demandé aux militants de ne pas quitter la région parisienne, mais la plupart des camarades ont eu un vieux réflexe chauvin : ils sont partis tout de même parce qu'ils ne voulaient pas avoir affaire à l'ennemi. Résultat : l'*Humanité* aurait pu paraître avant l'arrivée des Allemands, la copie était prête mais tout est resté en panne parce que le personnel a fait défaut. A présent les camarades sont à leur poste, c'est parfait.

Brunet écoute avec un mélange de respect et d'ennui : il est déçu. Il y a des questions qu'il voudrait poser mais il n'arrive pas à les formuler. Il dit :

— Avec les emprisonnements et l'exode il doit y avoir un fameux changement de personnel. Qui est-ce qui est au Comité Central, à présent?

Chalais fait un mince sourire.

— A te dire le vrai, je n'en sais rien. Gromaire y est probablement : c'est tout ce que je peux te dire. Les temps sont changés, mon vieux : moins tu en sais, mieux ça vaut.

— Je vois, dit Brunet.

Il a le cœur serré. Sans savoir pourquoi Chalais se racle la gorge puis il relève la tête et considère Brunet un moment.

— Ce Bénin, demande-t-il, il est de chez nous?

— Oui.

— Et Toussus? Et Lamprecht?

— Aussi.

— D'où viennent-ils?

— Attends un peu, dit Brunet.

Il réfléchit un instant et récite :

— Bénin : dessinateur à Gnome et Rhome. Lamprecht : abattoirs municipaux de Nantes. Toussus : serrurier à Bergerac. Pourquoi?

— Ils m'ont surpris, dit Chalais.

Brunet lève les sourcils. Chalais lui sourit d'un air bon :

— Ils sont un peu agités, non?

— Agités? répète Brunet. Pas particulièrement.

Chalais se met à rire :

— Toussus prétend qu'il y a des armes cachées sous la baraque. Il veut prendre le camp d'assaut quand les armées soviétiques entreront en Allemagne.

Brunet rit à son tour :

— Il est de Gascogne, dit-il.

Chalais cesse de rire. Il fait observer d'une voix neutre.

— Les autres étaient d'accord.

Brunet sort sa nouvelle pipe et la bourre :

— Ils sont peut-être un peu excités, dit-il, j'avoue que je ne me rends plus bien compte. Mais de toute façon ça ne peut pas leur faire de mal ; ça les aide à passer le temps.

Il ajoute, sans lever les yeux, d'une lourde voix compréhensive qu'il ne reconnaît pas lui-même :

— Ils savent qu'ils sont foutus s'ils s'abandonnent. Alors ils vivent sur leurs nerfs, ils prennent tout le temps sur eux et toutes leurs réactions sont exagérées. Tu sais, Chalais : le plus âgé n'a pas vingt-cinq ans.

— J'ai remarqué ça, dit Chalais. Vous avez tous l'air terriblement tendus.

Il ajoute avec un petit rire :

— Ils m'en ont dit de belles.

— Quoi par exemple?

— La guerre n'est pas terminée, l'U.R.S.S. écrasera l'Allemagne, les travailleurs ont le devoir de refuser l'armistice, la défaite de l'axe sera une victoire pour le prolétariat.

Il s'arrête pour observer Brunet. Brunet ne dit rien. Chalais ajoute en forçant un peu son rire :

— Il y en a même un qui m'a demandé si les ouvriers parisiens s'étaient mis en grève et si l'on tirait sur les Allemands dans les rues de Paris.

Brunet ne dit toujours rien. Chalais se penche vers lui et lui demande doucement :

— C'est toi qui leur as mis ces idées en tête?

— Pas sous cette forme, dit Brunet.

— Sous cette forme ou sous une autre, c'est toi?

Brunet allume sa pipe. Quelque chose est en train d'arriver.

— Oui, dit-il. C'est moi.

Ils se taisent tous les deux. Brunet fume, Chalais réfléchit. Une lumière triste et jaune entre par la fenêtre : il va sûrement pleuvoir. Brunet jette un coup d'œil à sa montre et pense : « Il n'est que huit heures et demie. » Il se lève brusquement :

— Il faut que je t'explique un peu tout ça, dit-il. Est-ce qu'ils t'ont parlé de notre organisation?

— Ils m'en ont touché deux mots, dit Chalais distraitement. C'est toi qui l'as mise sur pied?

— Oui.

— De ta propre initiative?

Brunet hausse les épaules et se met à marcher.

— Naturellement, dit-il. Moi, je n'avais pas de contacts.

Il marche, les yeux de Chalais le suivent.

— Il fallait remonter un drôle de courant, poursuit-il. Les types étaient à zéro, les nazis et les curetons en faisaient ce qu'ils voulaient. Tu sais qu'il y a même un parti franciste, ici, officiellement reconnu et patronné par les Fritz? Alors j'ai usé des moyens du bord.

— Quels moyens? demande Chalais.

— Il y a eu quatre facteur décisifs, dit Brunet. La faim, le transfert en Allemagne, le travail forcé, et la réaction nationaliste. Je me suis servi de tout.

— De *tout?* répète Chalais.

— Oui, de tout. Il y avait danger de mort et je n'avais pas le droit de faire le difficile. D'ailleurs, ajoute-t-il, ma tâche était rigoureusement définie par les circonstances : je n'avais qu'à organiser leur mécontentement.

— Sur quelle base?

Brunet touche de la paume la cloison, il se retourne brusquement et marche vers l'autre cloison :

— Je leur ai donné une plate-forme idéologique, dit-il. Oh! un petit minimum, un A B C : la souveraineté vient du peuple, Pétain usurpe le pouvoir, son gouvernement n'avait pas le droit de signer l'armistice. La guerre n'est pas finie, l'U.R.S.S. entrera tôt ou tard dans la danse; tous les prisonniers doivent se considérer comme des combattants.

Il s'interrompt brusquement : Chalais demande :

— C'est ça, ton travail?

— C'est ça, dit Brunet.

Chalais hoche la tête tristement.

— Évidemment.

Il regarde Brunet et lui sourit d'un air ouvert :

— Il y a des moments où on crèverait si on ne tentait pas *quelque chose*, hein? n'importe quoi. Et comme tu n'avais pas de liaison, tu as travaillé dans le cirage.

— Ça va, dit Brunet, ne te fatigue pas.

Il parle d'une voix dure, il ne sait plus s'il s'adresse à Chalais ou au Parti, il demande :

— En deux mots, qu'est-ce que tu me reproches?

Le Parti répond d'une voix encore plus dure :

— Tout est à reprendre, mon vieux. Tu es complètement à côté.

Brunet se tait. Chalais se penche et tâte le poêle d'un air désemparé.

— Il est éteint.

Brunet tâte le poêle à son tour.

— Oui, dit-il. Il est éteint.

— Avez-vous entendu parler du gaullisme, dans votre bled?

Brunet pense : autant que toi. Il va pour dire : nous avons un poste d'écoute. Il se retient.

— Vaguement, dit-il.

— De Gaulle, dit Chalais de sa terrible voix didactique, est un général français qui a quitté Bordeaux au moment de la défaite en emmenant avec lui la politicaille radicale et les dignitaires francs-maçons.

— Je vois, dit Brunet.

— Ils sont tous à Londres, à présent. Churchill leur prête sa radio et ils bouffent de l'Allemand tous les jours au micro. Naturellement c'est la City qui paye.

— Après?

— Après? Eh bien sais-tu ce qu'ils disent?

— Que la guerre continue, je suppose?

— Oui, et qu'elle va s'étendre au monde entier, ce qui est une façon discrète de mettre l'U.R.S.S. et l'Amérique dans le bain. Ils disent aussi que la France n'a perdu qu'une bataille, que le gouvernement de Vichy est illégitime et que l'armistice est une trahison.

Brunet hausse les épaules, Chalais sourit :

— Ils ne vont pas jusqu'à parler de la souveraineté du peuple, non. Mais ça viendra un jour si le gouvernement de Sa Majesté juge que c'est nécessaire à sa propagande.

— Tu ne m'émeus pas, dit Brunet.

Il joint les mains, fait craquer ses phalanges et reprend avec calme.

— Tu ne m'émeus pas. Je t'ai déjà dit que mon programme était un A B C. Plus tard on ira plus fort. Il y a des types, dans cette baraque, que je conduirai par la main au P. C. Mais rien ne presse : nous sommes ici pour longtemps. Quant à tes petits copains de Londres, eh bien! que veux-tu, il y a des rencontres inévitables. C'est pour protéger leurs intérêts que les Anglais font la guerre à l'Axe et nous, nous luttons contre Hitler parce que nous sommes antifascistes. N'empêche que nous avons provisoirement les mêmes

ennemis; il n'est donc pas étonnant que nous usions parfois des mêmes mots.

Il regarde Chalais et se met à rire comme s'il allait lâcher une bonne bourde, mais sa gorge s'est serrée :

— Jusqu'à nouvel ordre, je suppose que l'antifascisme n'est pas devenu une déviation.

— Non, dit Chalais. Ça n'est pas devenu une déviation. Nous sommes contre le fascisme sous toutes ses formes, comme nous l'avons toujours été. Mais tu aurais tort d'en conclure que nous allons nous rapprocher des démocraties bourgeoises.

— Je n'ai jamais pensé ça, s'écrie Brunet.

— Ce que tu penses importe peu. Objectivement tu fais la retape pour les valets de Churchill.

Brunet bondit. Il dit :

— Moi?

Il se calme, il sourit, il s'aperçoit qu'il a fermé les poings, il ouvre les mains et les pose à plat sur ses genoux. Il dit :

— Ça m'étonnerait.

— Suppose, dit Chalais, qu'on libère les gars que tu as endoctrinés. Ils reviennent en France, ils ne reconnaissent plus rien ni personne, la propagande de Vichy leur donne envie de vomir. Où iront-ils?

— Mais, bon dieu! dit Brunet...

Les yeux de Chalais le brûlent :

— Où iront-ils?

— Eh bien, dit amèrement Brunet, jusqu'ici je supposais qu'ils iraient dans le Parti.

Chalais sourit et continue tranquillement :

— Ils se jetteront tête baissée dans le gaullisme, ils iront risquer leur peau dans une guerre impérialiste qui ne les concerne pas et c'est toi, Brunet, qui auras soutenu cette mystification de ton autorité.

Le regard s'éteint, Chalais essaye de sourire mais son visage ne lui obéit plus. Seule la voix sort, chaude et persuasive, de ce masque violet au nez cramoisi :

— Ce n'est pas le moment, Brunet. Nous avons gagné, notre pire ennemi est à genoux...

— Notre pire ennemi, répète Brunet sans comprendre.

— Notre pire ennemi, oui, dit fortement Chalais. L'impérialisme des généraux français et des deux cents familles.

— C'est *ça*, notre pire ennemi? demande Brunet.

Il crispe les mains sur ses genoux, il réussit à dire, d'une voix neutre :

— Le Parti a changé sa politique.

Chalais le regarde attentivement.

— Et quand il l'aurait changée? Qu'est-ce que tu ferais?

Brunet hausse les épaules :

— Je te demande simplement s'il l'a changée?

— Le Parti n'a pas dévié d'un centimètre, dit Chalais. En 39 il a pris position contre la guerre et tu sais ce que ça nous a coûté. Mais tu étais d'accord, Brunet, et le Parti avait raison. Il avait raison parce qu'il exprimait le pacifisme fondamental des masses, communistes ou non. Aujourd'hui nous n'avons plus qu'à recueillir les bénéfices de cette attitude : notre organisation est la seule qui puisse se faire l'interprète de la volonté de paix des travailleurs. Où est le changement? Toi, pendant ce temps, tu joues sur le nationalisme de tes camarades et tu voudrais nous engager dans une politique belliciste. Ce n'est pas le Parti qui a changé, Brunet, c'est toi.

Cette voix de haut-parleur, Brunet l'écoute, fasciné : ce n'est plus la voix de personne, c'est la voix du processus historique, la voix de la vérité. Heureusement les yeux de Chalais se mettent à briller. Brunet sursaute et demande sèchement :

— C'est ton opinion que tu m'exposes ou bien la politique actuelle du parti?

— Je n'ai jamais d'opinion, dit Chalais, je t'expose la politique du Parti.

— Bon, dit Brunet, alors continue, je t'écoute, mais ne fais pas de commentaires, nous perdons du temps.

— Je ne fais pas de commentaires, dit Chalais étonné.

— Tu ne fais que ça. Tu dis : en 39, le P. C. exprimait le pacifisme des masses. C'est une *opinion*, Chalais, rien d'autre qu'une opinion. Nous sommes quelques-uns dans le Parti à savoir que le virage de septembre était en épingle à cheveux et que nous avons failli le louper. Nous sommes quelques-uns qui avons appris à nos dépens que les masses n'étaient pas tellement pacifistes à cette époque.

Il lève l'avant-bras et la main, comme Chalais, il sourit, comme Chalais, d'un sourire exact et serré.

— Je sais : tu n'as jamais eu beaucoup de contacts avec la base, ce n'était pas ton affaire et j'ai déjà constaté que tu en parlais avec

un certain romantisme. *Moi*, j'avais des contacts, c'était mon boulot, je travaillais en pleine pâte et je puis t'affirmer que les types n'étaient pas *d'abord* pacifistes : ils étaient *d'abord* antinazis, ils n'avaient digéré ni l'affaire d'Ethiopie, ni celle d'Espagne, ni Munich. S'ils sont restés avec nous, en 39, c'est parce qu'on leur a expliqué que l'U.R.S.S. voulait gagner du temps et qu'elle entrerait en guerre dès qu'elle aurait complété son armement.

Chalais lui retourne son sourire. Brunet n'a même pas réussi à le mettre en colère.

— L'U.R.S.S. n'entrera jamais dans la guerre, dit Chalais simplement.

— C'est ton *opinion*! crie Brunet. C'est ton *opinion*!

Il se calme et ajoute en ricanant.

— Moi, j'ai l'opinion contraire.

— *Toi?* dit Chalais. *Toi*, *Moi*... Qu'est-ce que nous venons faire là-dedans?

Il regarde Brunet avec un étonnement écrasant, comme s'il le voyait pour la première fois. Au bout d'un moment, il reprend :

— Je n'ai pas l'impression de t'être très sympathique...

— Laisse donc ça, dit Brunet gêné.

Chalais a un rire sec :

— Oh! dit-il, je t'en parle pour mémoire. Ce n'est pas ça qui m'empêchera de dormir. Seulement il ne faut pas s'y tromper : nous ne sommes pas en train de confronter nos avis. J'ai eu des contacts quand tu n'en avais pas, alors je t'informe, c'est tout. Ni ta personne ni la mienne ne sont en cause. Nous ne ferons rien de bon si nous nous laissons arrêter dès le départ par des questions de personne.

— C'est bien ce que je pense, dit Brunet sèchement.

Il regarde Chalais en essayant de ne plus le voir; il pense : sa personne n'est pas en cause. *Ce n'est pas* la personne de Chalais qui regarde et qui juge; la personne de Chalais ne juge pas, ne pense pas, ne voit pas. Il ne faut pas en faire une question de personne, il ne faut pas en faire une question d'orgueil. Il dit.

— Donc l'U.R.S.S. ne fera pas la guerre. Pourquoi?

— Parce qu'elle a besoin de la paix : parce que le maintien de la paix est depuis vingt ans l'objectif n° 1 de sa politique étrangère.

— Oui, dit Brunet avec ennui. J'ai entendu ça autrefois dans des discours de 14 juillet.

Il rit :

— Maintenir la paix! quelle paix? on se bat de Norvège jusqu'en Éthiopie.

— Justement, dit Chalais. L'U.R.S.S. restera en dehors du conflit et mettra tout en œuvre pour empêcher qu'il ne se généralise.

— Comment le savez-vous? demande Brunet avec ironie. Staline vous a mis au courant?

— Staline, non, dit tranquillement Chalais. Molotov.

Brunet le regarde, ouvre la bouche et se tait; Chalais poursuit :

— Le 1er août, Molotov a déclaré devant le Soviet Suprême que l'U.R.S.S. et l'Allemagne avaient les mêmes intérêts fondamentaux et que l'accord germano-soviétique se basait sur cette communauté d'objectifs.

— Bon! dit Brunet, oui, oui. Après?

— En novembre, dit Chalais, il est allé à Berlin où il a reçu un accueil enthousiaste. A cette occasion il a dénoncé les manœuvres de la presse anglaise et anglophile; il a dit — je te cite à peu près : « Les démocraties bourgeoises mettent leur dernier espoir dans de prétendues divergences qui nous sépareraient de l'Allemagne; elles s'apercevront bientôt que ces divergences n'existent que dans leur imagination. »

— Bah! dit Brunet. Il était bien forcé de dire ça.

— Il y a trois semaines, dit Chalais, l'U.R.S.S. et l'Allemagne ont conclu un accord commercial. l'U.R.S.S. fournira vingt-cinq millions de quintaux de blé, un million et demi de tonnes de mazout, des graisses, du pétrole et des huiles lourdes.

— Un traité de commerce, répète Brunet.

— Oui.

— Bien, dit Brunet. Vu.

Il se lève, il va à la fenêtre, il pose son front contre le carreau glacé, il regarde tomber les premières gouttes de pluie. Il dit :

— Je ne...

— Pardon? demande Chalais derrière son dos.

— Rien. Je me suis trompé, c'est tout.

Il se retourne, se rassied, frappe le fourneau de sa pipe contre son talon pour en faire tomber les cendres.

— Si tu prends la situation concrètement, dit Chalais avec cordialité, tu verras que les travailleurs français n'ont aucun intérêt à ce que l'U.R.S.S. prenne part au conflit.

— Les travailleurs français, dit Brunet, ils sont ici, dans ce camp.

Ou dans d'autres tout pareils. Et ceux qui ne sont pas ici font du travail forcé pour les Fritz.

— Eh bien, justement, dit Chalais, c'est pour cela qu'il faut qu'elle poursuive sa politique indépendante. Elle est en train de devenir tout simplement le facteur prépondérant de la diplomatie européenne. A l'issue de la guerre, les nations belligérantes seront épuisées et c'est elle qui dictera le traité de paix.

— Bien, dit Brunet. Bien. Bien.

Chalais ne frissonne plus : il s'est levé, il marche vivement autour de sa chaise, ses mains jaillissent de ses poches, il éclot. Brunet se penche, ramasse un bout de bois et se met à curer sa pipe, il a froid jusqu'aux os mais ça lui est égal : le froid et la faim n'ont plus aucune importance.

— Ceci posé, dit Chalais, que doivent exiger les masses françaises?

— Je te le demande, dit Brunet sans lever la tête.

La voix de Chalais tourne au-dessus de sa nuque, tantôt proche et tantôt lointaine, les souliers de Chalais craquent allégrement.

— Les masses françaises, dit-il, doivent formuler quatre exigences : 1° signature immédiate de la paix, 2° un pacte franco-soviétique de non-agression conçu sur le modèle du pacte germano-soviétique, 3° un traité de commerce avec l'U.R.S.S. qui garantisse le prolétariat contre la famine, 4° un règlement général de la situation européenne avec la participation de l'U.R.S.S.

— Et la politique intérieure? demande Brunet.

— En toute occasion et par tous les moyens réclamer pour le Parti la légalité et pour *l'Humanité* l'autorisation de reparaître.

— Les Nazis laisseraient reparaître *l'Huma*? demande Brunet ahuri.

— Ils nous ménagent, dit Chalais.

Il ajoute, sans hâte.

— Sur quoi veux-tu qu'ils s'appuyent? Les partis sont en pleine décomposition, les responsables ont pris la fuite.

— Ils peuvent susciter un mouvement fasciste.

— Ils peuvent essayer. Et, pour tout dire, ils essayent : mais ils ne sont pas fous, ils savent bien qu'ils n'atteindront jamais les couches populaires. Non, la seule organisation qui se soit élevée contre la guerre, la seule qui ait défendu le pacte germano-soviétique, la seule qui ait gardé la confiance des masses, c'est la nôtre et tu peux être sûr que les Allemands ne l'ignorent pas.

— Tu veux dire qu'ils nous tendent la main?

— Pas encore. Mais le fait est que leur presse ne nous attaque pas. Et puis tu penses bien qu'ils ont signé des accords secrets avec l'U.R.S.S. au sujet des P C. européens.

Il se penche sur Brunet, il lui parle en confidence :

— Notre parti doit être à la fois légal et illégal, c'est ce qui définit sa structure et son action. Or les circonstances nous ont placés dans une semi-clandestinité, nous avions réuni dans nos mains les avantages de la légalité et ceux de l'illégalité, à présent nous n'avons plus que les inconvénients de l'une et de l'autre : en perdant notre statut de Parti officiellement reconnu, nous perdons la possibilité de faire valoir nos revendications au grand jour et d'occuper, en tant que communistes, les positions-clés de la bourgeoisie mais, en même temps, nous sommes trop connus : les autorités du Parti sont traquées, l'ennemi a des listes, des adresses, il est rompu à notre tactique. Il faut sortir de là au plus vite. Mais comment? En faisant des farces aux Allemands, en écrivant : Mort aux Boches, dans les urinoirs?

Brunet hausse les épaules, Chalais lève la main pour lui imposer silence :

— Admettons que nous puissions organiser des émeutes, des attentats et des grèves. A qui ça servirait-il? A l'impérialisme anglais. Et pas pour longtemps puisque l'Angleterre est battue d'avance. Mais si nous redevenons un parti légal, avec un programme et des responsabilités nous pouvons réclamer un gouvernement populaire siégeant à Paris et la mise en accusation des fauteurs de guerre. Alors et alors seulement se posera la question d'une nouvelle forme d'action illégale, mieux adaptée aux circonstances.

— Et tu t'imagines que les Allemands...

Chalais l'interrompt malicieusement :

— *La Voix du Peuple*, tu connais? C'est le canard du P. C. belge.

— Je connais, dit Brunet.

Chalais prend un temps, sourit et ajoute sur un ton détaché :

— *La Voix du Peuple* reparaît depuis le mois de juin.

Brunet se tasse sur sa chaise, glisse sa main dans sa poche et la referme sur le fourneau de sa pipe parce qu'il est encore chaud. Il dit :

— *Ici*, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Juste le contraire de ce que tu fais.

— Ça veut dire?

— Attaquer l'impérialisme des démocraties bourgeoises, atta-

quer de Gaulle et Pétain, affirmer la volonté de paix des masses travailleuses.

— Et vis-à-vis des Allemands?

— La réserve.

— Bien, dit Brunet.

Chalais se frotte les mains : il a fait du bon travail et il est content.

— Nous deux, dit-il, nous allons nous partager la besogne. Les camarades ont besoin qu'on les reprenne en main petit à petit, mais il vaut mieux que ce ne soit pas toi qui t'en charges : je les verrai. Tu t'occuperas de ceux qui ne sont pas du Parti.

— Et qu'est-ce qu'il faudra que j'en fasse?

Chalais regarde Brunet avec attention, mais il ne semble pas le voir : il médite.

— Pour l'instant, dit-il, ta fameuse organisation est plus dangereuse qu'utile. Mais ce n'est pas un mal qu'elle existe et elle pourra servir un jour : il serait souhaitable de la mettre en sommeil sans la liquider tout à fait. Tu es le seul à pouvoir faire ça.

— Pauvres types, dit Brunet.

— Eh?

— Je dis : pauvres types, dit Brunet.

Chalais le regarde avec étonnement :

— Qu'est-ce que c'est donc que ces gars-là?

— Des radicaux, dit Brunet. Des socialistes... Il y a aussi des sans-parti.

Chalais hausse les épaules.

— Des radicaux! dit-il avec mépris.

— Ils travaillaient bien, dit Brunet. Et puis tu sais, la vie est dure, ici, pour ceux qui n'ont plus d'espoir.

Il s'arrête, il a reconnu la voix étrangère qui emprunte sa bouche, c'est la voix d'un traître. Elle disait : « Ne prends pas ton air de médecin des morts. » Elle disait : « Pauvres types, ils ont la mort dans l'âme. »

— De toute façon ils sont foutus, dit Chalais. Il n'y a qu'à les laisser crever.

Il ricane :

— Les radicaux! J'aime encore mieux les Nazis. Ce sont des chiens mais ils ont le sens du social.

Brunet pense à Thibaut, il revoit sa large bouche rieuse, il pense : « Il est foutu, il vaut moins qu'un nazi, il n'a pas le sens du social. » Il pense : « Nous avions un poste de radio. » Il se met à trembler.

Il pense : « *Notre* poste. » Il se lève, il marche, ils sont debout l'un en face de l'autre. Il dit :

— Ça se tient!

— Tu parles, dit Chalais avec une cordialité bourrue. Tu parles si ça se tient!

— Tout se tient toujours, dit Brunet. On peut tout démontrer.

— Tu veux des preuves?

Chalais fouille dans la poche intérieure de sa veste. Il en sort un journal crasseux et froissé :

— Tiens!

Brunet prend le journal : c'est *l'Huma*. Il lit : nº 95, 30 décembre 1940. La feuille est si usée qu'elle se déchire à moitié quand il la déplie. Il essaye de lire l'édito, il ne peut pas. Il pense : « C'est l'*Huma* », il promène ses doigts en aveugle sur les caractères du titre et de la manchette. C'est l'*Huma*, j'écrivais dedans. Il replie soigneusement le journal et le tend à Chalais :

— Ça va.

Il va sortir et sourire à Schneider, il lui dira : « Tu me l'avais bien dit. » La bulle crève : il n'y a plus de Schneider. Il y a Vicarios, la mouche. La lumière noircit devant ses yeux, il reçoit une claque sur l'épaule et sursaute. C'est Chalais : la bouche de Chalais esquisse un sourire gamin, sa main se retire avec une précision mécanique et retombe le long de son flanc.

— Et voilà! dit Chalais. Et voilà, ma vieille branche.

— Et voilà, dit Brunet.

Ils se regardent bien en face, ils hochent la tête et se sourient. En 39, il avait peur de moi.

— Il faut que j'aille prévenir Thibaut, dit Brunet. Tu peux rester ici.

Chalais secoue la tête, ses traits s'effondrent, il dit d'une voix enfantine :

— Je crois plutôt que je vais m'enrouler dans une couverture et m'étendre sur mon lit.

— Les couvertures sont derrière le poêle, dit Brunet. Prends-en deux. Je te reverrai.

Il sort sous la pluie. Il court pour se réchauffer. Le brouillard lui entre dans la tête, il n'y a plus ni dehors ni dedans : plus rien que le brouillard. Thibaut est seul, il y a un jeu de cartes sur la table.

— Tu fais des patiences?

— Non, dit Thibaut, j'écoutais la radio. Je laisse le jeu sur la table pour le cas où quelqu'un viendrait.

Il sourit malicieusement : il doit y avoir des nouvelles, il attend que Brunet l'interroge. Brunet ne l'interroge pas : il ne s'intéresse pas aux victoires de l'impérialisme anglais. Il dit :

— Il y a encore de la place dans ton bordel?

— Dans la piaule des Hollandais, oui, dit Thibaut.

— Je vais te refiler un de mes types. En douce.

Les yeux de Thibaut pétillent.

— Qui ça?

— Schneider.

— Il a des ennuis? demande Thibaut. Les Fritz le cherchent?

— Non, dit Brunet, pas pour le moment.

— Je vois, dit Thibaut. Il secoue la tête : il se fera chier, les Hollandais ne parlent pas une broque de français.

— C'est aussi bien.

— Alors, qu'il vienne dès qu'il voudra.

— Est-ce qu'il fait chaud, chez les Hollandais? demande Brunet.

— C'est une fournaise. Il y en a un qui est cuistot, ils ont tout le charbon qu'ils veulent.

— Parfait, dit Brunet. Eh bien, je m'en vais.

Il ne s'en va pas. Il a posé la main sur le loquet de la porte et il regarde Thibaut comme on regarde une ville qu'on va quitter. Il n'a déjà plus rien à lui dire. Un radical, un type foutu d'avance... Thibaut lui sourit de confiance; Brunet ne peut pas supporter ce sourire : il ouvre la porte et sort. Dehors la pluie tombe dru, on distingue à peine les baraques. Brunet patauge dans la boue et dans la neige fondue. Les gars de la 39 ont laissé un banc dehors, un type est assis sur le banc, il baisse la tête, la pluie ruisselle dans ses cheveux et dans son cou. Brunet s'approche :

— Tu n'es pas cinglé!

Le type relève la tête : c'est Vicarios. Brunet dit :

— Thibaut t'attend.

Vicarios ne répond pas. Brunet s'assied à côté de lui. Ils se taisent; le genou de Vicarios touche celui de Brunet. Le temps coule, la pluie coule, le temps et la pluie, c'est la même chose. Au bout d'un moment, Vicarios se lève et s'en va. Brunet reste seul, il baisse la tête, la pluie ruisselle dans ses cheveux et dans son cou.

(*A suivre*) Jean-Paul Sartre.

Harold Rosenberg.

LA TRAGÉDIE ET LA COMÉDIE DE L'HISTOIRE [1]

> « Nous ne souffrons pas seulement des vivants, mais aussi des morts. *Le mort saisit le vif !* »
>
> MARX. Préface au *Capital.*

Dans le passé, l'histoire avait été à la merci de la poésie, pensait Marx. Les grandes révolutions avaient eu lieu comme des drames à costumes. Dans l'acte de créer des formes sociales nouvelles, les hommes avaient cessé de se comporter de manière réaliste. Ils perdaient le contact avec le temps et le lieu qu'ils occupaient comme hommes vivants — ils devenaient de façon plus ou moins instinctive, des acteurs qui jouent un rôle. « Ainsi, Luther a revêtu le masque de l'apôtre Paul, la Révolution de 1789 à 1814 s'est drapée tour à tour en République Romaine et en Empire Romain. » [2]

La réalité sociale cédait la place à une parodie dramatique parce que l'histoire n'autorisait pas les êtres humains à poursuivre leurs propres fins. Ils étaient jetés dans des rôles préparés d'avance pour eux. Faisant leurs débuts dans une situation qu'ils n'avaient pas créée, ils étaient transformés par une « intrigue » qui opérait conformément à certaines règles. « Les hommes font leur propre histoire; mais ils ne la font pas suivant leur bon vouloir; ils ne la font pas dans des conditions qu'ils ont eux-mêmes choisies, mais dans des conditions directement issues, reçues et héritées du passé ». C'était la pression du passé qui enlevait les révolutions à la prose « natu-

1. L'étude qu'on va lire, publiée dans le numéro d'automne 1948 de la *Kenyon Review* (New-York), paraît ici en version française avec l'aimable autorisation de cette revue.
2. Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte.* Toutes les citations sont, à moins d'indications contraires, tirées de cet ouvrage.

raliste » du quotidien et leur donnait la forme d'une espèce particulière de poésie dramatique.

Les « conditions » dans lesquelles ont lieu les actes historiques constituent une continuité externe : l'intrigue de l'histoire. Il y a aussi une continuité interne, entre les hommes qui doivent agir historiquement dans le présent et d'autres acteurs qui ont jadis foulé les planches. Pas seulement une intrigue, mais des étoiles des jours anciens. Pas seulement une situation, mais des héros vivant dans la mémoire des hommes qui dans une situation suffisamment semblable à la situation présente jouèrent leur rôle avec grandeur.

Forcés d'ajouter un acte nouveau au drame qui est « donné », les révolutionnaires étaient facilement abusés à la fois sur ce qu'ils faisaient et sur ce qu'ils étaient. Ils se croyaient en train d'interpréter le rôle qui leur était attribué par les événements de leur propre vie — et leur action devenait la reprise spontanée d'un ancien rôle. Ils se croyaient en train de jouer eux-mêmes, ils ne faisaient que copier les traits d'un héros gravés sur l'une des anciennes affiches de l'histoire. Toute grande figure historique est peut-être un cas d'erreur d'identité, Marx l'avait vu. L'apport de la fiction est inépuisable. « La tradition de toutes les générations mortes pèse comme un cauchemar sur le cerveau des vivants. »

La question du mythe en histoire est la question du héros. Et la question du héros est la question de la résurrection. Le héros est celui qui a le pouvoir de renaître à la vie après qu'il a péri. Si les morts demeuraient morts, et ne pouvaient faire à nouveau être ce qui fut jadis, il n'y aurait pas de héros ni de mythe capable de subjuguer chez l'homme le sens de son époque.

Le héros mort attend sous terre. Dans le noir, « comme un cauchemar ». A un certain moment, il sera évoqué pour remplacer les vivants. Quand? « Au moment même où ils paraissent s'employer à faire la révolution en eux-mêmes et dans les choses, à créer quelque chose d'entièrement neuf, c'est précisément en ces époques de crise révolutionnaire qu'ils conjurent à leur service les esprits du passé et leur empruntent des noms, des mots d'ordre de guerre et des costumes. »

C'est la crise révolutionnaire, la lutte forcée pour « quelque chose d'entièrement neuf », qui fait que l'histoire se voile dans le mythe. « Crise » signifie que l'intrigue de l'histoire ne peut plus être jouée en scènes visibles sans conduire à la catastrophe prévue. Les acteurs se trouvent au terme de l'action; devant eux, il y a, d'une part, l'inévitable destruction et de l'autre une étendue vide de possibilité. Les ruses habituelles n'auront pour résultat que de mettre fin à leur interprétation. Donc tout peut arriver, sauf l'attendu. Dans la crise, les hommes sont hébétés par l'élimination du choix et le besoin de choisir l'inconnu.

Dans cette conjoncture paralysante, encore qu'elle soit ouverte, le héros est libéré des profondeurs des événements morts. Le ressuscité est aveugle aux ambiguïtés et aux vides de la situation révolutionnaire. Pour lui la crise présente n'est que le double d'un événement qui a eu sa fin il y a bien longtemps — en Grèce, à Rome, dans la France médiévale. Pour le héros l'intrigue de l'histoire a été écrite une fois pour toutes, et est hors du temps. Agir historiquement signifie pour lui interpréter une scène intemporelle *qu'il a déjà jouée auparavant*. Le héros n'est au fait que des formes éternelles; la durée ne lui est pas accessible; quand il dit « mille ans », ce n'est qu'une figure de style pour une série infime de récurrences.

Que le héros soit « mort » signifie qu'il se meut entièrement dans l'achevé, que les contingences de son existence ont pris fin avant qu'il ne monte sur la scène. Par suite, il est totalement défini, et ne fait qu'un avec ses actes — à la différence des vivants, avec les oscillations de leur désir et leurs dilemmes. En lui les hommes ne se reconnaissent pas, ils reconnaissent l'incarnation d'un rôle qu'ils auront à jouer comme s'ils y étaient voués exclusivement.

C'est du fait de sa mort que le héros tire sa force, et la pureté de sa passion est au-delà de la folie et du fanatisme. Quand Marx parle du « réveil des morts dans ces révolutions », c'est une sorte de possession démoniaque de la société qu'il a dans l'esprit, une transformation ou un déplacement spontané d'identité, une apparition de facultés nouvelles de vision et

d'action. En devenant des « Romains ressuscités », les bourgeois français devenaient capables de « maintenir leur passion à la hauteur de la grande tragédie historique ». Une inspiration les élevait au-dessus des limites du quotidien. Que cette inspiration consiste en une invasion des « générations mortes » est ce qui fait un « cauchemar » de l'histoire.

A mesure que la révolution ramène les morts sur scène, à mesure que la prose des événements connexes fait place à la poésie de l'action, des éléments de tragédie classique apparaissent dans le drame de l'histoire. Comme dans la formule par laquelle Aristote définit la structure de l'intrigue tragique, le protagoniste historique, abusé sur son identité, est inconscient du sens de ses actes : « les héros, aussi bien que les partis et les masses de la Révolution Française, ont accompli en costume Romain et selon un style Romain, la tâche de leur époque, la tâche de libérer et de constituer la société *bourgeoise* moderne ». (C'est Marx qui souligne).

Comme dans la *Poétique* également, l'erreur sur l'identité du protagoniste est dissipée par une Reconnaissance, « le passage de l'ignorance à la connaissance » d'Aristote : « la nouvelle forme sociale une fois établie, les Colosses antédiluviens disparurent et avec eux les Romains ressuscités... La société bourgeoise dans sa sobre réalité avait procréé ses véritables interprètes et porte-parole. »

L'Histoire est un drame, plutôt qu'un agencement d'événements objectifs, en ceci que la Reconnaissance ne peut venir que de l'action — non de la contemplation. A un certain niveau, la révolution a fait que les bourgeois ont cessé d'être des Romains pour « se procréer » eux-mêmes. L'affirmation de la véritable identité bourgeoise, sa révélation par les « interprètes et porte-parole », devait se faire au prix d'une « procréation » par l'action. Il ne suffisait pas de découvrir par l'intelligence que ces héros au lieu d'être d'authentiques Romains étaient des hommes d'affaires déguisés.

Dès lors qu'elle change des hommes en eux-mêmes, en les faisant paraître autres, l'histoire est ironique. Mais elle n'est ironique que subjectivement, qu'au regard de la conscience

humaine. L'ironie objective de la tragédie grecque, le Renversement de Situation, « changement par lequel l'action vire à son contraire » (Aristote), ne gouverne pas le changement historique[1].

Le Renversement déjoue l'action des héros individuels. Leurs actes produisent des effets exactement contraires aux effets espérés. Si l'histoire était le drame de ces héros, le principe ironique du Renversement tragique s'appliquerait à elle. L'histoire, cependant, n'est pas la tragédie des individus, mais celle d'êtres dont la mortalité s'étend au-delà d'une vie individuelle qui peut être écrasée par le Renversement. Dans l'histoire, les intrigues de la vie des héros, soumis à la catastrophe finale, s'insèrent dans le mouvement d'une plus vaste intrigue dont les acteurs ne sont pas des individus, mais des classes sociales. Pour ces classes, dont la vie se prolonge indéfiniment, aucune situation historique n'est réversible.

En dépit des efforts de Marx et des marxistes, le rapport exact entre les actes des héros individuels et ceux des classes sociales n'a jamais été élucidé. On a dit que l'action de classe est ou produit le « terrain » de l'action individuelle, que les classes créent les « conditions et les rapports » dans lesquels agit le héros. Mais l'action de classe est parfois plus qu'un « terrain », elle produit elle-même l'événement historique, elle a lieu à la surface, sur la scène, ou encore, on prétend que les actions de classe « interfèrent » avec celles des héros, et qu'elles combinent ainsi des épisodes complets qui s'acheminent vers une solution dramatique. Mais cette conception n'explique pas quelle contribution apporte l'individu comme source indépendante (et ce que signifie « l'individu » comme source d'action historique), ce que la classe peut faire en tant que

1. On peut citer en exemple l'ironie que Engels découvre dans la Commune de Paris : « Dans les deux cas (celui des Proudhoniens et celui des Blanquistes) l'ironie de l'histoire a voulu... que les uns et les autres fissent l'inverse de ce que prescrivaient les doctrines de leurs écoles. » L'ironie de l'histoire a renversé les clans des dirigeants, déjoué leur subjectivité, mais la situation elle-même n'a pas été renversée par leur action, c'est-à-dire : l'action révolutionnaire n'a pas d'elle-même produit un effet contre-révolutionnaire.

classe sans l'initiative originale des individus et comment se rejoignent les actes des individus et ceux des classes.

Mais si Marx ne spécifie pas le rapport entre les acteurs individuels et les acteurs de classe, il fonde pourtant son analyse sur l'observation que l'histoire comporte une intrigue double amenant un dénouement unique, un peu comme l'*Iliade* d'Homère entremêle deux niveaux de l'action, celui des dieux, celui des hommes, pour amener la mort d'Achille et d'Hector, et le triomphe des Grecs sur Troie. Et du fait de cette dualité, l'histoire est à la fois ironique et pourtant protégée des fatalités de l'existence individuelle.

Ainsi, bien qu'il opère selon le mécanisme tragique de l'erreur et de la reconnaissance, le drame historique de la résurrection des Romains n'échoue pas dans un Renversement pur et simple, mais aboutit à la création de « quelque chose d'entièrement neuf », la société bourgeoise. Dans la dialectique statique de la tragédie grecque est entré le principe de l'évolution avec le « saut brusque » de l'événement imprévisible. Dans le théâtre classique, le changement de fortune ne pouvait être qu'un « virage en sens contraire ». Ici, dans le drame historique, le changement de fortune signifie l'entrée dans un monde neuf. Là, l'action dévoile le passé à la conscience, révélant les éléments de la situation présente comme un tout achevé, et place l'acteur dans une souricière. Ici, la répétition des événements du passé, impose un développement de la situation et met l'acteur face à face avec une nouveauté authentique.

De la « grande tragédie historique » sort le *pas en avant.* Il n'est pas préparé seulement par des actes mais aussi par ce qu'on pourrait appeler les événements internes, presque toujours microscopiques, invisibles, indignes eux-mêmes de la scène — l'aspect « organique » des « conditions et des rapports créés par la lutte de classe ». Pendant que les héros ne cessent de répéter le passé comme s'ils interprétaient une intrigue éternelle, le temps est entré dans leur drame sous la forme d'une modification continuelle de la situation. Et ce changement souterrain de la situation historique, dont la connaissance exige une espèce nouvelle de *politique des pro-*

fondeurs détermine ce que seront l'aboutissement de l'action et son sens.

Étant donné l'influence du temps, représenté dans l'action par la lutte de classe, sur l'intrigue historique, la répétition du passé par le héros devient une répétition de pure apparence; le changement continuel ne permet aucune répétition véritable, pas plus qu'il ne permet de Renversement.

Aussi les actions des morts réveillés sont-elles dépouillées du caractère d'absolu magique qu'elles revêtiraient dans le mythe et deviennent-elles relatives à « la tâche de l'époque ». La grandeur du héros ne se mesure pas à la terreur qu'inspirent ses actions ni à la pitié que fait naître le Renversement, mais au pas historique qu'il aide à accomplir.

En rendant ainsi le héros relatif à la situation historique, en le plaçant dans une dépendance constante vis-à-vis des actions qui ont lieu hors scène, Marx, tout en admettant le mythe dans l'histoire, ne lui permet pas d'en modifier l'orientation.

Le caractère historique et relatif de l'héroïque est souligné par le contraste que Marx établit entre la répétition de la tragédie et la répétition de la farce, qu'il définit comme répétition d'une répétition.

La première répétition des morts Romains, lors de la Révolution française, est devenue un moment du développement de la vie historique — sa poésie intemporelle a abouti à une création originale. Par conséquent, cette résurrection de Rome était une action sérieuse, pas seulement une cérémonie de masques, une mimique de la vie réelle. Ce n'était pas une fuite du présent et de ses « tâches », mais un moyen de plonger jusqu'au cœur de la situation et de la transformer. L'automatisme spirituel qui a changé des hommes d'affaires et des avocats en Romains n'était qu'une phase dans une confrontation historique authentique, dont les ressorts devaient subsister sous d'autres formes jusqu'à ce qu'ils eussent changé non seulement les rapports des hommes entre eux, mais aussi bien la terre. « Le réveil des morts a servi le dessein de glorification des luttes nouvelles. » Perdre son identité, c'était, pour la bourgeoisie, une manière d'embrasser le présent avec le maxi-

mum d'inspiration, de « maintenir sa passion à la hauteur de la grande tragédie historique ».

Mais si la bourgeoisie fit ce qu'elle avait à faire sans savoir ce qu'elle faisait, c'est parce que l'intrigue de l'histoire, son mouvement objectif pour ainsi dire, donnait *son* sens aux gestes symboliques de la bourgeoisie. Ce qui arrivait n'était pas une conséquence nécessaire de ses actions — elles étaient enfermées dans une fantaisie Romaine, l'histoire les a insérées de force dans le futur réel. Et c'est seulement *à cette époque* que ces actes pouvaient être créateurs, dans un état seulement du mécanisme souterrain du changement.

Mais précisément, parce que son action n'est pas absolue, mais relative au moment, le rôle du héros ne peut être considéré comme une reprise et il conserve sa qualité : « tous les grands faits et les grandes figures d'importance historique mondiale se rencontrent, pour ainsi dire, deux fois... la première, ils relèvent de la tragédie, la seconde, de la farce. » Le même acte, et le même héros, réapparaissant à une époque différente, passent, par l'effet du relativisme historique, du grand au petit, du sérieux à l'absurde. En Louis Bonaparte, dit Marx, les Français « n'ont pas seulement une caricature de l'autre Napoléon, c'est l'autre Napoléon lui-même caricaturé, tel qu'il apparaîtrait inévitablement au milieu du XIXe siècle. » Le mythe ne peut changer l'histoire; au contraire, l'histoire élève ou dégrade le mythe, l'utilise ou le rejette.

Chez Aristote, il y a farce ou il y a tragédie selon que les personnages imités sont « nobles ou bas ». Dans l'épopée historique, ce n'est pas l'élévation morale ou sociale qui tranche le débat, c'est seulement le critère de l'époque, le rapport des héros à la « tâche *donnée* à leur époque ». « L'autre Napoléon » est inévitablement de héros devenu bouffon, parce que le changement organique de la situation a mis la bourgeoisie, et par suite l'a mis lui, son représentant, dans l'impossibilité de produire une nouveauté historique authentique [1].

1. Les difficultés que l'on éprouve à définir le rapport entre les actes des individus et ceux des classes — c'est-à-dire la difficulté des deux mouvements séparés, mais unis, dans le drame historique — apparaissent nettement lorsqu'on parle d'un homme comme « représentant » d'une classe.

Quand il tâche de voler de ses propres ailes, si l'on peut dire, sans le support de la création de classe — comme lorsque des combattants de l'*Iliade* ou de l'*Ancien Testament* sont abandonnés par leurs dieux —, le héros en vient à répéter des répétitions dans une farce aux gestes nobles, visiblement vides de contenu. Le rôle de la seconde répétition est d'éluder la situation présente, comme la première était un moyen pathétique d'y adhérer. Apparu pour dissimuler des relations existantes plutôt que pour en donner un équivalent poétique, le mythe devient une absurdité sans recours. L'histoire refuse de s'affirmer dans ce second réveil des morts. Le changement a pris une autre direction. Alors, la violence du héros, coupée des possibilités historiques et incapable d'avancer d'un pas, court sans frein vers sa destruction.

Ainsi, dans le drame de l'histoire de Marx, le héros et son acte dépendent de la plus vaste intrigue, du changement qui conduit d'une forme sociale à une autre. Et cette plus vaste intrigue est elle-même suspendue à un acte créateur à venir qui remplacera ce qui est en train de se faire maintenant. L'action historique est celle qui vise au commencement un but qui deviendra insuffisant dès qu'il sera atteint, et que l'auteur devra abandonner pour un autre but sous peine de se retrouver hors de l'intrigue.

Avec le triomphe du christianisme, le drame de la tragédie individuelle avait fait place au drame divin du salut. Pour jouer son rôle dans ce théâtre chrétien vertical, l'homme devait acquérir une faculté inconnue de l'antiquité : la faculté de se transcender. Passant, à l'époque moderne, au drame de l'histoire, l'homme une fois de plus se voit requis d'exercer une faculté nouvelle : de se donner à l'absolu de l'action, tout

« Représenter » implique parfois que l'action de la classe et celle du dirigeant coïncident presque : le dirigeant a été consciemment choisi pour mener à bonne fin la décision de la classe. D'autres fois, la classe peut être passive devant la politique du dirigeant. Dans d'autres cas encore, la classe peut être hostile, en bloc ou en partie, encore qu'on puisse toujours dire que le dirigeant la représente, dans la mesure où son action suit la ligne générale de l'intrigue de la classe, et peut, à volonté, être reprise à son compte par la classe : par exemple, la classe moyenne allemande, quoiqu'elle fût en partie hostile à Hitler, a repris ses actes à son compte en plusieurs occasions.

en sachant que son acte ne sera justifié que s'il est inséré correctement dans le tout invisible de la situation historique — et aussi que même si cet acte *est* correct et justifié, il ne concerne qu'un moment et qu'il sera dépassé. L'acte historique ne trouvera pas de fin dans la réalisation du désir ni dans l'accomplissement de l'idéal qui ont incité l'homme à agir — un nouveau désir et un nouvel empressement seront exigés de lui. En situation dans l'histoire, je sais que mon acte ne peut amener au mieux qu'un autre commencement. Encore qu'il ne puisse guère pourtant contenir plus d'un atome de temps, je dois consentir à jouer ma vie entière sur lui, car c'est lui qui convient à l'intrigue et tout acte qui lui convient est de cette sorte.

L'homme est-il capable de cet absolu de l'action dans une situation qu'il sait relative au mouvement historique? Apparemment les révolutionnaires du XVIIIe siècle n'en étaient pas capables. « Dans les traditions d'austérité classique de la République Romaine, ses gladiateurs ont trouvé les idéaux et les formes d'art, *les illusions dont ils avaient besoin pour se dissimuler à eux-mêmes* les limites bourgeoises de leur lutte et pour maintenir leur passion à la hauteur de la grande tragédie historique. » (C'est moi qui souligne). Pour agir, la bourgeoisie devait cacher la relativité de l'histoire sous le mythe de la *grandeur* [1] romaine; elle était mise en mouvement non par des visées économiques et sociales, mais par le désir de jouer un rôle qu'elle admirait; l'économique et le social étaient « dissimulés » sous son désir. L'action historique, dit ici Marx, n'exigeait pas que l'histoire fût comprise, mais au contraire, que l'histoire et ses inévitables limites fussent dissimulées.

La création requérait l'absolu (« idéaux et formes d'art »), requérait la passion; absolu et passion sont venus du passé. Pour faire sa révolution, la bourgeoisie devait s'arracher à sa situation historique. Cela, elle le fit instinctivement par le subterfuge d'une répétition qui amalgamait deux époques et dissolvait le présent dans l'éternel.

Quand il décrit ainsi l'inaptitude humaine à l'historique, Marx semble se référer, non pas simplement au comportement

1. En français.

de la bourgeoisie, mais à une inadéquation permanente de l'homme à sa situation. La poésie est inévitable en moment de crise. Mais la crise révèle seulement ce qui a toujours été là comme « but » ou fin de l'existant — par exemple, la crise de la féodalité ou du capitalisme fait paraître et démasque les lois du développement féodal ou capitaliste. Ne s'ensuit-il pas que dans le drame historique le monde de la prose essaye difficilement de s'abîmer dans le poétique? Au fond de toute situation, gît la poésie de son dernier naufrage. Pour être authentiquement historique, l'homme devrait être poète tragique. Mais l'homme esquive la poésie de son futur, qui est l'échec inévitable de son action. Il s'épuise dans l'effort de préserver aussi longtemps que possible le monde délicat, faible, et humainement désirable de la prose. De sorte que l'invasion impitoyable de la poésie le trouve non préparé, et contraint d'appeler à la rescousse des pouvoirs autres que les siens propres. « Au moment même où les hommes paraissent s'employer à faire la révolution en eux-mêmes et dans les choses..., ils évoquent anxieusement les esprits du passé. »

L'historique est insupportable, son contenu doit être dissimulé, le mythe semble donc inséparable de la crise révolutionnaire. L'obligation étant donnée de créer « quelque chose d'entièrement neuf », le cauchemar des générations mortes va subjuguer la conscience, les fantômes vont se mettre en marche, et quelle que soit la nouveauté amenée à la vie, elle sera l'effet ni voulu ni prévu de la victoire ironique du temps. C'est parce qu'au moment critique, elle *a cessé* de penser historiquement, parce qu'elle s'est oubliée pour se faire Romaine, que la bourgeoisie a été capable de mener à bonne fin son rôle dans la grande tragédie historique.

Pour Marx cependant, la dérobade de la conscience humaine en face du nouveau était encore quelque chose qu'on pouvait dépasser. Dans sa révolution à lui, le prolétariat échapperait au mécanisme mythique de résurrection et de mascarade qu'est la poésie de l'histoire [1]. Quand cette classe sociale nou-

1. Poète de l'histoire *par excellence*, James Joyce part de « l'Histoire est un cauchemar duquel j'essaie de m'éveiller » (Dédalus dans *Ulysse*) pour aboutir au mécanisme de résurrection et de métamorphose dans *Finnegans Wake*, « avec ce type qui craint pour ses propres difformités ».

velle entrerait sur scène en acteur historique, pour la première fois l'homme aurait à se forger une aptitude à l'action historique consciente au sein des situations contingentes de l'intrigue historique. Grâce à ce don nouvellement acquis pour le changeant et le nouveau, les morts achevés seraient maintenus hors scène. Au lieu de céder son rôle aux héros ressuscités répétant un épisode ancien, le prolétariat irait de l'avant sous son habit, *dans son époque* — et le drame historique serait joué sans costumes, sans erreurs d'identité ou de rôle, sans absolu, et dans la pleine conscience des limites du combat. « La révolution socialiste... ne peut pas tirer sa poésie du passé, elle ne peut la tirer que du futur. » Non de ceux qui en ont fini, mais du changement qui va atteindre le présent. « Elle ne peut se mettre en action avant d'avoir dépouillé toutes les superstitions concernant le passé. Les révolutions antérieures faisaient appel à des souvenirs de l'histoire mondiale pour s'étourdir et se tromper elles-mêmes au sujet de leur contenu... En elles, l'expression allait au-delà du contenu, ici, le contenu va au-delà de l'expression. »

Avec l'élimination du mythe et des héros, la structure fondamentale de l'épopée historique devait être transformée. La double intrigue complexe de l'action individuelle et de l'action de classe devait faire place au déroulement unilinéaire de la « lutte finale » des classes. Le cortège poétique des morts ranimés devait être supplanté par un drame révolutionnaire réaliste, le drame de l'action qui naît du quotidien. L'ironie et la duperie ne devaient plus hanter la politique.

La fonction du voile mythique jeté sur l'historique avait été d'éveiller la passion nécessaire. Privée du mythe, la révolution prolétarienne devait se faire sans passion, ou avec une espèce de passion absolument différente de cette extase dans un temps dédoublé dont se « droguait » la bourgeoisie révolutionnaire. Le prolétariat aurait à faire sans mythe l'expérience directe du pathétique nouveau de l'action que la bourgeoisie éludait en se rêvant Romaine. Livré à « la sobre réalité », il aurait à subir sans aide le *pathétique de l'historique.*

La version que Marx donne du lendemain historique de la

révolution bourgeoise (de sa stabilisation et de son déclin), — en d'autres termes, sa prédiction du socialisme — fait tout reposer sur l'aptitude du prolétariat à supporter ce pathétique. Si, à l'instant décisif de la crise, le dernier protagoniste historique devait se révéler, comme ses prédécesseurs, incapable de réagir directement au contenu de l'histoire; si, avec le prolétariat aussi, la pression de la tragédie faisait craquer la passerelle de temps sur laquelle s'avance la conscience historique et retomber l'action dans l'abîme du passé, la « révolution socialiste » au sens où l'entend Marx n'aurait jamais lieu. N'ayant pas réussi à « dépouiller ses superstitions », le prolétariat ne pourrait se mettre en action. Les prolétaires entraînés à la révolte tomberaient victimes de ce qu'ils portaient avant de passer à l'action autonome : désir d'avantages individuels, rêves de conquêtes nationales, crainte de maîtres tout-puissants. Sans le pouvoir de vivre dans son époque et ses besoins, l'homme ne pourrait libérer son histoire de l'emprise du mythe, et chaque acte de l'intrigue historique serait voué à finir en rechute dans le passé.

Ainsi, ç'aurait été pour Marx (comme pour Hegel) une erreur de concevoir le drame de l'histoire comme un tout continu, et sa tentative pour définir à l'avance l'acte qui devait suivre celui qui se jouait de son temps était vouée à l'échec si son héros était incapable d'accomplir l'action exigée par son époque [1]. La véritable image du drame historique serait donnée moins par le *Manifeste Communiste* avec ses développements humains symétriques, que par *Hamlet*, où ceux de la scène sont à tout instant en proie aux morts inapaisés.

1. «...Si le prolétariat mondial devait effectivement se révéler incapable de remplir la mission qui lui est dévolue par le cours de l'évolution, il n'y aurait plus qu'à reconnaître que le programme socialiste, basé sur les contradictions internes de la société capitaliste, était au bout du compte une utopie » (Trotsky, *L'U.R.S.S. dans la guerre*, 1939). En insistant sur le fait que la théorie du socialisme dépend totalement de l'aptitude du prolétariat à réagir en acteur à la situation de son temps (« la mission qui lui est dévolue par le cours de l'évolution »), Trotsky exprime parfaitement le ressort du drame marxiste. Sa formule vigoureuse est en opposition flagrante avec les « subtilités » de ceux qui, après avoir abandonné le prolétariat ou tout autre acteur historique identifiable, veulent conserver le mot « socialisme » et ses vertus d'apaisement.

Cent ans après les révolutions de 1848 et la publication du *Manifeste Communiste*, la simplification de l'histoire n'a pas été opérée par le prolétariat. Le drame continue à être un drame de résurrections, de déguisements, de costumes, d'erreurs fécondes, de vérités désastreuses. L'homme de fait n'a pas acquis l'aptitude à l'historique; dans la crise, sa réaction est encore le masque. Au travers de l'Europe et de l'Afrique du Nord ont défilé des hommes d'affaires, des employés, des ouvriers d'usine, des fermiers, conduits par des fantômes de Romains, de chevaliers teutoniques, de chefs de clan slaves. L'Angleterre, sur sa dernière ligne de défense, a rejeté le témoignage militaire, politique, économique de l'ennemi et s'est ralliée à l'écho héroïque de l'iambe shakespearien. En Amérique un candidat radical à la présidence s'efforce de soulever la foule en se prétendant le double d'un dirigeant mort.

Pendant un temps, il a semblé que le nouvel acteur, le prolétariat, pourrait venir dominer l'action dans une partie du monde et amorcer ainsi la modification du drame historique entier. Pendant vingt-cinq ans, on a débattu la question de savoir si l'U.R.S.S. était ou non un « État socialiste ». On admettait bien la présence de héros, Lénine et les Bolcheviks, mais on soutenait que la Révolution d'Octobre était un acte original du prolétariat. Il n'y a pour la raison aucun moyen de déterminer les origines d'une action de masses. La Révolution avait peut-être été un coup d'État des révolutionnaires professionnels du Bolchevisme utilisant comme instrument des ouvriers et des soldats désorientés par la guerre. Ou encore elle avait peut-être été le soulèvement soudain, dans des circonstances extrêmes et avec l'aide stimulante de dirigeants extraordinaires, de la classe qui avait grandi avec le développement de l'industrie russe et s'était engagée dans des luttes préliminaires avec l'autocratie. Même si nous adoptons ce dernier point de vue, qui est à bien des égards le plus intelligible, nous devons reconnaître que la Révolution Russe eut *deux* sources, le Parti et la classe ouvrière, et concevoir ces deux facteurs comme séparés dans leur origine, leur structure, leur conscience; ils n'ont coïncidé que lors de la défaite révo-

lutionnaire elle-même. Ni Lénine, ni Trotsky, ni Staline n'ont jamais prétendu que le Parti fût part organique du prolétariat, et qu'il fût organisé par la classe elle-même et constitué par elle en appareil directeur. Ils n'ont pas non plus affirmé que *dans son évolution ultérieure* la Révolution eût été l'acte évident, direct du prolétariat. De sorte que, sans même résoudre la question de savoir qui a fait la Révolution, nous pouvons être absolument certains que l'action historique en Russie n'est pas présentement l'action du prolétariat, qu'elle est depuis bien des années le privilège de faiseurs d'histoire « héroïques ».

Il est également clair qu'en U.R.S.S. l'intrigue de l'histoire a été noyée dans le mythe. Le personnage de Staline, qui à bien des égards ressemble à d'autres doubles modernes, est à l'origine d'une variation curieuse et significative sur le thème de la répétition héroïque. Le mythe le tient pour une réplique de Lénine et le dernier terme de la série trinitaire. Marx-Engels, Lénine. En même temps, il est Pierre le Grand et le dernier des Petits Pères. D'un côté, résurrection de l'internationalisme socialiste tué par la Première Guerre mondiale; de l'autre, résurrection du nationalisme tzariste tué par la Révolution d'Octobre.

L'histoire, dès lors, est toujours à la merci de la poésie du passé. Partout la crise est avouée. L'exigence de « neuf » est devenue le refrain des chœurs politiques. James Burnham, que personne n'accusera d'être trop sensible aux impondérables, déclare dans son *dialogue* avec André Malraux : « Un autre trait du gaullisme est pour moi d'un extrême intérêt : c'est la première réalité politique authentiquement *neuve* depuis Hitler. Il est né en France. Mais s'il se confirme comme réalité neuve, et se révèle capable de faire éclater le dilemme actuel du capitalisme traditionnel et du totalitarisme, alors il ne doit pas être enfermé dans les frontières de la France. » (C'est Burnham qui souligne.) Naturellement, la politique de de Gaulle, bien que la « dernière en date », n'est pas neuve — le présent essai espère apporter sa contribution à une terminologie qui rendra des erreurs comme celle de Burnham moins probables. La séparation aujourd'hui entre la poésie et la cri-

tique philosophique, d'une part, et l'analyse politique et sociale, de l'autre, a fait apparaître une situation dans laquelle les têtes les plus solides sont emportées dans l'euphorie de l'absolu dès qu'un mot comme « mythe » est prononcé. Mais le phénomène important est cette *volonté de neuf* dont témoigne Burnham et qui est le signe de la crise dont dépend le succès de de Gaulle.

Une autre remarque de Burnham en cette même occasion montre bien comment la volonté du neuf jointe à l'inaptitude historique précipite les intéressés dans le mythe : « Les mesures économiques prises par Roosevelt lorsqu'il entra en fonctions en 1933 ne diffèrent pas beaucoup de celles qui avaient été prises par Hoover, et beaucoup d'entre elles étaient absurdes d'un point de vue étroitement économique. C'est le mythe dynamique et total de Roosevelt et de son « New Deal » qui a arraché le pays à la dépression. (Quand?). La Guerre a donné un autre exemple du même fait. » Burnham ne peut trouver d'acteur assignable qui ait réalisé les nouveautés désirées, c'est donc le mythe qui les a créées — et qui en créera d'autres dans l'avenir. L'appel à l'action consciente : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » a été remplacé, depuis la Première Guerre mondiale, par les cris de bataille : « Allemagne, réveille-toi ! », « France, réveille-toi ! », « Italie, réveille-toi ! » — l'appel à la *résurrection*...

...Il n'est pas niable qu'on sent, dans ce recours passionné au héros, quelque chose d'extrêmement pathétique. Mais, sur le plan de l'engagement positif, n'y a-t-il pas quelque chose de banal, de profondément ennuyeux dans ces hommes qui supplient qu'on les trompe et qu'on les captive. Tout cela est déjà arrivé — et toujours au nom du « neuf ». Nous sommes familiarisés avec les héros du XXe siècle; nous devrions savoir d'expérience comment ils émergent des profondeurs. Ils semblent symboliser l'aventure et le risque, pourtant leurs carrières ne s'écartent pas un instant des sentiers battus. Chacun surgit « nu », un anonyme — Hitler, Soldat Inconnu de l'Allemagne; Mussolini, publiciste socialiste; Staline, secrétaire de parti; de Gaulle, obscur général de brigade. Ils sont sans relief; leurs futures victimes et leurs ennemis ne les supportent

précisément que parce que personne ne sait ce qu'ils représentent ni ce qu'ils ont l'intention de faire (« nous ne croyons pas aux programmes »). C'est dans l'action elle-même qu'ils cherchent à se définir, jamais pourtant ils ne surmontent le vague qui les entoure.

Les duplications héroïques du siècle présent n'ont pas le caractère démoniaque des résurrections antérieures. Elles ne naissent pas du souvenir écrasant d'un prédécesseur unique, elles combinent plutôt en elles une série d'imitations. Et dans chaque série, se retrouvent la figure de Napoléon et celle de quelque chef populaire. Les héros de notre temps relèvent du mythe forgé plutôt que du mythe spontané — bien qu'ils suscitent peut-être encore plus le fanatisme (parce que leurs sectateurs ont à se défendre contre un fond de scepticisme).

En termes marxistes, les reprises de l'héroïque chez les maîtres contemporains de la « révolution » appartiennent à la catégorie de la farce. La nature comique du héros moderne est sourdement reconnue au moment où il entre en scène. En langage populaire, « au commencement, personne ne l'a pris au sérieux ». Le héros-bouffon se venge des moqueries du monde en démasquant la comédie du reste de la troupe, de tous les acteurs historiques existants. Le chef sans programme met toutes les classes opposantes, les partis, les gouvernements, les individus au défi de vivre leur programme. Et comme ils jouent tous une comédie prétentieuse, « l'aventurier qui ne voit dans la comédie qu'une comédie gagne inévitablement. »

La victoire du héros authentique était la victoire du nouvel acteur historique dans une période de transformation. Elle se reconnaissait à la nouveauté de la « sobre réalité » qui émergeait lentement de la brume de sa poésie. Le pseudo-héros, lui, ne représente que l'impuissance de l'intrigue historique à produire son protagoniste. Quand, installé au pouvoir, il ne veut plus « prendre l'histoire du monde pour une comédie », le « pitre sérieux » est forcé comme Marx le disait de Louis Bonaparte de « prendre la comédie pour l'histoire du monde ». C'est pourquoi chaque discours d'Hitler, après 1932, s'ouvrait sur une incantation autobiographique qui devait témoigner

des pouvoirs extraordinaires qui avaient élevé l'ex-soldat proscrit au-dessus des grands de son temps. Staline, devant chaque problème de politique intérieure ou internationale, rappelle comment il a défendu le léninisme authentique en purgeant le parti de ses ennemis de droite et de gauche, et décide une nouvelle épuration. Avec le faux héros il faut que le mythe soit d'une manière permanente soutenu contre l'historique. Malraux ne croit pas aux programmes, cela veut dire finalement que, à chaque changement de la situation, la solution du chef est de recommencer le processus de son apothéose.

Les mythes du XX[e] siècle ne « procréent » pas de formes neuves, et ses héros ne sont pas non plus les « porte-parole et interprètes » d'une nouvelle identité historique en cours de révélation. Notre époque est une époque de crise, et il s'agit d'une crise qui ne peut être escamotée par une duplication magique du passé. C'est en vain que l'on déterre les morts de tous les temps. On n'arrive pas à dépasser héroïquement les « limites du contenu historique », on mélange le « cauchemar » et la « sobre réalité ».

En notre siècle, le fil de l'intrigue visible de l'histoire est, selon toute apparence, perdu. Personne ne peut définir de réalité qui succède à nos intermèdes bouffons, personne ne peut prédire l'acte suivant, personne ne peut désigner avec assurance l'acteur privilégié. Pour Marx, en tant qu'il était hégélien, il aurait été inconcevable qu'une situation historique ne finît pas par produire son véritable protagoniste. En ce qui nous concerne, la restitution des identités est la condition première de l'action historique. On raconte que Roosevelt, fatigué de voir un général français de grande taille se donner des airs de Jeanne d'Arc, fit observer : « Ce qu'il y a de gênant avec lui, c'est qu'il ne voit pas la différence entre un homme et une femme. »

Harold Rosenberg.

Gérard de Sède.

NAZIM HIKMET

Nazim Hikmet est né en 1902 à Istamboul, alors Constantinople, dans une famille de grande bourgeoisie. Très tôt, il se consacre à la poésie, et aussi à la lutte politique, qu'il n'a jamais cessé de considérer l'une et l'autre comme deux aspects, d'ailleurs distincts, d'un même effort d'émancipation humaine. Dès l'âge de dix-huit ans, il est poursuivi par les occupants anglais de la Turquie contre lesquels il avait écrit une diatribe passionnée. Un peu plus tard, Mustapha Kemal Ataturk envoie ce jeune nationaliste poursuivre à Moscou ses études de sociologie : nous sommes en effet dans les années 1920-1922, et la révolution nationale turque engage avec la Russie révolutionnaire une idylle politique pleine, du reste, d'arrière-pensées. Mais quand Hikmet rentre d'U.R.S.S. acquis à l'idéal communiste, les temps ont bien changé; et si Ataturk, raconte-t-on, continue à se faire lire en privé les œuvres de son protégé — dix recueils de poèmes, trois pièces de théâtre et des satires —, sa police, moins éclairée sur le poète mais mieux informée sur le militant, envoie plusieurs fois en prison, entre 1929 et 1938, un soi-disant Ohran Selim, auteur de nombreux articles politiques.

En 1938, alors que l'évolution réactionnaire du gouvernement turc est parvenue à un point extrême, un tribunal militaire a condamné Nazim Hikmet à *vingt-huit* années d'emprisonnement sous l'accusation de propagande communiste parmi les troupes. On ne comprend que trop bien ce qu'a pu être ce procès à huis-clos, dont même les intimes du poète n'ont pu parvenir à percer le mystère, si ce n'est pour apprendre que Hikmet, tout en niant avec énergie les faits qui lui étaient imputés, n'avait pas cessé un seul instant de proclamer face

à ses juges sa foi révolutionnaire. Depuis lors, les portes de la prison de Brousse ne se sont plus rouvertes pour Nazim Hikmet, qui s'était marié quelques mois à peine avant d'être pris et n'a jamais pu connaître son petit enfant.

Tout porte à penser que Nazim Hikmet n'est aujourd'hui protégé de la mort que par la prison. En effet, on a tout récemment appris l'assassinat de son ami Sabahattin Ali, cet autre écrivain révolutionnaire qu'on appelait le Gorki turc.

* * *

C'est le nom de Lorca qui me paraît devoir venir aux lèvres à propos de la poétique de Nazim. Dans la forme, Nazim comme le grenadin réalise la fusion du verbe précieux et du parler populaire entre lesquels on ne trouverait avant lui aucun pont jeté, même fragile, dans l'histoire littéraire turque. Très loin d'un laborieux retour, d'un laborieux recours au folklore, Nazim s'approprie tous les fruits de la recherche et de la perfection formelles qui, depuis le XIIIe siècle, enchâssait la poésie des rubaïs et des divans ; mais en faisant passer ce style de la langue arabo-persane qui l'avait porté à la langue populaire turque, il le nourrit de nouvelles ressources en images et en thèmes. Dans l'image de Hikmet, on verra qu'en règle générale c'est le substantif qui appartient à un univers fruste, l'adjectif à un univers précieux : Hikmet parle des « ours magnifiques et ravissants » comme Lorca parlait d' « œillet viril ». Or de telles trouvailles dépassent évidemment l'artifice, car si chacun peut se convaincre que c'est plutôt l'ours qui est viril et ravissant l'œillet, en revanche il n'est donné qu'à un cœur à la fois dur et tendre, qu'à un regard bien amoureux du monde, d'entrer dans ces complicités qu'ont entre eux les œillets et les ours et, plus généralement, d'atteindre l'unité du réel au niveau de ce qu'on est tenté d'appeler l'eucharistie énergétique, au niveau du concret.

Quant aux thèmes, ils s'élargissent eux aussi au contact de la tradition populaire : on verra combien Nazim Hikmet corrige l'une par l'autre la grandeur parfois monotone de l'épopée

et l'intimisme souvent irritant des divans. Et il est sûr que cette tradition populaire est avant tout politique, et que seules sa vie et ses convictions ont permis au poète de l'incorporer si profondément à son lyrisme. Mais, là encore, jamais Nazim Hikmet ne laisse la suggestion d'un thème se muer en commandement d'une thèse, en un laborieux devoir de style : les liens de son art avec son peuple sont précisément bien trop authentiques pour pouvoir être ceux d'une forme et d'une matière, d'un serviteur et d'un maître, d'un spectacle et d'un spectateur.

Ajoutons que c'est d'un même mouvement que Nazim Hikmet a restitué son originalité nationale à la poésie turque et en même temps définitivement affranchi cette poésie de l'étroite tutelle orientale où elle s'était — à quelques exceptions près : Yahya Kemal, par exemple — maintenue et même complu jusqu'au début du XX[e] siècle. En cela Nazim Hikmet a fait école et montré des horizons neufs à une pléiade de jeunes poètes turcs qu'il serait temps que l'on connaisse en France.

Ainsi, dans tous les sens, l'œuvre poétique de Hikmet est un vivant dépassement des dilemmes stériles : réalisme-formalisme, nationalisme-cosmopolitisme, que trop de rhétoriciens paraît-il communistes voudraient imposer à l'expression écrite. Et ce dernier point mérite d'autant plus d'être souligné que Hikmet n'a, on l'a vu, de leçons de fidélité à recevoir de personne.

Le traducteur des poèmes qu'on va lire et qui tous ont été écrits en prison, est un ami personnel du poète. Outre sa traduction chaleureuse, on lui devra de précieux renseignements sur la vie de Nazim.

Gérard DE SÈDE.

L'HISTOIRE DU NOYER ET DE YOUNOUS LE BOITEUX

Nous avons ici un ami
Il est du village de Kareak de Tcherkesh
Il y a des choses cachées en lui
comme dans les grands bouquins
Il a de l'intérêt pour les gens éclairés
pour le journal de la radio
et pour les devinettes.

Son nom : Younous.
Il allume notre feu et nous donne de l'eau
Nous parlons avec lui des arbres et des jours
« Pour sûr qu'ils sont à venir
les plus beaux jours à vivre »

En attendant
il y a dans nos parlotes la tristesse
d'un noyer coupé et vendu.

Nous le connaissons son noyer
Il était dans la cour
à gauche de la porte
Younous avait six ans quand il est tombé
d'une branche du noyer
De là sa jambe qui boite.

Les bœufs aiment les boîteux
Car les boîteux pensent tout le temps
Ils ont bon cœur
Car ils marchent lentement.
Les bœufs aiment les boîteux
Les noyers n'aiment pas les boîteux :
Ils ne peuvent pas sauter jusqu'aux fruits
Ils ne peuvent pas monter aux arbres
et secouer leurs branches
Les noyers n'aiment pas les boîteux.

Drôle d'histoire que l'amour :
Tous ceux qui ne sont pas aimés
ne se jettent pas nécessairement au ruisseau.

La solitude en a mis un bon coup à Younous
Il finit par répandre sa sueur sur la terre des autres
De peur que son noyer disparaisse dans la nuit
Il le surveillait jusqu'à l'aube sans dormir
Ses racines allaient loin dans la terre
Ses branches regardaient Younous d'en haut.

Du noyer on fait des consoles
Qu'est-ce qu'on peut faire de Younous le boiteux?

Les grands froids arrivent, abrite-toi si tu peux
Du noyer on fait des consoles
Tu ne pourras pas tenir le coup
Vends ton noyer, Younous.
Du noyer on fait des consoles
Ça n'est pas un drap de laine pour te couvrir
Ça ne sait pas qu'on l'aime, arbre sans âme
Vends ton noyer, Younous.

Gens de bien ne tissent pas de kilim pour ceux qui n'ont [rien
Tant pis pour le noyer, Younous, tant pis pour toi.

Dans les grands froids les loups sont affamés
Du noyer on fait des consoles
La raison vient tard à la tête du Turc
Vends ton noyer, Younous.

Gens de bien ne tissent pas de kilim pour ceux qui n'ont [rien
Tant pis pour le noyer, Younous, tant pis pour toi.
Pour le loup sans chaume c'était un chaume
Du noyer on fait des consoles
Il était mi-arbre mi-homme
Vends ton noyer, Younous
Comme mort
Comme mort tout nu il s'étendit sur la neige
Du noyer on fait des consoles
On lui coupa bras et branches
Vends ton noyer, Younous
Gens de bien ne tissent pas de kilim pour ceux qui n'ont [rien
Tant pis pour le noyer, Younous, tant pis pour toi
Les hommes sont des êtres ingénieux
Les hommes savent aimer sans être aimés.

Drôle d'histoire que l'amour
Drôle d'histoire que celle du noyer
et de Younous le Boiteux

Il laissait tomber ses noix en septembre
Ses feuilles restaient vertes jusqu'en novembre

Et quand par-dessus la route de Tcherkesh
l'heure de la prière du matin arrivait reluisante
ses branches se réveillaient plus tôt que les femmes
Au soleil son ombre était fameuse
Au vent il parlait tout seul
Et Younous tous les matins passait par-dessous.

Penser, pour Younous,
ce n'était ni une affaire sacrée
ni un malheur
ni un bonheur
Et la mort était pour Younous
un village dont, pour sûr, on ne revenait pas
mais sur lequel on n'avait rien à penser.

Il laissait tomber ses noix en septembre
Ses feuilles restaient vertes jusqu'en novembre
Ses racines allaient loin sous la terre
Ses branches regardaient Younous d'en haut
Il était large et haut tant qu'il voulait
Quand tu te mettais dessous la nuit
tu ne voyais pas les étoiles.

Younous ne savait pas pourquoi
les étoiles s'éteignaient le jour
que la terre était ronde
et qu'elle tournait autour du soleil
De tout cela c'est nous qui lui avons parlé
Et il n'est pas resté bouche bée.

Il laissait tomber ses noix en septembre
Ses feuilles restaient vertes jusqu'en novembre
On ne pouvait pas étreindre son tronc

en se donnant la main à trois
Et Younous tous les matins passait par-dessous.

Des musulmans de la Chine
Des rhinocéros à la corne sur le nez
Et des microbes qui vivent par millions dans une goutte
Younous n'avait aucune idée
Le jour où il apprit tout cela de nous
Il n'est pas resté bouche bée.

Il laissait tomber ses noix en septembre
Au soleil son ombre était fameuse
Au vent il parlait tout seul
Ses feuilles restaient vertes jusqu'en novembre.

Un jour pendant que Younous allumait notre feu
tout en nous donnant de l'eau
Nous lui avons dit :
« Nous sommes tes serviteurs, Younous
Tu es notre maître »
Younous resta bouche bée.

Il laissait tomber ses noix en septembre
Au vent il parlait tout seul
Il était large et haut tant qu'il voulait
On ne pouvait pas l'étreindre
en se donnant la main à trois
Quand tu te mettais dessous la nuit
tu ne voyais pas les étoiles
La nuit coulait sur lui comme de l'eau
Ses racines allaient loin sous la terre
Ses branches regardaient Younous d'en haut.
« Le boulot est dur au village, pour sûr
D'abord ça t'écrase le corps

Assieds-toi par terre
et regarde de tous les côtés :
Sait-on dans quel repaire le malheur est aux aguets
Il te frappe pour sûr, pas moyen d'y échapper... »

Le malheur a frappé Younous en plein cœur.

« Nous n'avons pas vécu en ce monde
Nous nous en allons comme nous sommes venus
Istamboul est bigrement beau dit-on
Le Destin ne nous a pas permis d'aller voir
Mais sait-on pourquoi trente maisons sur soixante
n'ont pas de moutons..... »

Younous n'avait pas de moutons.

« La pierre que tu jettes
ne frappe pas l'oiseau que tu désires
Le monde va désormais dans le train
Le monde ne reste plus sur les cornes du bœuf
Le bœuf pour nous c'est les mains et les pieds
C'est dur de vendre son bœuf
c'est mourir à moitié
Le bœuf parti tu es capable de tout... »

On a vendu le bœuf de Younous.

« La fin des routes est proche pour sûr
Tout ce qui se passe en nos jours
ça dépasse la raison
La terre n'est plus que savon
ça vous glisse des mains
Toute créature habite quelque part
Le loup n'habite nulle part

Quand la terre te glisse des mains
tu deviens un loup... »

La terre de Younous lui a glissé des mains.

Il laissait tomber ses noix en septembre
Ses feuilles restaient vertes jusqu'en novembre
Au soleil son ombre était fameuse
Il était large et haut tant qu'il voulait.

Younous pense à lui sans cesse
Plus il sombre plus il s'en souvient
Ses racines allaient loin dans la terre
Il ne demandait, il n'exigeait rien
Il parlait tout seul dans le vent.

« Le matin appartient à quelqu'un
Le soleil ne reste pas toujours derrière les nuages
Les plus beaux jours à vivre
sont pour sûr à venir... »

En attendant
Il y a dans nos parlotes la tristesse
d'un noyer coupé et vendu.

1940. Nazim HIKMET.

Marcel Mouloudji

LE MALAISE MEXICAIN

(Fragments, *fin.*)

J'étais dans une rue. Des petites filles sortaient d'une école. Les premières qui s'avancèrent dans ma direction figèrent leurs rires clairs et leur marche en m'apercevant avec leurs grands yeux. Elles avaient des expressions mystérieuses et, comme je continuais à avancer, elles s'écartèrent avec peur. Derrière moi, j'entendis le sillage de leurs voix de source.

« Qu'y a-t-il donc? Est-ce les crises pubertaires qui les tourmentent? » pensai-je. C'est à ce moment que je levai la tête et rencontrai le regard horrifié d'une femme alignée sur mon passage comme si je venais de me métamorphoser en tarentule. Je me mis à rire très fort durant tout le temps qu'elle put voir ma figure. Dès que je l'eus dépassée, mes rictus retombèrent comme des couvercles. Je fis encore quelques pas, mais à chaque pas c'était comme si j'emmenais avec moi le regard de la foule. Je me retournai. L'avenue était pleine de monde. Tous immobiles, me guettant.

— Qu'attendez-vous? dis-je.

Je repartis brusquement. Devant, tout s'étira, devint livide. J'eus l'impression de voir une blessure incolore. Je tombai sur les genoux, mon cœur courait dans ma poitrine comme un rat pris au piège. Une voix en moi répétait : « Que m'arrive-t-il? Que m'arrive-t-il? » En un instant, sans pouvoir me défendre, je sentis la vie s'écouler hors de moi comme par une gigantesque hémorragie. Au-dessus de mon corps agonisant, je vis un fouillis de têtes avides; juste au-dessus de moi, pareils à des démangeaisons de poux, de grands cercles s'avancèrent, comme venant des étoiles; à mesure qu'ils grandissaient, je rapetissais, je tombais, sentant déjà le cimetière; puis ce fut le vide noir et j'entendis un hurlement sortir de ma gorge.

J'ouvris les yeux. La chambre était pleine de jour. Je me sentis tout heureux d'être toujours en vie et je me mis à rigoler, telle-

ment j'en étais ravi. La lumière me blessait les yeux. Je me tournai de l'autre côté. Mon ventre se tordit de peur, et je me dressai à toute vitesse. Un homme portant un chapeau de paille se tenait debout, appuyé contre la porte. Il leva une de ses mains et d'un geste professionnel souleva nonchalamment le revers de son veston. J'entendis ma voix qui disait « police ». Il devait être heureux derrière son visage fermé, de faire ce geste, qui le revêtait de puissance. J'étais tellement étonné que je n'arrivais pas à trouver un mot. Il alla jusqu'au lit et souleva mes vêtements d'une main, tandis qu'il les palpait de l'autre.

— Je n'ai pas de revolver, dis-je moqueusement, mais sans oser sourire.

— Habillez-vous, dit-il sèchement.

Pendant ce temps, il marcha jusqu'aux fenêtres. Je trouvai qu'il avait une démarche de chien. Il était toujours un peu tourné vers moi, ses mains dans les poches. Il jeta un coup d'œil dans la cour. Ça ne dut pas lui plaire, car il détourna la tête avec écœurement.

— C'est vous qui lisez ça? dit-il en indiquant du pied les livres qui traînaient dans le coin.

Comme je ne répondais pas, il ajouta :

— Vous êtes étudiant?

— Non, dis-je.

Mon corps était engourdi par le froid; mes os craquaient à chaque mouvement que je faisais pour mettre mes vêtements. Le policier allait et venait dans la chambre, toujours avec son allure oblique. Je n'avais pas peur et trouvais ça drôle. Tout me paraissait normal, inévitable et pourtant je ne savais pas encore ce qu'on me voulait.

— On ne peut pas dire que vous aimiez les meubles, dit-il en ricanant.

Pour la première fois, je vis ma chambre. Il n'y avait rien qu'un lit, avec quelques bouteilles vides surmontées de bougies. Les fenêtres sans rideaux la rendaient encore plus nue. Je laçai mes chaussures.

— Que me voulez-vous, dis-je? d'un air indifférent, en me levant.

Il ne répondit pas tout de suite. Je me peignai avec les doigts pour me donner une contenance.

— Quelques questions à vous poser au commissariat, dit-il.

Je levai les yeux vers lui. Il était en train de me scruter avec sur toute la face l'espoir que, d'un seul coup, je lui fasse une confession.

« Il me prend pour un criminel », pensai-je. Cette idée me rendit courageux. J'étais prêt. Il ouvrit la porte et me fit signe de sortir d'un coup de tête. Je m'engageai dans le long couloir. Nos pas résonnaient. Derrière les murs, les vieillards devaient les écouter, effarés. Arrivés dans la cour, je me tournai vers le policier.

— Vous permettez que je prévienne quelqu'un, dis-je.

Sans attendre de réponse, j'allai jusqu'à l'escalier d'en face, chez Mme Poussah. C'était une femme qui me donnait du café, le matin. Je tapai contre le bois. Au bout d'un instant, j'entendis le sommier du lit grincer. La porte s'ouvrit légèrement et Mme Poussah apparut. Derrière le voile de sa chemise, je devinai la chair blanche comme neige. Elle était rougissante.

— Je suis peut-être arrêté, dis-je. Vous préviendrez mes amis si je ne suis pas rentré ce soir.

Je lui fis un signe d'adieu et je rejoignis l'inspecteur.

Nous passâmes le porche de l'immeuble et je me sentis poussé vers une voiture. Je me retrouvai assis au fond avec le policier à mon côté. Je regardai défiler les rues avec les silhouettes de pantins qui levaient les pieds et disparaissaient. Le soleil brillait joyeusement. Le ciel était comme un rire. J'aurais voulu boire un café.

— Y en aura pour longtemps? demandai-je.

L'autre ne répondit que par une expression qui le fit ressembler à un crapaud. Brusquement, les rues qui m'étaient encore familières peu d'instants auparavant m'étaient devenues étrangères. Je me retrouvai dans un quartier inconnu.

La voiture s'arrêta devant le commissariat. Le policier descendit le premier et me fit signe de venir. La peur s'infiltrait doucement en moi. J'arrivai à la porte. J'entrai. L'odeur mauvaise des commissariats m'accueillit. Ça sentait le crime et la crasse chaude. Il me fit entrer dans une chambre. Deux policiers se tenaient devant la porte. Un homme était endormi sur le banc, la figure posée dans ses bras. Je m'assis à côté de lui. Les policiers parlaient entre eux. Ils ressemblaient à des pères de famille déguisés. Ils n'avaient pas encore l'air professionnel des civils. J'entendis un petit bruit à côté de moi. Je me tournai et vis une figure de cauchemar avec deux grands yeux couleur d'huître qui me fixaient. C'était l'homme. Il n'était pas endormi, mais tenait sa tête amochée dans ses bras avec précaution, comme s'il tenait un bébé.

— Qu'est-ce qu'ils m'ont mis, dit une voix indifférente, presque rêveuse. Heureusement que c'est moi qui ai commencé à taper le

premier. Ça les a excités, ils m'ont cogné sans penser, j'ai été assommé tout de suite. J'ai rien senti.

Il parlait lentement pour ne pas faire craquer la peau de ses lèvres boursouflées.

— T'as une cigarette, hein?

Je fis semblant de chercher dans mes poches. Je n'avais pas de cigarettes, mais par lâcheté, je fouillai dans mes poches en feignant d'être irrité de n'en pas trouver.

— Je regrette, dis-je. J'ai oublié de les prendre.

Ça n'eut pas l'air de le toucher. J'entendis des pas qui s'avançaient vers la porte.

« Ça va être à moi », pensai-je et je fus plein de terreur brusquement.

— N'oublie pas, p'tit, tape le premier, s'ils te veulent du mal.

— Mais pourquoi? dis-je, en guettant les deux policiers qui prêtaient l'oreille maintenant.

— Pourquoi? Parce que ça les met en colère. Je te l'ai déjà dit; alors, ils te taperont comme des brutes, sans système. Ça t'abrutira, et, au bout de quelques coups, tu seras dans les nuages.

La porte s'ouvrit. Le policier qui m'avait amené apparut.

— Viens, dit-il.

J'allai vers lui. Il me rassurait avec son air de me connaître depuis que j'avais passé les crises pubertaires. Il marcha derrière moi dans un long couloir. Un peu plus loin, nous bifurquâmes dans un autre boyau, puis nous en reprîmes un autre sur main gauche et, arrivés dans le fond, le policier ouvrit une porte. J'entrai dans une pièce. Un vieil homme était assis derrière un bureau. Il avait l'air d'être terriblement fort.

— Ah! c'est lui, dit-il, en délaissant durant un instant le dossier qu'il lisait, afin de m'examiner. Il n'avait pas d'yeux ou presque; mais, du peu que j'en aperçus, sortit un regard rusé et joyeux. Je me demandai à quel genre de boucher j'avais affaire. Il se leva et alla vers moi. Ce ne fut que quand il arriva près de moi que je m'aperçus que c'était un homme d'une trentaine d'années. Sa peau était rose et sentait la campagne. Peut-être était-ce sa figure si impersonnelle qui m'avait trompé sur son âge en entrant. Il s'assit à l'envers sur une chaise et s'accouda sur le dossier. Il me sourit avec un air attendri, si bon que, pendant quelques secondes, je me sentis heureusement soulagé.

— Alors, dit-il, tu te mets à table?

Je cherchai la table des yeux. Je le regardai bêtement. C'est seulement en revenant vers le commissaire, car c'était lui sans doute, que je compris ce qu'il voulait dire.

— Mais, monsieur, je ne saisis pas, lui dis-je. J'aimerais que vous me disiez de quoi il s'agit.

— Allons, ne fais pas le malin avec moi, dit-il. Combien que t'as ramassé dans le portefeuille?

— Je ne comprends pas, monsieur, dis-je avec étonnement. « C'est la deuxième fois, pensai-je; je me répète. »

Je n'arrivais pas même à croire ce que je disais. Il me fallait jouer la comédie pour dire avec sincérité ce que je pensais sincèrement. Il enleva l'expression qui le revêtait de bonté et son masque redevint vieux.

— C'est bon, fit-il, en se retournant s'asseoir à son bureau.

C'était la fin. Mon cœur s'envola en palpitant, comme dans les concerts, quand les musiciens changent de page, la salle durant quelques secondes s'emplit de mouettes artificielles et chacun sent son cœur plein de rêves maritimes.

— C'est très bien, mon fiston, dit-il. Tu peux partir.

Je me levai et, sans me hâter, j'allai jusqu'à la porte.

— Auriez-vous tout de même l'obligeance de m'expliquer de quoi il s'agit? (*Il sourit.*) Je vous prie de croire que je ne sais de quoi...

Je me tus, me rendant compte que chaque mot, au lieu de me justifier, ne faisait que m'enfoncer davantage. D'ailleurs, le fait même de vouloir me justifier indiquait que j'avais fait quelque chose.

— Allons, mon fiston, fit-il, goguenard. Je sais tout. Je te le répète, tu ferais mieux de te mettre à table.

Je sortis sans répondre. Les couloirs étaient déserts. L'odeur flottait, bizarre, comme si tous les vices y avaient laissé un relent. Je traversai ce lieu sans rencontrer une âme et je me retrouvai dehors. Je fis une dizaine de pas. J'étais dans la brume. Quelque chose sautillait dans ma tête, comme un oiseau. En me retournant machinalement, je vis le commissariat. Je reconnus celui où l'on avait emmené le corps de la concierge. Je me mis à essayer de penser. Mais je ne compris rien à ce qu'on me voulait et je repartis.

Un peu plus loin, sur les palissades d'un terrain vague, une foule agglutinée lisait une grande affiche en deuil. Je m'approchai. On expliquait à la population que les événements qui se passaient

n'avaient pas de fondement sérieux. Que seul le manque de confiance dans le gouvernement pouvait déclencher une catastrophe. Les gens se parlaient en grappes émues. Rien ne rapproche mieux les humains que les conversations sur les maladies. Mais à peine arrivaient-ils à la mort que les visages se refermaient et chacun s'en allait vers une direction opposée. Une femme venait vers moi, toute trottinante. Quand elle fut à une dizaine de mètres de mon corps, elle sortit un mouchoir et se cacha le nez et la bouche. Je fus étonné. Elle fit un rond autour de moi peureusement, puis partit comme si j'en voulais à sa vie. Ça me mit soudainement en colère et je lui criai en me retournant :

— Qu'est-ce qui vous prend, fesses d'huître?

Puis, je me relâchai et rigolai en moi-même. Tout ça n'a pas d'importance, me dis-je. Je commençais en effet à voir que les gens changeaient à toute vitesse. Déjà, tout ce qui avait un comportement humain s'était métamorphosé. Ça ne se voyait presque pas, mais ça se sentait. J'examinai les gens qui passaient. Mais je n'arrivai pas à déceler ce qu'il y avait d'anormal en eux.

C'était le printemps. Le ciel vivait. Les arbres se couvraient de sourires d'enfants. J'étais heureux malgré tout de me sentir en vie. Je respirai profondément l'air comme si ma poitrine pouvait se gonfler jusqu'au bout de l'horizon, jusqu'aux nuages allongés dans leur boudoir bleu.



J'entrai dans le café. Léman était au fond, lumineux et serein comme toujours. De ses grands yeux couleur du ciel de mai sortit un beau regard lointain, comme le regard des étoiles. Je serrai sa main et m'assis à côté de lui. Déjà, ma langue pétillait des aventures à raconter.

— On est venu m'arrêter, dis-je. Ce matin, un policier, dans ma chambre.

— Ah! fit-il, beau et majestueux comme une tenture. Nous entrons dans une drôle d'époque, je le sens. Et ça n'est pas ce que tous s'imaginent, il y a autre chose. En tout cas, il ne fait aucun doute qu'on est en train de nous voler la liberté. C'est peut-être d'ailleurs nous les responsables.

Il parlait lentement. Une de ses mains si belles aidait les mots à mieux prendre leur sens, à l'aide de circonvolutions doucereuses. Son visage gardait une impassibilité de statue. On aurait dit qu'il

enlevait toute passion extérieure afin de ne pas froisser sa beauté. Le garçon passa devant la table, m'ignorant complètement. C'était le matin. Il n'avait pas encore besoin des tables. Je me sentis tout honteux.

— Peux-tu m'avancer le prix d'un café? dis-je à Léman.

— Je t'en prie, dit-il. Pourquoi ne me l'as-tu pas demandé?

— Merci, dis-je, heureux.

Le garçon repassa devant nous.

— Un café et un sucre, dis-je avec le laisser-aller d'une personne pleine d'argent.

Il se tourna vers moi :

— Vous n'êtes pas obligé de consommer, dit-il avec un sourire méchant.

— Ça va, dis-je.

Il repartit. Ma figure était dure comme du bois. Un sanglot pleurait dans mon ventre.

— Quelle bande de salauds! dis-je à voix haute en m'adressant à Léman.

Il ne souffla mot. Je me retrouvai plus abattu qu'auparavant. Son silence m'avait encore volé quelque chose. Il avait peur de se faire mal voir par le patron du café, qui, derrière sa caisse, me jugeait de ses gros yeux de veau marin.

— As-tu lu les journaux, me demanda Léman?

Je fis signe que non.

— Tu fais bien, c'est pas réconfortant.

— Il y a beaucoup de morts?

— On n'en parle pas, c'est encore plus terrible.

Le garçon déposa le café.

— C'est à moi qu'il faut payer le morceau de sucre.

Léman sortit une pièce et la lui donna.

— Crois-tu que ça va durer? demandai-je.

— Ça en a toutes les apparences. En tout cas, ça ne traîne pas, c'est ce qu'il y a de bien.

— J'ai l'impression que je vais mourir, dis-je.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. C'est de l'angoisse.

— J'ai une peur terrible, dis-je.

Je regrettai immédiatement d'avoir dit ça. Je me sentis humilié par son regard froid. J'avais l'air pauvre. Il ne restait rien de moi qu'une grande lâcheté qui se tortillait dans mon ventre.

« Il y a des choses qu'il ne faut pas dire », pensai-je.

Ce n'était pas la mort qui me terrorisait, ni le départ des oiseaux, des vivres, du tabac, c'étaient les humains. Ils avaient beau prendre des airs gracieux de cuillère à thé, civiliser les arbres en les corsetant comme des jeunes filles, faire des cubes de pierre pleins d'alvéoles familiales, fabriquer des fausses peaux et se prendre pour des forces de la nature, en quelques jours ils devenaient plus durs et plus égoïstes que des araignées, aussi inhumains que les insectes. Une envie de voyage me prit à la gorge. Je me vis fuyant, loin, dans des pays inconnus, dans des villes étranges. Il devait bien y avoir quelque part des endroits non contaminés où l'on pourrait vivre vraiment.

— Crois-tu que c'est partout pareil?

— Partout, je pense.

A ce moment, je vis le corsaire blond s'amener vers nous. L'image de la couturière en chirurgie se plaqua dans mon esprit avec lui. Elle sourit, légère, puis il s'assit et elle disparut.

— Tu es resté longtemps, l'autre soir? dit-il en me serrant la main.

— Non, dis-je, je suis descendu tout de suite.

— Tu parles d'une soirée, dit-il en rigolant. La mère Paupières qui clabote en pleine danse. C'te pauvre vieille mignonne, elle ne verra rien de plus, elle, au moins.

— Tu ne m'avais pas dit ça, me dit Léman. C'est embêtant.

— Tu crois? demanda le corsaire blond, la bouche ouverte de terreur. Quelle connerie! Elle aurait dû faire un peu attention, c'te bonne femme.

Le garçon s'amena, obséquieux et humble.

— Je ne reste pas, dit le corsaire en lui jetant un regard méprisant.

Le garçon fit un petit geste de la main qui signifiait « comme monsieur voudra » et il repartit.

— Il va falloir que je cherche du travail, dit le corsaire blond avec découragement. Tout ça n'est pas gai.

Je bus le faux café. Un peu plus loin, l'écrivain s'arrêta d'écrire. Il regarda le plafond rêveusement en levant sa main gauche armée d'un porte-plume qu'il trempa dans sa tasse de café. Puis, de l'autre main, il prit l'encrier et, le portant machinalement à ses lèvres, il but une gorgée d'encre. Au bout d'un instant, il baissa les yeux et se remit à écrire.

— La voilà, dit la voix de Léman.

Mon sang se retira. Il me parut que ma chair se collait contre mes os. Mon corps tremblait d'émotion si visiblement que je ne pus bouger pour la saluer. Je fus obligé de détourner mes yeux. Mon cœur tapait si fort que je voyais sur ma poitrine à gauche mon veston battre en écho. Personne ne s'aperçut de mon trouble. D'ailleurs, elle s'était assise et avait tout de suite entamé une conversation animée avec le corsaire blond.

Pourquoi suis-je si niais, pensai-je tristement. Léman la regardait. Je trouvai que son regard était plus intéressé que d'habitude.

— Voulez-vous venir manger? nous dit-elle gracieusement.

Je rougis et recommençai à trembler. C'était la première fois que pareille chose m'arrivait. Ses yeux violets me semblaient doux et caressants comme des anémones de mer.

— Je ne peux pas, malheureusement, dit Léman, et pour une fois il parlait avec chaleur et paraissait vraiment désolé.

Elle l'écoutait. Leurs yeux, réunis par les fils du regard, présageaient un pacte futur. Ils étaient si beaux tous deux qu'ils avaient l'air de complices qui s'admirent mutuellement. Le corsaire blond ne parut pas les voir. Il est fort possible aussi que ce soit moi qui aie inventé ces regards. Le corsaire blond sortit un billet et appela le garçon. Celui-ci tira des pièces de son gousset et lui rendit la monnaie. Le corsaire ramassa le tout et lui laissa un pourboire minuscule.

— Ces gens-là gagnent plus que nous, dit-il sans se soucier du garçon.

Celui-ci se courba servilement et ramassa la pièce. Nous sortîmes. Léman partit de son côté. Je le connaissais depuis des années et il était pour moi comme un inconnu. Je ne savais de quoi il vivait, ni comment il vivait, tellement il donnait l'impression de se nourrir de sa beauté.

— Je viendrai vous rejoindre après le repas, cria-t-il.

La couturière en chirurgie nous prit chacun par un bras. Elle était légère et douce comme le vent. Nous devions paraître heureux car les passants s'écartaient avec désapprobation. La présence du corsaire blond les glaçait. Ils n'osaient rien dire sous son regard de criminel, mais, derrière nous, je les entendais grommeler des injures.

Nous entrâmes dans une salle à manger. Partout, des meubles bourgeois reluisaient. Une forme de vieillard était assise à un bureau, de dos.

— Je vous présente mon père, dit la couturière, en me poussant vers la forme qui se retournait péniblement. Je reconnus l'aveugle que le corsaire et moi avions accompagné le jour de la fuite des oiseaux.

— Bonjour, jeune homme; je reconnais votre voix, dit-il.

J'en fus très étonné, cat je n'avais pas parlé. Il me fit signe de m'asseoir à son côté. Puis il se remit à son bureau.

— Alors? dit-il en souriant, de ce sourire sans regard des aveugles.

— Eh bien! rien, dis-je. Vous aviez raison, l'autre jour.

Il prit un porte-plume et se mit à écrire sur un gros registre noir qui, apparemment, sortait du magasin. Il écrivait avec sûreté comme tiré par un fil. Je n'osais bouger. Il semblait m'avoir oublié.

— J'en ai encore pour un instant, dit-il, comme s'il avait entendu ce que je me disais dans ma tête.

Au loin, le rire de la couturière en chirurgie tinta dans l'air lourd. Les poussières se promenaient dans le morceau de soleil des fenêtres.

— J'écris un Journal des événements, dit soudain la voix de l'aveugle.

Il écrivait toujours et parlait en même temps, quoiqu'il eût l'air complètement absorbé par son travail.

— Je n'ai rien d'autre à faire. Comme je suis aveugle, je vois mieux, je vois de plus haut, je vois la terre entière, vous comprenez? Et puis, mon état et mon âge me permettent de croire que je suis impartial. Ne pensez pas que je sois attristé par les événements ou par mon infirmité. N'ayant jamais été voyant, je ne puis en avoir du regret. Quant aux événements, à mon âge, on se sent riche de vie. Car, vous qui êtes un très jeune homme, à quoi ça vous sert-il d'être jeune, puisque vous allez peut-être mourir sans profiter de votre jeunesse, de votre vie. Tandis que moi qui ai vécu la mienne, je peux parler. L'avenir et le passé c'est la même chose à mon âge. Au vôtre, non. Il rit doucement. Nous en reparlerons plus tard, n'est-ce pas? Je vous embête avec mon monologue extérieur.

— Au contraire, dis-je, vous m'apprenez beaucoup de choses. Il est drôle que dans ce monde nouveau les vieillards songent à l'avenir et les jeunes gens à la mort.

— Ne pensez plus à tout ça, dit-il en s'arrêtant d'écrire.

Il referma son registre, puis se tourna vers les fenêtres.

— Vivez le plus possible, chaque instant, l'instant même, car demain où serez-vous?

— Vous n'êtes pas gai, dis-je. Je connais une chanson comme ça.

La couturière en chirurgie vint déposer des assiettes et des couverts sur la table. Je me levai et allai à la rencontre du corsaire blond. Il paraissait encore plus grand en passant la porte.

— Alors, grand-père, et ce journal? lança-t-il jovialement.

Les repas le rendaient toujours joyeux.

— Ça va, ça va, répondit l'aveugle, en dodelinant sa tête pleine de nuit.

Il se mit à table et enroula la serviette autour de son cou avec application. A ce moment, le corsaire s'aperçut qu'il y avait de la soupe et il fit une grimace. Ça jeta un froid.

— Que disent les postes de radio étrangers, dit la couturière avec cet air inintéressé des maîtresses de maison qui ont peur que la conversation s'arrête, puis elle ajouta, vers moi :

— Père parle presque toutes les langues.

L'aveugle fit entendre un grondement de protestation ou peut-être était-ce le bruit d'une cuillerée de soupe entrant dans sa bouche.

— Pour le moment, il n'y a à peu près rien à dire. Il se passe la même chose un peu partout. Il y a eu la panique dans chaque pays. Oui, c'est à peu près tout, apparemment..., apparemment.

— Croyez-vous qu'il y en a pour longtemps? demanda le corsaire.

— Ça ne fait que commencer, répondit l'aveugle avec simplicité.

Je sentis mes cheveux frissonner de peur et je passai une main dessus. Après avoir avalé quelques cuillerées de soupe, je fus dégoûté. Je n'avais pas faim. De ne pas manger souvent, ça enlève l'appétit. Je me sentais plutôt l'envie de fumer, mais ne voulant pas les vexer, je continuais à manger, j'essayais de ne pas faire de bruit en avalant la soupe. Ça devait être une règle, car la couturière me jeta un regard violet, presque comme un remerciement. Le corsaire blond mangeait avec des délicatesses asiatiques. Personne ne soufflait mot, tout en plein dans ce travail interne que rendait encore plus difficile le silence pesant de la salle à manger.

— On ne devrait se nourrir que de soupe, dit l'aveugle avec contentement en s'essuyant la bouche.

La couturière débarrassa les plats, puis disparut, pleine de courbes.

— Vous excuserez ma fille du peu qu'elle vous offre, dit l'aveugle d'une voix chevrotante. Vous savez qu'avec les paniques, les maraî-

chers n'ont pas apporté de marchandises et il n'y a presque rien à vendre dans les marchés.

— Pourquoi s'excuser, pourquoi, chantonna le corsaire. Vous avez reconnu l'archange tout de suite?

L'aveugle resta un instant absolument vide comme s'il s'attendait à recouvrer la vue d'une seconde à l'autre.

— Ah! l'Archange est votre nom, ou plutôt votre surnom, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, dis-je avec une petite révérence de la tête.

— Oui, curieuse voix et drôle de poignée de main.

Il se tint immobile et raide comme une branche morte. J'avais peur derrière ma figure impassible.

— Comme d'autres, je parle des clairvoyants, disent l'avenir, je peux, moi aussi, vous parler de votre vie, rien qu'en vous serrant la main et en écoutant le son de votre voix.

— Si vous pouvez m'en parler, c'est donc que je survivrai, dis-je, essayant d'écouter ma voix, mais je n'y trouvai rien de curieux.

Il rit et montra des dents jaunâtres.

— Vous ne pensez qu'à la mort, dit-il.

— Belle chose! hurla le corsaire, la mort, quelle invention! heureusement qu'elle est là pour tout réparer, pour tout terminer, — pauvres et riches, en plein dans les miches, — chez les vers et nous faire renaître en chêne ou en réséda. Ah! la mort, pourquoi l'appeler comme ça, c'est les grandes portes de la Liberté, la vraie liberté, le repos du dormeur, l'éternité. Qu'en pensez-vous, grand-père?

L'aveugle l'écoutait, semblant ravi.

— Et d'abord, qui sommes-nous, hein? continua-t-il, et d'un seul coup sa figure se creusa. Regardez-les partout, les cons, tous pourris de prétention. Ça se croit bâti avec des étoiles, ça trône sur le pognon, ça parle du pays, de son honneur, de sacrifices à faire, de l'avenir de la jeunesse. C'est de la merde. Quand ils laissent tomber le fric, c'est pour mieux vous assommer quand on va le ramasser. Regardez, en quelques jours, on a cru que ça serait pour tout le monde le même tabac, eh bien non, des clous, c'est le pognon qu'est le maître.

— Je m'intéresse peu à ces détails, dit l'aveugle.

— Evidemment, reprit le corsaire blond avec écœurement, vous vous dites : ce gars-là est un aigri, un anarchiste, eh bien!

non. Il n'y a rien de plus joyeux que moi. La vie, je l'aime, à ma manière, c'est entendu, mais je l'aime. Seulement, je commence à en avoir plein le dos. Déjà avant, je trouvais excessif qu'il y ait tant de gens qui mangent et tant d'autres qui ne mangent pas. Mais maintenant, je suis dans le coup, je défaille, je me décalcifie d'heure en heure. Mes globules, elles prennent du large. Comme des rats, qu'elles m'abandonnent, ces chéries. Vous comprenez maintenant? Croyez-vous qu'une malheureuse soupe avec trois malheureuses patates déshydratées peuvent nourrir un corps de chêne?

— Que voulez-vous que je vous dise? dit l'aveugle d'un ton malheureux.

J'étais gêné. Le corsaire blond paraissait vraiment furieux. Ça devait être à cause de la soupe. Il devait penser qu'on n'avait pas le droit d'en servir aux invités. La couturière en chirurgie apporta un autre plat où trônait un gros morceau de viande entouré de légumes. Elle nous servit. Je remarquai que la part du corsaire était la plus grosse. Durant une seconde le crabe de la jalousie me pinça les entrailles, puis je me mis à manger et je redevins joyeux. Ils devaient vivre dans cet appartement depuis longtemps, car chaque meuble semblait être installé, endormi, chez soi. Je me sentais en sûreté, comme si j'étais loin, dans une bonne ville, au fond d'une province lymphatique. Le corsaire parlait toujours à l'aveugle, mais je n'écoutais plus. Il m'avait déjà raconté ce qu'il était en train de dire. La couturière le suivait du regard avec admiration. Moi, je connaissais tout ça par cœur, même les gestes qui commentaient les histoires, je les avais vus trop de fois répétés de la même manière, avec la même spontanéité. J'étais blasé. Maintenant, je me sentais comme un roi. Le corsaire paraissait content lui aussi. L'aveugle nous offrit une cigarette à chacun. Il y avait seulement quelques jours que je n'avais fumé de cigarette toute faite et il me sembla que cela faisait partie d'un autre temps de ma vie. La fumée glissait joyeuse comme une vague dans ma poitrine. Je me rappelai la belle ténébreuse aux doigts ornés d'ongles diaboliques. Ses mains pareilles à celles de femme-bourreau. Elle vint se glisser derrière mes yeux fermés. Je me rappelai la mer, la mer avec ses mouettes, l'anse du prophète, les maçons, la route sous la lune, et encore la mer derrière la véranda et les gros bateaux si petits s'en allant tout indifférents vers l'horizon, puis je ressortis de l'obscurité du salon où Mme Vacario trônait, face à son défunt mari en

photographie, et je marchai dans le jardin. Le silence plein de lune, sur la route, les rats fouillant les boîtes à ordure avec les chats, les étoiles filantes, la nuit, les lumières du port; il me semblait que jamais je ne pourrais être de la même manière, j'étais sûr que ça avait changé là-bas aussi. Mon cœur comme une voile s'emplit d'un souffle d'aventure. Comme j'aurais voulu avoir un corps de bateau pour foncer dans la mer héroïque. Je devenais aussi sentimental qu'une carte postale en couleur.

— Ah! je voudrais bien partir, dis-je.

La couturière me remplissait une tasse de café. Elle était si près de moi que je fus gêné.

— Partir, où? dit-elle.

Je ne sus quoi répondre. Ça battait si fort dans ma poitrine que j'avais l'impression d'être une église. Je repassai devant mes yeux l'image de son sein et de son aisselle, ces deux formes contraires, si proches l'une de l'autre, tandis qu'elle avançait le bras en versant du café.

— Mais, où veux-tu partir? dit le corsaire, malheureux, tu perdras ton temps, c'est tout. Grand-père te l'a dit, c'est partout la même chose, je te dis qu'on est cuit.

— Je voudrais changer un peu de pays, dis-je. J'aimerais voyager.

— Peut-être as-tu raison, dit le corsaire, ça te fera des souvenirs.

Ça le rendit triste, sembla-t-il, car il fixa le vide avec son air de pierre.

— Quelqu'un monte les escaliers, dit l'aveugle après quelques secondes de silence. Puis il ajouta : C'est drôle, jeune homme, pour un peu, je crois que je pourrais aussi connaître les gens à la manière dont ils marchent.

Juste à cet instant, la sonnerie grelotta quelque part. La couturière se dressa et alla vers la porte. Le corsaire sortit de sa zone rocheuse.

— Ça doit être Léman, dit-il, tout heureux d'un seul coup à l'idée que quelque chose de nouveau allait survenir.

En effet, Léman apparut derrière la couturière. Ses yeux bleus ressortaient encore plus étrangement que d'habitude sur sa figure pâle. On aurait dit deux petites îles de mer perdues sur la terre. Il alla serrer la main de l'aveugle. Celui-ci resta un moment tassé sur lui-même comme s'il goûtait cette poignée de mains.

— C'est Léman, dit le corsaire, vous m'entendez, grand-père?

L'aveugle branla sa chambre noire.

— Curieux doigts, répondit-il.

Léman le regarda avec inquiètude et se tourna vers moi avec un air interrogateur. Je fis signe que j'en étais au même point que lui.

— J'ai vu deux personnes mortes dans la rue, depuis que je vous ai quittés, dit-il.

— Ah! Ah! dit l'aveugle. Ça m'intéresse d'entendre vos réflexions sur ces incidents. Vous savez que j'écris un journal des jours tragiques que nous vivons. C'est pour vous dire que chaque fait, chaque idée m'apporteront, non l'explication de cette folie de la nature, mais... comment dirais-je.... un témoignage sur la manière dont les hommes supportent les événements, comment ils en meurent, comment ils en vivent, peut-être comment ils trouveront de nouvelles directives pour être heureux.

— Je ne crois pas que nous puissions tirer quelque enseignement des événements, dit Léman. D'abord, nous les voyons en vaincus, nous avons un moral de battus. Seul, le gouvernement agit et parle en vainqueur, mais à quoi bon, si le pays ne croit pas plus en lui qu'en un fantôme.

J'étais en admiration de l'écouter ainsi discourir. Je le trouvais intelligent, quoique ne comprenant guère ce qu'il voulait dire.

— D'ailleurs, il y a bien longtemps que le gouvernement n'est plus en mesure d'organiser ou de trouver quelque chose pour le bien-être du peuple.

— La critique est facile, dit l'aveugle en levant les bras d'un air séminariste. Puis il ajouta : Pauvre peuple!

— Ah oui, on peut le dire, hurla le corsaire avec son rire d'hyène et sa tête de voyageur du Pacifique. Pauvre peuple, battu, et toujours content, et fier, le cœur sur la main et la main sur le litre, étripé régulièrement, les uns contre les autres, avec fleurs ou sans fleurs, c'est eux les redresseurs de tort par force. Comme des putains qu'un maquereau envoie au turbin; allez, au bastringue, descendez les bretelles, débraguettez les courages, vous voilà des héros, et en avant contre les ennemis, les épidémies, les tremblements de terre, à gauche, à droite, vers les étoiles, vers la lune. Ah! oui, pauvre peuple, et pourquoi, hein! Alors que des millions sont morts avant nous et que d'autres mourront après nous, nous cavalons, nous nous étripons avec des ruses chinoises pour soi-disant vivre notre vie.

Le corsaire se tut et reprit haleine, car son visage par manque d'air était devenu rose comme celui des gazés que les autorités trouvent à l'hôtel dans des chambres désespérées.

— Nous sommes des rats, reprit-il avec un coup de poing puissant sur la table. Et ça fit un bruit terrible. Si nous étions dans une île déserte, il y a bien longtemps que chacun de nous aurait déjà plusieurs crimes sur le front. On s'entr'égorgerait pour une bouchée de pain. D'ailleurs, on y arrivera peut-être? Puisque en si peu de temps la vie est devenue tellement dure et que ça doit, paraît-il, durer longtemps, on s'exterminera comme des lapins. Pas vrai, grand-père?

— A mon âge, on ne pense plus si sauvagement, dit l'aveugle.

J'eus l'impression qu'il était terrorisé par le corsaire.

— Je suis un incompris, dit celui-ci en levant les bras; puis il les laissa retomber avec découragement.

A ce moment, je surpris la rencontre d'un regard que se lançaient Léman et la couturière en chirurgie. Je fus étonné que tant d'innocence chez cette jeune fille cachât tant de ruse. « J'avais raison », pensai-je, en me rappelant leur rencontre dans le café et je me trouvai très subtil.

— Ah! quelle vie, soupira le corsaire blond; nous sommes dans de drôles de draps. Et ce n'est pas fini; on va être emmerdé comme ça jusqu'à ce qu'on crève, jusqu'à ce qu'on tire la langue. Toi, encore, t'es jeune.

Il me regardait avec ses yeux de poule et je rigolai.

— Tu peux espérer passer au travers, mais à nos âges, hein, Léman? qu'est-ce qu'on peut espérer? Bientôt, on va rendre la monnaie? Que faire? Ah! famille, avoir un lardon, mais c'est la même chose, faut mettre une dame en cloque, l'épouser, travailler. Et c'est pas à nos âges qu'on va spéculer sur notre énergie.

La couturière en chirurgie regardait le vide avec un air de sphinx. L'aveugle enleva sa serviette et la plia proprement.

— Vous ne m'avez pas dit quelle impression vous a faite la vue de ces victimes, dit-il.

— Rien, dit Léman. Ça ne m'a rien fait, c'est drôle.

— Ah! ah! dit l'aveugle joyeusement. Je l'aurais juré.

Il se leva et retourna vers sa table de travail.

— Excusez-moi, jeunes gens, dit-il en s'asseyant, et il ouvrit son gros registre noir. Il faut que je continue mon journal.

Chaque regard que coulait Léman à la couturière m'emplissait

de tristesse. Jamais je n'aurais pu regarder une jeune fille de cette manière. J'aurais tellement rougi que je m'en serais transformé en bouquet de fleurs. Je me levai.

— Il faut que je parte, dis-je, et je me sentais tout heureux et malheureux à l'intérieur.

Le corsaire blond se dressa sur sa chaise, désolé, presque hagard à l'idée que quelqu'un allait s'en aller. Ça dérangeait ses plans pour la conduite de sa journée.

— Reste encore un peu, dit-il.

Je lui serrai la main en bredouillant un sourire, puis je dis au revoir à l'aveugle et je suivis la couturière dont le corps valsait sous sa jupe. Elle me serra la main. Sa paume était douce et fraîche comme des lèvres. Je dégringolai les marches encore tout ému d'avoir senti sa chair secrète, comme si je venais de voler un baiser. Dehors, à peine eus-je avancé d'un pas que ce fut comme si le malheur me lançait une grande gifle indolore. Je m'aperçus que j'avais oublié le malaise durant quelques heures. J'eus envie de remonter. Et je rebroussai chemin. Mais aux premières marches, je me tournai et ressortis à nouveau. Les rues étaient partagées par l'ombre et le soleil. En passant, à chaque glace, je me lançais un coup d'œil. Durant le temps où mon regard rencontrait son frère jumeau dans le miroir, je m'étonnais un peu de ne pas éprouver de sentiment à ma vue. C'était donc moi, ce morceau de chair plein de peur et d'émoi. J'aurais voulu être fort, savoir être un homme, mais même ma figure me semblait ailleurs et aussi étrangère que celle de la lune. Les passants ne cessaient de se contourner. Ça faisait dans les rues une espèce de ballet angoissé. J'aimais surtout les jeunes filles, toujours gracieuses, évitant les hommes comme si elles craignaient quelque outrage à leur vertu. Des enfants s'amusaient dans un parc. Une mère, assise sur un banc vert, tira de derrière ses vêtements un énorme sein blanc tout laiteux, tout rêveur, et l'enfant chéri le saisit comme une bouteille. J'arrivai devant le café. Pourquoi étais-je toujours attiré par les cafés? Etaient-ce leurs tentures alcooliques, leurs réverbères, leurs mille glaces et leurs colonnes fausses qui les faisaient ressembler à de grandes usines-palais? J'étais perdu comme un navire dans le soir, bercé par les grands bras cruels des vagues et voguant abruti vers le phare. Je fis un pas plein d'émoi vers la porte d'entrée. Arrivé devant, je perdis contenance et fis semblant de chercher dans la salle, au-delà de la glace, s'il s'y trouvait une personne de

ma connaissance. Je savais bien qu'il n'y avait personne à cette heure de l'après-midi. Je repartis en prenant l'air anglais. Je marchais au long des trottoirs. Je me sentais comme le mois de mars. Les nuages de la mélancolie allaient et venaient dans le pays de ma tête. Bientôt ce serait l'été avec les chaleurs et les crépuscules en douleur. Au coin d'une rue, il y avait un attroupement. Je m'approchai. Un corps gisait sur le bitume, gardé par un agent de police. On avait caché la face de la victime avec un mouchoir. Les gens bourdonnaient avec ces voix de cave qu'ont les hommes dans les catastrophes. Je m'en allai. La mort n'avait pas plus d'importance que la vie. Rien ne changeait. Le ciel et les étoiles continuaient à travailler dans le cosmique, les vagues et les humains à escalader les marches d'un escalier toujours recommencé, et les volcans à envoyer vers l'azur le sperme noir dans leurs éjaculaions inouïes.

Je me trouvai dans la rue où logeait Mme Paupières. Je parvins devant l'immeuble et sans savoir pourquoi j'entrai. Rien ne présageait une cérémonie mortuaire. Il est vrai que son trépas datait de quelques jours. Je montai jusqu'à son étage. Puis je sonnai. La porte s'ouvrit. L'homme chevelu qui avait dansé avec elle apparut. Sans doute devais-je avoir un air de deuil, car il devint sombre à ma vue. Je remarquai avec étonnement qu'il était vêtu d'un complet bleu clair.

« Il a raison, pensai-je; à quoi bon ces voiles de deuil et ces vêtements funèbres? »

Je restai sur le pas de la porte, ne sachant quoi dire, ni quoi faire. Il aurait fallu que je prépare une phrase de circonstance en montant l'escalier.

— Voulez-vous la voir, dit-il aimablement?

Je dus devenir blême. Par ailleurs, je ne compris pas le sens de cette invitation. Sa mort datait déjà, et quoique le fond de l'air fût froid, je me demandai si le cadavre n'était pas en état de décomposition. La seule idée de voir une morte que j'avais connue du temps de sa vie me remplit de terreur. Les autres, ça n'avait pas d'importance, puisque je ne savais pas qu'ils avaient été en vie. Mais quelqu'un dont je connaissais les mouvements, les tics de visage, le rire, ça devait être terrible.

— Non, non, je vous remercie, dis-je, la gorge raide. Ce n'est pas la peine de la déranger.

Il éclata presque de rire.

— Vous ne la dérangerez pas, dit-il.

D'un seul coup, je me rappelai qu'elle était morte et je me sentis tout malheureux.

— Excusez-moi, dis-je. Je vous demande pardon. « Trop distrait », pensai-je.

Je fis un pas en arrière et dressai une main vers ma tête afin d'enlever mon chapeau. C'est seulement en touchant mes cheveux que je m'aperçus que je n'en avais pas. Je devais être rouge de honte. A ce moment, j'entendis une voix et devant mes yeux déferla un éblouissement blanc. On aurait dit la voix de Mme Paupières. J'étouffai comme si j'allais avoir une crise d'asthme. Soudain, débouchant du salon, elle apparut toute entourée d'un kimono ensoleillé. Je glissai comme un pantin.

J'étais au fond de l'océan et je me roulais et me déroulais dans sa poitrine. Les poissons glissaient autour de mon corps décharné avec la douceur des avions de chasse, puis il y eut des poursuites dans le grand silence aquatique et je m'enfuis vers l'eau, les yeux ouverts. A mesure que je montais s'amenait la face descendante de Mme Paupières. Il me semblait revenir d'un voyage au pays que l'on ne voit pas d'ici et le spectre au visage de méduse ne me fit plus peur.

— Êtes-vous vivante? demandai-je.

— C'est à toi qu'il faut plutôt demander ça, dit-elle.

Elle souriait. Elle était vraiment en vie. Je me dressai, puis, après avoir respiré fortement, je m'assis.

— C'est à cause de l'incident de l'autre soir, dis-je. J'ai cru...

— Je sais, dit-elle, mais ça n'était rien qu'une défaillance. Vous parlez d'une bande d'idiots! Myrthe est revenu avec un médecin et j'ai repris connaissance, voilà tout.

J'étais furieux de m'être évanoui. C'était la première fois que ça m'arrivait. Les événements me donnaient une sensibilité de thermomètre. Aux extrémités de mes doigts j'entendais l'écho de mon cœur. Je vivais encore. J'avais toujours peur d'être mort sans m'en apercevoir. C'est pour cela que je contrôlais sans cesse la source de mon sang, ce tam-tam que tambourinait une main inconnue, et que je l'écoutais cheminer de veines en artères dans les coulisses de mon corps, comme une ville qui sentirait le grouillement des boyaux métropolitains et des égouts.

— Ça ne va pas, hein? me dit-elle. Tu as l'air d'un pauvre.

— Je le suis, dis-je, sachant que ça ne voulait rien dire de le lui dire.

Les mots aussi semblaient avoir changé. Ils se retournaient contre moi, vipérins, ces complices à double face. J'avais toujours l'air de pleurer. Nous allâmes dans la salle à manger. Je l'aimais bien, avec ses carreaux noirs et ses murs rougeâtres. Au-dessus de la commode M. Paupières souriait toujours sur le tableau.

— Il n'a pas encore donné de ses nouvelles, dit-elle. Je me demande s'il ne lui est pas arrivé quelque chose ou peut-être a-t-il été obligé de prendre le train. Est-ce vrai qu'il y a eu beaucoup de victimes?

Je me sentis devenir mou.

— Je vous en prie, ne m'en parlez pas, dis-je. Je suis nerveux. ça m'impressionne trop.

L'homme buvait silencieusement de l'autre côté de la table.

— Comment le trouves-tu? dit-elle. Il est beau, hein?

Je fis « oui » de la tête. L'homme ne bougeait pas plus que s'il avait été derrière une vitrine. Elle se leva en gloussant et alla le rejoindre.

— Victor, que je dis à mon mari, — c'était le premier jour, — je ne veux pas que tu ailles dehors. Laisse tomber, c'est des histoires pour enfants. Tu sais, les oiseaux et le reste. Lui, plus têtu qu'un zèbre, il me dit qu'il va essayer de prendre des billets à la gare. Je l'accompagne jusqu'en bas et je lui dis : « Victor, si tu t'en vas, je ne sais pas ce que je ferai. » Il s'en va sans répondre. Je lui crie une dernière fois : « Victor, reviens et fais pas le con. » Il tourne au coin de la rue. Me voilà seule. Juste à ce moment, un jeune homme débouche. C'était lui. Je suis allée à sa rencontre et je lui ai dit : « Voulez-vous venir avec moi? » Il n'a rien répondu, mais il est venu.

— Et si Victor s'amenait, dis-je?

— Bah! je dirais que c'est un parent, dit-elle.

A partir de ce moment, ça devint un peu semblable aux actions que l'on fait dans les cauchemars. Elle venait à peine de terminer sa phrase quand nous entendîmes un grincement. Nous nous tournâmes vers la porte d'entrée. M. Paupières était là, grinçant des dents. Soudain, il avança accompagné d'un hurlement atroce. L'air s'emplit de fuites. Un fouillis de pas et de voix rauques s'entremêla dans l'air. Un colloque d'une violence terrible planait sous le plafond, Mme Paupières se tenait tout irritée derrière la chaise où l'homme était assis. Blanche, argumentante, elle hurlait comme un poète

cosmique. Lui gesticulait avec cette frénésie des gens qui ont raison et qui iraient jusqu'au crime pour qu'on le reconnaisse. Seul l'homme, toujours assis, suivait cette scène avec une indifférence hautaine. M. Paupières enleva ses lunettes et s'approcha de sa femme. En un instant, et quoiqu'elle parût aussi forte qu'un lutteur professionnel, il la dressa, et après l'avoir happée dans ses bras, il s'enfuit vers le boudoir. On aurait dit qu'il volait le soleil. Mme Paupières se laissa emmener avec majesté. Avant de disparaître, elle fit un petit signe de la main vers le responsable. Celui-ci se leva et s'en alla vers la porte. Je le suivis. Le silence qui régnait dans l'appartement depuis que les époux Paupières s'étaient enfermés dans le boudoir fut soudainement troublé.

— Salope! hurla-t-il. J'ai à peine le dos tourné que tu invites des maquereaux.

On entendit le bruit sourd d'un coup. Mme Paupières poussa un cri, plus de surprise que de douleur. Un instant après, quelque chose s'écrasa contre un mur suivi d'un grognement rauque. Puis ça devint tempêtueux. De part et d'autre, ils se mirent à lancer des cris angoissés et des rugissements. Les murs vibraient peureusement. Il devait être herculéen pour jongler avec elle de cette manière. Nous allâmes vers l'antichambre. Maintenant, ça avait des airs d'assassinat. Le silence retomba. Je me sentais tout peureux, comme si l'on venait de passer d'un coucher de soleil sanglant à une nuit noire pleine d'ombres d'apaches. Nous nous regardâmes.

— Il l'a peut-être tuée, soufflai-je.

L'autre jeta un coup d'œil vers la porte du boudoir et sembla un peu impressionné.

— C'est possible, dit-il, après un instant; puis il parut absorbé. Il devait penser. « Allez-y voir, je garde la sortie ouverte », et il tira la porte silencieusement.

Je déglutis ma salive angoissée et m'avançai vers le boudoir. Il n'y avait aucun bruit, le silence lourd écrasait tout. J'arrivai à la porte et je mis une oreille contre le bois. J'imaginais M. Paupières, hébété, sur le lit, contemplant sa femme morte. Je me tournai et fis signe à l'homme que je n'entendais rien. Et il me fit comprendre de regarder par le trou de la serrure. Je me baissai et telle une caméra mon regard se glissa cinématographiquement au-delà de la porte. Le boudoir baignait dans le crime. Les parquets étaient jonchés de débris. Je passai doucement jusqu'au lit. Là, je fus horrifié et sur le coup j'eus presque envie de tourner le bouton. Mme Paupières

complètement nue se tenait juchée au-dessus de son mari. Il ne bougeait pas, ses yeux étaient fermés, une expression étrange planait sur sa face. C'était lui, et non elle, qui avait été battu. Je fus affolé, je me demandai ce qui s'était passé. Tout cela ne dura que le temps d'un battement de cil. En regardant plus attentivement, je m'aperçus que Mme Paupières montait et descendait avec des prudences de convalescent. Ses fesses étaient prospères et graves comme des juges et semblaient me regarder d'un air désapprobateur, comme si j'assistais clandestinement à quelque rite sacré. J'étais tout ému par ce débordement de chair blanche. Jamais je n'aurais pu croire qu'elle existât pareillement sous son kimono. Je ne comprenais pas pourquoi elle était ainsi accroupie sur le lit. Je me redressai tout étonné avec dans les yeux l'image de cette femme nue aux lignes en jets de lait. Je revins à l'antichambre. Nous sortîmes. Il referma la porte et, d'un coup de tête, il m'indiqua que c'était le moment de lui raconter ce que j'avais vu. Je ne savais comment l'expliquer. D'ailleurs, je me sentais plus un voleur qu'un témoin, d'avoir surpris ce pacte de chair.

— Ils font l'amour, dis-je.

C'était la première fois que j'osai dire cette phrase et je la lançai d'un ton blasé. Il rit silencieusement et montra ses dents blanches alignées comme les perles d'un collier. En effet, il était beau, et même si beau que je ne compris pas comment il arrivait à le cacher, car jusque-là il m'avait semblé indifférent. Comme s'il m'avait deviné, il reprit son masque habituel. Tout en descendant l'escalier, je le regardai à la dérobée, mais je ne pus savoir par quel moyen et pour quelle raison il employait ce manège. Quand nous fûmes sortis, près quelques pas, il se retourna vers l'immeuble et leva les yeuxu avers les fenêtres de l'appartement. Peut-être était-ce un adieu ou un regret ou bien pour fixer à jamais dans le carnet de son crâne l'endroit d'où il sortait chassé. Il me rejoignit. Nous avançâmes dans les rues. Je me sentais en sûreté à son côté. Il était vêtu pauvrement, mais sa beauté le rendait riche. J'aurais aimé savoir d'où il venait et où il allait, mais je n'osais le lui demander. Son silence était impressionnant. Ça l'emmaillotait de mystère. J'avais l'impression d'accompagner une statue. Ceux qui se taisent me paraissent toujours pleins de choses à dire. Nous allâmes au café. Il entra à l'intérieur et je le suivis. J'étais fier. Tel un oiseau de proie, sa tête pivota tout autour de la salle. Il semblait regarder un horizon. Je remarquai que les femmes le dévisageaient et lui parlaient avec le

langage des regards. Elles le trouvaient beau. Moi, de participer à cette rencontre de peaux, ça m'en faisait rougir les globules. Le patron en oublia de me toiser, tant il était stupéfait de me voir en compagnie d'un virtuose du charme slave. Nous nous assîmes près de la caisse, à la table où les maîtres mangeaient. La première surprise passée, les dames s'étaient remises à leurs occupations personnelles.

— Ces messieurs prendront? demanda le garçon en frottant ses mains frétillantes.

Je me tournai vers l'homme, espérant qu'il allait commander quelque chose. Mais il se mit à rire de son rire silencieux. Le garçon parut presque flatté que ce fût adressé spécialement à lui. Toujours est-il qu'après un rond-de-jambe obséquieux, il dit : « Vous avez le temps, monsieur. » Ensuite, il jeta sur moi le regard qu'on lance sur un objet que l'on n'a pas envie de voir. Il s'en alla. Le patron parlait avec un homme, à côté de la caissière.

— On a pas idée, grondait-il. Aller se cacher dans les cabinets pour mourir. Ça fera bien, ça, dans le quartier, quand on saura que des gens meurent dans mon café, et dans les cabinets en plus.

La caissière approuva servilement de la tête.

— J'ai prévenu le service, dit l'homme, on viendra l'enlever dans un instant.

Ce jour-là, je fus toléré à cause de la présence de l'inconnu. Je sentais se poser sur lui les regards admiratifs. Et malgré moi c'était un peu comme si j'avais participé à sa beauté. L'homme au cœur d'éponge poussa la porte et chercha, dans le grouillement des buveurs, quelqu'un sur qui il puisse s'orienter. Encore une fois, je me demandai pourquoi les gens se transformaient en entrant dans ce café. C'était impalpable, à peine visible, ça ressemblait à une déformation professionnelle. Pourtant l'inconnu en pénétrant n'avait pas changé. Son allure était restée celle d'un adolescent lumineux. Peut-être était-ce la première fois qu'il venait ici. L'homme au cœur d'éponge nous aperçut. J'eus l'impression qu'un poisson mystérieux au mufle hargneux posait sur moi ses deux yeux en tampon de locomotive. Il s'était bien adapté aux événements, lui. Il avait une peau rose et paraissait heureux. Il vint vers moi avec un sourire bonasse. C'était pour mieux voir l'inconnu. Il me tendit une main lasse.

— Bonsoir, dit-il.

Il resta un instant à se dandiner comme s'il pesait le pour et le

contre avant de s'engager plus avant dans quelque ténébreux complot.

— Je ne vous dérange pas? dit-il.

Il espérait que j'allais le présenter. Il s'assit. Sa curiosité devint telle que sa peau s'en couvrit de tâches roséolées. Il devait être malade du foie. Il avait l'air malheureux de ne pas savoir qui était l'inconnu. Celui-ci, pour le moment, se tenait immobile derrière sa beauté. Il semblait ne la montrer que poussé par une raison secrète. Sans en avoir l'air, je suivis le fil de son regard qui m'amena jusqu'à celui d'une dame assise à une table de l'autre côté de la salle. Elle fumait, la tête un peu penchée. Ses yeux avaient des candeurs de danseuse saluant à la fin d'une représentation. Elle lui disait des tas de choses avec son regard, mais je n'y comprenais rien.

— Heureusement que le temps est beau, hein? dit l'homme au cœur d'éponge, en s'adressant à moi, mais dans l'espoir d'une réponse de l'inconnu. Ce dernier était bien trop occupé à sa séance d'hypnotisme pour pouvoir l'entendre.

— Oui, heureusement. Et je hochai la tête avec évidence tout en continuant à observer les rapports des deux inconnus. Elle rejeta une dernière bouffée de fumée avec lenteur, toujours en le regardant fixement, puis elle éteignit le mégot dans le cendrier. Je ne sais pourquoi, ça me sembla comme le mot final de cette conversation sans paroles. Nonchalamment, elle prit ses gants, se leva, et s'avança dans l'allée. L'inconnu la tirait comme une proie. J'en tremblais d'émotion à l'intérieur, à la vue de cette lutte, un peu comme si j'avais pu assister au repas d'un python. Elle avançait étrangement, coupant l'air pareille à un cygne glissant sur le calme lac des folles buttes. Seules ses narines tragiquement contractées indiquaient l'état d'émotion dans lequel la plongeait l'inconnu. Je fus abasourdi de la voir sortir. Je m'attendais à ce qu'elle vînt lui tomber sur les lèvres. Lui continuait à regarder droit devant lui. Si je n'avais observé cette scène avec attention, je n'aurais jamais pu lire quoi que ce soit sur sa figure fermée. L'homme au cœur d'éponge se plaqua devant moi au sortir de mon songe. Pendant un instant j'eus l'impression absurde d'être face à face avec un monstre marin aux yeux tombants.

— Oui, il fait beau, heureusement, dis-je, avec la sensation d'être en retard de plusieurs années.

Le garçon s'amena vers nous ou plutôt vers l'inconnu qui sourit sans paraître surpris de recevoir une petite enveloppe.

— Une dame vous envoie ceci, dit le garçon en s'inclinant un peu exagérément pour dire cette phrase.

L'inconnu en sortit une carte. L'homme au cœur d'éponge en trépignait de curiosité; le garçon attendait; à les voir ainsi, je fus entraîné et espérai qu'il allait nous lire le message. Il le déchira en plusieurs morceaux et le mit dans le cendrier. Puis il se leva et me serra la main. Après un bref salut de la tête vers l'homme au cœur d'éponge, il s'en alla accompagné par les soupirs et regrets des amoureuses aux ovaires frénétiques.

— C'est un de tes amis? me demanda l'homme au cœur d'éponge. Il a un physique de tragédien.

— Non, je ne le connais pas, répondis-je.

Je me retrouvai seul à nouveau, perdu dans les vastes solitudes de ma tête. C'est parce que j'étais un homme que je ne m'aimais pas. C'est pour cela que je m'identifiais avec ces individus semblables aux statues et aux bêtes. Je me laissais vivre à l'ombre de leur vie. Je pouvais être arbre mélancolique ou triste comme les pierres des villes, irresponsable. Comme d'autres se sentaient faits pour vivre un siècle plus tôt ou plus tard, moi j'avais des envies d'éternité sourdes et inhumaines, une soif de long silence, de sommeil sans paupières. C'était peut-être la mort, cette vie sans corps, car je suis légèrement mort puisque déjà entre l'instant de la phrase précédente et celle que j'écris un peu de cette vie m'a été arrachée pour l'éternité et ce sera ainsi jusqu'à la dernière larme de sang que refoulera mon cœur arrêté.

L'homme au cœur d'éponge tourna violemment la tête et la cacha dans ses bras. En un instant, tous les buveurs en firent autant. On aurait dit qu'un signe invisible pour moi venait de leur intimer ce geste d'horreur collectif. Je me tournai vers le patron. C'est lui qui avait donné l'ordre. En effet, un étrange cortège descendait du premier étage. Un couple de clochards que l'on connaissait dans le quartier sous le nom de Paul et Virginie transportait un sac de toile qui semblait contenir une charge pesante. Mes cheveux étaient dressés au-dessus de moi comme des brins d'herbe. Ma figure cogna violemment contre le marbre synthétique. Il était glacé à ma chair brûlante, comme si un cadavre avait communiqué le froid de ses membres à la table. Un silence terrorisé salua ce passage. Le bruit de la porte vitrée qui se refermait indiqua qu'ils étaient sortis. Chacun se releva, blême et joyeux d'être toujours là. Un bourdonnement commentateur sortit de cette ruche humaine.

L'homme au cœur d'éponge reprit ses esprits, un peu comme une femme ramasse ses jupes et jupons pour passer un ruisseau et il se tourna vers le patron.

— Qu'est-ce que ça veut dire? demanda-t-il, avec indignation.

Le patron s'approcha et se pencha mystérieusement vers lui.

— Ce n'est rien, c'est une femme qui est morte là-haut. Justement en la voyant monter, j'avais dit à la caissière : « En voilà une qui vient salir les cabinets sans payer de consommation. » J'admets ça chez les clients, mais, ici, ce n'est pas une vespasienne. Vous voyez les embêtements qu'elle nous a causés par sa faute. Cher monsieur, les gens perdent de plus en plus de moralité.

— Vous auriez pu attendre avant de l'enlever.

— Mais je n'ai pas le droit, dit le patron d'une voix aiguë. D'ailleurs les cabinets ne sont pas faits pour les morts et ensuite nous sommes obligés de déclarer chaque victime à la mairie, immédiatement, sous peine de fermeture. Mais, comme il y en a trop, ils emploient des bénévoles. Des bénévoles payés, évidemment. Tous les clochards de la ville s'enrichissent sur notre mort. Paul et Virginie sont devenus des employés de la Morgue. Quelle époque!

L'homme au cœur d'éponge devenait de plus en plus rose. Je commençai à comprendre que lui aussi devait avoir trouvé une occupation un peu louche. Il se leva, serra la main du patron et s'en alla vers la sortie. Il tira la porte, puis il se retourna et après une hésitation il revint à la table. Il me semblait savoir ce qu'il allait dire.

— Dis, il est intéressant ton copain. Tu lui demanderas de venir me voir, hein?

Il repartit. J'étais fatigué. Devant moi palpitait cette chair verticale pleine de gestes, de sourires, de bruits de voix divisés en paroles. Quelle souplesse ils possédaient, ces acrobates de la vie! Après quelques jours de dépaysment, ils avaient repris l'habitude de vivre, comme les caméléons prennent la couleur de l'endroit où ils se trouvent. On aurait pu penser que ce début d'asphyxie que représentaient les événements, et qui semblait devenir de plus en plus étouffant, allait transformer les hommes, leur donner de l'amour pour leur prochain, puisque la mort était là pour tout le monde, chaque victime étant l'image du sort commun, la mort des autres, leur mort abstraite à eux, les vivants. Au lieu de cela, éclataient l'égoïsme, la haine, la soif du moi, l'arrivisme. Chacun se révélait, lentement, imperceptiblement, suivant le même processus

qu'une plaque photographique dans le bain révélateur. Quand je sortis, c'était la nuit. La neige de la lune luisait sur la ville. C'était l'heure où les chats se rencontraient dans les terrains vagues. Des miaulements s'élevaient au-dessus des maisons. On aurait dit une immense orgie romaine. Derrière les grilles de leurs boutiques, les bouchers préparaient la vente du lendemain. Tels des meurtriers, ils dépeçaient la viande, le front têtu, les mains sanglantes. Sur l'avenue, les autobus passaient illuminés, trouant les ténèbres. Les occupants immobiles ressemblaient à des spectateurs d'une tragédie dont ils étaient aussi les acteurs. Eux-mêmes. Seuls, avec un voisin en face, image de leur propre solitude, ils n'avaient plus le secours des mots et des gestes pour s'oublier, et ils étaient là devant le seuil de leur tête, cette porte ouverte sur un monde inconnu et étrange qui les remplissait d'étonnement, car ce monde était bien plus grand et secret que la terre des hommes. Ainsi passaient dans la nuit ces contemplateurs des rythmes impassibles qui « arquent-en-ciel » les mondes intérieurs. Le mystère ombrait les rues. Quelquefois des nuages venaient devant la lune et les ténèbres s'appesantissaient. Ce fut dans un moment pareil que je vis, à droite de mon corps, une ombre semblable à la mienne. Je fus étonné, car rien ne pouvait diriger une ombre de ce côté-là. La lumière lunaire revint. C'était un vieillard. Il souleva son chapeau et me salua poliment. Je fis une petite courbette de la tête.

— Vous êtes seul ce soir? me dit-il. Voulez-vous venir au théâtre?

Je ne répondis pas et avançai plus rapidement. Il avait la voix distinguée et obséquieuse des commis-voyageurs qui s'apprêtent à parler de leurs produits. Il arriva à nouveau à ma hauteur, tout trottinant.

— Ne vous méprenez pas sur mes intentions, dit-il, souriant, en soulevant légèrement son chapeau.

J'avais envie de rigoler. Ça me paraissait drôle d'être poursuivi comme une jeune fille.

— Répondez-moi donc, n'ayez pas peur, je suis d'âge à être votre père.

Je m'arrêtai. Un peu plus loin stationnait un agent de police.

— Laissez-moi tranquille, dis-je, je ne suis pas pédéraste.

Il recula d'un pas, horrifié, en brandissant son parapluie.

— Petit voyou, vous avez l'audace d'insulter un vieillard!

Il se dirigea vers l'agent de police. Je rebroussai chemin, me rappelant le conseil du corsaire blanc. J'arrivai à un tournant et avant

de m'engager dans l'autre rue, je jetai un coup d'œil vers le vieillard. Il discourait avec l'agent en me montrant du parapluie. Je dépassai l'arête du pâté de maisons...

J'entrai dans la loge de la concierge. Elle referma la porte derrière moi et, soulevant les rideaux, vérifia soupçonneusement si personne n'espionnait dans le couloir.

— Prenez place, dit-elle, en me montrant une chaise, de sa main armée d'une aiguille à tricoter.

Je m'assis. Ça sentait le renfermé.

— J'attendais que vous passiez, dit-elle, en roulant des yeux méchants. Écoutez-moi, on vous guette, on vous épie, vous êtes sous surveillance. Je n'osais pas vous le dire.

Soudain, ses yeux s'exorbitèrent davantage, au point que j'eus peur qu'ils jaillissent hors des orbites. Elle alla au mur et se mit à faire des espèces d'incantations bizarres, trouant et retrouant des photos accrochées.

— On se jette des sorts par toute la maison, dit-elle. Elles sont toutes avec des sortilèges. On a essayé de m'envoûter, monsieur. Nous vivons dans les envoûtements dans cette maison. D'ailleurs, vous devez le savoir. Je sais qui vous en a lancé, moi. Méfiez-vous, le monde c'est méchant comme un nez d'ours. Mais je lutte, elles le savent les salopes. Ah! si vous saviez quelles manigances, quelles cabales elles peuvent monter depuis quelques jours. On assassine dans l'ombre. C'est la terreur, monsieur, qu'on ne peut pas le dire assez.

Elle s'arrêta de piquer les photos, tout essoufflée de sa frénésie.

— Mon pauvre monsieur, c'est à la nuit que ça commence, c'est affreux. De partout, elles lancent leurs fils de malheur, ces araignées.

— Je n'avais rien remarqué, dis-je.

Ça dut lui déplaire, car elle avança vers moi en pointant son aiguille à tricoter vers mes yeux. Je me mis à rigoler pour lui faire croire que je ne la prenais pas au sérieux, mais je me tins prêt à sauter en arrière, si elle tentait de me crever les boules.

— Y en a qui bavent et qui disent qu'il pleut, fit-elle.

Je commençais à être terrorisé et à me sentir mal à l'aise dans cette chambre où se préparaient des meurtres par correspondance.

— Je connais une voyante qui vous dira tout ce que font vos ennemis. Elle vous montrera comment on se défend d'eux et pour pas cher. C'est tout peau de vache, c'est fausses-couches mensuelles Faut les dresser. Évidemment, faut y aller doucement au début,

faut apprendre à connaître. Allez donc chez cette voyante, elle vous fera tout. Le jaune d'œuf, le marc de café, les dessins révélateurs, et quand elle saura votre jeu, elle vous dira de quelle manière vous devez jeter les sorts. C'est affreux de penser que ces faces de rats, en ce moment même — et elle lança son poing vers les cours en une grande envolée — elles sont là dans leur taudis à tisser leurs envoûtements.

Elle continua à extirper de derrière la palissade cariée de ses dents toutes ses histoires de trahisons, de chats empoisonnés, de tuyaux bouchés exprès; puis elle retourna piquer les photographies, en poussant à chaque coup d'aiguille un petit cri d'horreur et de plaisir, comme si elle le ressentait dans sa chair à chaque trouée. Ça durait depuis toujours ces rapports infernaux d'étage en étage. Dans la partie de l'immeuble habitée par les pauvres, les locataires se haïssaient. Parfois, le samedi des temps de bamboche, j'entendais leurs hurlements tandis qu'ils se battaient dans la cour. Il y avait surtout le clan des Joséphins au rez-de-chaussée. Quand on les voyait avec leurs corps grêles, sous-alimentés, on était surpris de la réputation horrible qu'on leur faisait dans le quartier. Ils se battaient comme d'autres prenaient le thé. On leur imputait la plus grande part des lettres anonymes envoyées par l'immeuble. Ils les écrivaient le soir, en famille.

Cependant, la concierge s'était assise face à moi et, gardant un œi sur le couloir, elle me dit :

— Vous êtes sous surveillance depuis longtemps. Matin et soir, un homme de la police vient et me demande si vous êtes encore ici. La première fois, il a bien essayé de me soutirer des renseignements sur votre compte, mais il a vite compris que je n'étais pas une langue bavarde. Malgré les ennuis que mon bon cœur pourrait me causer, j'ai préféré vous prévenir. Il est vrai que j'ai oublié de vous dire qu'il m'a ordonné de n'en parler à personne. Monsieur, nous sommes en plein dans les tromperies. Enfin, vous pouvez compter sur moi, au cas où je pourrais vous être utile.

— Je vous remercie, madame, dis-je. Mais n'ayant rien à me reprocher, je n'ai pas besoin de m'inquiéter.

Je me levai et allai à la porte. Sans que je sache pourquoi, en me retournant vers elle pour la saluer, j'eus la sensation que son amabilité s'était cassée. Pourtant, il restait une lueur brillante dans ses yeux d'oiseau de nuit habitués à fouiller les ténèbres pour guetter la rentrée des locataires.

— Bonsoir, dis-je, sans paraître m'apercevoir du changement.

Je sortis. Ce n'est que dehors que je compris qu'elle attendait un pourboire. Pourquoi me surveillait-on, était-ce pour cette concierge morte? Il était étrange que, dans une époque aussi fertile en cadavres, on se souciât de cet incident duquel j'avais été malheureusement témoin. Un employé du commissariat avait peut-être porté un jugement défavorable sur sa mort. Il le fallait, sans doute, de temps en temps, pour que ses supérieurs hiérarchiques se souviennent de lui et apprécient son zèle. Dans la machine administrative, il suffisait qu'on ouvre un robinet d'argent, de surveillance, ou de blâme pour que ça dure. Le difficile était que la main ouvre. J'eus l'impression qu'en ce qui me concernait, ça pouvait durer longtemps. Tout en traversant la cour, je cherchais dans les recoins s'il n'y avait pas d'ombre cachée. J'étais devenu un suspect. Je me méfiais.

La chambre de Mme Poussah était éclairée. J'allai à sa porte et je tapai doucement. De l'autre côté, le lit grinça. L'image du corps blanc de Mme Paupières me revint, toute pleine de lignes, de blancheur. Je fermai les yeux pour faire disparaître les caresses de sa chair.

— Est-ce toi? souffla la voix de Mme Poussah.

Je ne répondis pas. Ses pieds nus bruissaient sur le carrelage, ses vêtements eurent un gazouillis de source en frottant l'air, et la porte s'ouvrit. J'en eus les yeux piqués de mille soleils. J'entrai; elle referma la porte derrière moi. Elle était en chemise de nuit rose, comme toujours. Je vis sur sa poitrine ses seins légers, dressés, comme prêts à s'envoler, et je me sentis tout ému. Jamais je n'aurais cru que les femmes pouvaient être si belles dans leur corps, ce rêve de lait. Elle me parut beaucoup plus petite que dans la journée. Elle se tenait frileusement devant moi. J'aurais voulu oser avancer les doigts et toucher ses seins et suivre leurs lignes délicates et hardies. Je me détournai, car, en baissant la tête d'un air gêné, je venais d'apercevoir que mon pantalon pointait curieusement à l'endroit de ma braguette, comme s'il m'était poussé une difformité. Son lit sentait l'odeur de boudoir. Les couvertures étaient relevées. La forme de son corps était encore allongée sur les draps somnolents. Mme Poussah passa devant moi. Elle retourna se coucher. Quand elle fut allongée, elle me regarda tristement. Sa figure sans mystère et ses grands yeux de lac étaient bizarres ce soir-là. Autour, s'allongeait sa chevelure. J'avais mis une main dans une de mes poches de pantalon et je tenais contre ma cuisse mon sexe chaud qui

pointait vers elle comme un doigt accusateur. Les femmes aussi avaient changé à mon égard depuis quelques jours. A chaque fois qu'elles me regardaient, elles disaient des tas de choses que je ne comprenais pas ou peut-être était-ce moi qui avais changé envers elles? Je ne savais plus.

— Je voulais vous dire bonsoir, dis-je, la voix étouffée par la honte.

Des chats miaulèrent dehors. C'était la saison du printemps qui se faufilait de bourgeons en nuages, de fenêtres en chevelures, qui me troublait. Au travers du rêve rose de sa chemise de nuit, son corps était frais et joli comme un regard d'enfant. Les mailles du silence envahissaient la chambre, terriblement. Elle me fixa curieusement. On aurait dit qu'elle me haïssait.

— Veux-tu être mon amant? dit-elle presque sèchement.

J'eus l'impression de me trouver devant un gouffre. C'était comme si j'allais saisir un rêve à bras-le-corps.

— Je ne peux pas.

Des étoiles brillèrent dans ses yeux.

— Pourquoi ?

Et comme je ne répondais pas, gêné d'avoir dit cette phrase qui avait des allures héroïques, elle ajouta :

— A cause de mon mari?

Je me rappelais M. Poussah, rougeâtre, aimable, tellement indifférent que je l'oubliais toujours aussitôt quitté. Lui aussi était parti à la gare et n'était pas encore revenu. A peine quelques semaines, et il me semblait que c'était déjà depuis plusieurs mois. Je repartis vers la porte. Mon corps était tout rêvasseur. J'ouvris et me retournai vers elle avec ma poitrine pleine de soupirs. J'aurais tant aimé sentir sa chair joyeuse à ma douleur serrée.

— Bonsoir, dis-je doucement.

Elle ne répondit pas, immobile, les yeux ouverts sur le plafond, comme une dormeuse en état de somnambulisme, et je fermai la porte et, me retournant, je regardai le morceau de ciel entre les arêtes noires des murs de l'immeuble. Mon sexe à nouveau en rut me précédait dans les ténèbres comme la canne d'un aveugle. Je montai l'escalier, puis j'arrivai à l'entrée du corridor. Les lucarnes laissaient glisser la lumière. La multitude de portes fermées passa doucement de chaque côté. Je marchais en faisant attention à ne pas causer de bruit. Au milieu, comme d'habitude, l'angoisse fit suer mon front d'adolescent, et je me retournai. Qui eût pu croire,

en voyant l'immeuble du dehors, qu'il contînt, tel un navire, des couloirs de cauchemars? Il y avait des centaines de chambres cellulaires, si petites que les locataires avaient peine à bouger. C'est ce qui expliquait le silence inhumain qui planait sur cette partie de l'immeuble. Je me demandai qui vivait dans ces alvéoles. On les voyait rarement. Parfois quelques vieillards déroulaient douloureusement au long des escaliers la banderolle de leur vie. La concierge elle-même ne savait plus très bien qui logeait dans cette partie de la maison. Peut-être était-ce un cadavre d'inconnu, pourriture délaissée, toute bruissante de vers, qui parfumait l'air de sa mélancolie. Elle n'y venait jamais d'ailleurs, trop occupée à nettoyer et à embellir les appartements des riches qui donnaient sur la rue. Les cuisines prenaient jour sur la première cour. On voyait les bonnes au repos se parlant de fenêtres en fenêtres, souriant aux livreurs en bas qui s'en allaient tout canailles. Il y avait quatre catégories dans cet immeuble-navire. Les riches, les gens aisés, les pauvres dont je faisais partie, et plus loin, après une autre cour, les miséreux. Eux vivaient dans des chambres sans fenêtres.

J'entrai dans ma chambre. Un plastron de lune s'étalait sur les carreaux rouges devant la fenêtre ouverte sur la nuit. La chevelure étoilée s'étalait par-dessus les toits. Je me sentais triste sous ce monde si beau et si doux. Comme moi, tant d'yeux regardaient dans la nuit, interrogateurs. En face, sur le toit, j'aperçus un petit oiseau gisant. Je ne l'avais pas vu auparavant. C'était peut-être qu'il était revenu malgré l'envoûtement et qu'il en était mort. Je m'accoudai sur la balustrade. J'avais le cœur lunaire. Les cloches de la ville se mirent à sonner dans le silence tout rongé de miaulements. Une fenêtre de la maison d'en face était encore éclairée. Au travers des rideaux je vis une chambre. Je ne la connaissais que de jour, car d'habitude, dès la nuit tombée, ceux qui l'occupaient s'enfermaient derrière des tentures. Elle était à peine plus grande qu'une cellule réglementaire. Sur le lit, un homme nu était allongé, paraissant en proie à une lubie. J'avais l'impression d'être au Zoo et de contempler un animal bizarre. Comme ça avait l'air faible, un corps d'homme, quand c'était allongé en cadavre, n'ayant plus l'arrogance verticale des gratte-ciel. Sa chair avait des blancheurs violettes. Une fenêtre essuyait des assiettes qu'elle glissait ensuite mécaniquement dans un buffet. Ses deux mains se démenaient tandis qu'elle paraissait absente, loin dans sa tête ou bien ailleurs. Après, elle essuya la toile cirée, rangea les objets; puis, quand cette

besogne ingrate et toujours à refaire fut finie, elle tourna la tête vers l'homme. Lui ne semblait pas même s'être aperçu de sa présence. Elle commença à enlever ses vêtements avec des gestes de plus en plus lents, de plus en plus las, à mesure, son corps surgit par éclairs; puis des morceaux de chair apparurent; puis soudain elle attrapa des deux mains sa chemise et, la soulevant tel un athlète des rues qui attrape des haltères, laissa apparaître son corps fatigué, frissonnant de vagues graisseuses. Ses seins blasés soupiraient sur son buste. Elle se mit à se gratter frénétiquement comme une singesse, mais sans méthode. Peut-être avait-elle été gracieuse du temps où elle était jeune fille. La misère, ça fatigue et ça laisse aller. Quand elle eut fini, elle alla se mirer devant la glace de l'armoire. Elle se regarda d'abord simplement, puis elle essaya quelques poses qui voulaient être louches et elle repartit vers le lit. Elle se coucha près de l'homme qui ne bougeait ni ne soufflait mot. Il devait être fatigué. A ce moment, je m'aperçus qu'il y avait à côté du grand lit un petit lit-cage. Deux têtes d'enfant ressortaient à chaque bout. Ils dormaient chacun aux pieds de l'autre. L'un des deux agitait doucement sa tête de gauche à droite comme s'il voulait s'étourdir. Ça devait le bercer. La femme glissa une main sur le corps de l'homme et le caressa. Le geste seul existait, lui était comme une branche tombée. La main descendit doucement jusqu'au bas-ventre, à l'oasis, là où le corps se disloque en deux parties, puis ses doigts saisirent le sexe ensommeillé. Elle sembla sourire. Je ne sais pas si c'était moi qui souriais, ou bien elle. Ça me rendait tout drôle de voir ces solitudes intimes. Après un moment, elle se leva et aida l'homme à se glisser sous les couvertures, ensuite, elle alla jusqu'à la cuisinière et farfouilla dans la caisse du bas avec précaution. Elle servait de berceau. Un bébé dormait dedans. Elle repartit vers la porte. La lumière s'éteignit. Je la revis une fois encore passant, blanchâtre, rejoindre le lit. Des reflets éclairaient la caisse à charbon. L'enfant faisait un petit paquet sombre sous la lune.

Marcel MOULOUDJI.

Louis de Villefosse.

LES PETITES ILES DE LA LIBERTÉ

Au mois de juin 1940, tandis que Weygand et Pétain pressaient le gouvernement de capituler et que la démoralisation gagnait tous nos chefs, tandis que des autorités maritimes rendaient leurs arsenaux intacts et se laissaient emmener sans combat, il se trouva un amiral, chose extraordinaire, pour se frayer un chemin vers l'Afrique du Nord, après avoir vainement tenté d'arracher des ordres de résistance au gouverneur de Paris. En auto, en camion, à pied, s'accrochant parfois au terrain et faisant le coup de feu avec des soldats auxquels il ordonnait de tenir, sous la mitraille et sous les bombes, à travers l'embouteillage de l'exode, il réussissait à gagner Marseille. Il y embarquait clandestinement le 23 sur un vieux charbonnier anglais, le guidait lui-même à travers les filets à mines, lui faisait parer de justesse la torpille d'un sous-marin, et arrivait le 27 au soir à Gibraltar, affamé et noir de poussière comme ses compagnons de route qui, à son débarquement, l'acclamaient.

Le lendemain au matin, il se rendait à bord des navires français présents sur la rade — navires marchands plus ou moins militarisés — pour exhorter officiers et marins à continuer la lutte. Certains d'entre eux se refusaient à l'entendre; sur le *Rhin*, une bagarre éclatait. Mais d'autres acceptaient de se ranger sous ses ordres, ainsi qu'une centaine d'aviateurs. La Marine de la France libre était née.

Apprenant par les Anglais que l'armistice s'étendait à l'Empire et, d'autre part, que le général de Gaulle lançait des appels de Londres, l'amiral renonça à son projet d'Afrique du Nord. Le 29 au soir, il décollait de Gibraltar, y laissant le *Rhin* et trois autres bâtiments réarmés par ses soins, avec ordre de le rejoindre en Angleterre. De son hydravion il les suivait du regard, ainsi que le *Lieutenant-Latour* qui se préparait à rentrer en France avec les équipages fidèles à Pétain. Désormais il y aurait deux sortes de navires fran-

çais. Comment différencier les uns des autres? A hauteur du Tage dont l'illumination montait de la nuit, une inspiration vint à l'amiral : songeant à son père qui était lorrain, il décida que la Croix de Lorraine serait l'insigne de tous les bâtiments et avions de la France libre.

Le 2 juillet, à Londres, un de ses premiers ordres du jour, dicté dans une chambre de Grosvenor Hotel, enregistrait cette décision.

Cet amiral était Muselier.

***

Depuis la Libération, les livres sur les Français libres n'ont pas manqué [1]. Mais se réclamant en général de l'orthodoxie gaulliste ces écrits taisent ou déforment ce qui ne cadre pas avec la légende. Et lorsqu'une de ces omissions fut réparée par la publication des Mémoires de l'amiral Muselier [2], l'ouvrage disparut comme par enchantement des vitrines sans avoir été vendu. C'est pourquoi, avant de raconter l'épisode qu'on lira plus loin, je ne crois pas inutile de présenter la figure méconnue de son personnage principal.

Avant d'être placé sous les ordres directs de Muselier en juillet 1941 [3], je ne l'avais jamais rencontré, j'ignorais son odyssée, et je n'étais nullement tenté de mettre en parallèle sa personnalité et celle de de Gaulle. Pour moi, ne comptait guère qu'un seul nom, exalté par la radio de Londres et les brochures illustrées envoyées au Moyen-Orient et en Afrique équatoriale; un seul homme, un surhomme que l'histoire égalerait à Jeanne d'Arc à cause du caractère unique de son geste. En arrivant à Londres, je trouvai une situation qui ne correspondait pas entièrement à cette image d'Épinal. Certes, nanti de l'investiture de Churchill, de Gaulle y jouissait d'une considération exceptionnelle; mais l'unanimité ne se faisait pas complètement pour reconnaître en lui le personnage sans commune mesure avec le reste des mortels, que ses propres services de propagande s'appliquaient méthodiquement à créer. Il n'y avait à Londres qu'un Français dont on disait : « le Général », mais il y en avait un autre qu'on appelait « l'Amiral », et le pres-

1. Je ne fais naturellement allusion ni aux *Mémoires* de Giraud, ni à la littérature collaborationniste.
2. Vice-amiral Muselier : *De Gaulle contre le gaullisme* (Ed. du Chêne).
3. J'arrivais à Londres, venant de la flotte d'Alexandrie que j'avais quittée en mai pour rallier les Forces navales françaises libres (F.N.F.L.).

tige du premier n'éclipsait peut-être pas en toutes circonstances celui du second.

Les bureaux civils et militaires de la France Libre étaient groupés avec l'État-major du général à Carlton Gardens, à l'exception de l'État-major de l'amiral installé à Westminster House. L'esprit dans ces deux maisons était différent. De Gaulle régnait. Tandis que Muselier animait. Il avait créé une petite flotte qui à l'été 41 comptait près de 5.000 hommes et une cinquantaine d'unités légères, sans parler de la flotte marchande d'un tonnage relativement imposant et de l'aviation qu'il avait aussi tirée du néant. Son ascendant sur ses subordonnés était considérable; ils étaient généralement subjugués par son intelligence presque trop rapide, sa réputation de courage physique, sa physionomie tantôt durcie, contractée, tantôt enjouée, malicieuse, blagueuse, en un mot par un mélange étonnant d'autorité et d'humanité. Et bien des volontaires de l'armée demandaient à passer dans les F.N.F.L.

A Carlton Gardens même, on ne pouvait nier ses qualités d'organisateur. On savait qu'il avait travaillé aux côtés de Clemenceau au cabinet de guerre de 1918 et que plus tard, sans la jalousie de Darlan, il aurait dirigé l'État-major de la Rue Royale. Sa compétence et son expérience débordaient du cadre strictement militaire, et lorsque de Gaulle partait au loin, c'était Muselier qui, officiellement ou non, s'imposait en pratique comme son remplaçant. En matière de marine marchande, ou de questions coloniales, juridiques, économiques, administratives, il se classait dans les conseils de la France libre comme ayant l'étoffe d'un grand ministre.

Mais cela n'était pas dans l'ordre, cela donnait de l'humeur. Lorsque le général, inspectant des casernements, y voyait un portrait de l'amiral d'une grandeur égale au sien, il fronçait les sourcils. Quant à la Croix de Lorraine, au début, elle l'agaçait : un jour, il la fit ôter du terrain d'aviation de Saint-Atham; il prescrivit un autre insigne pour les forces terrestres. Néanmoins l'emblème de la Marine fut peu à peu adopté par tous, y compris par les bureaux de propagande de Carlton Gardens.

Ainsi, dès juillet 1940, une rivalité assez âpre n'avait guère cessé d'opposer ces deux hommes. Il y avait à cela des raisons psychologiques, techniques, politiques.

En premier lieu, et à moins d'une abnégation totale de part et d'autre, il était difficile de concevoir une entente durable entre deux tempéraments en pareil contraste. Aux yeux de de Gaulle,

Muselier ne pouvait être qu'irritant et déconcertant : souple et dur comme un ressort à brusque détente, amoureux du risque comme un acrobate, farouchement énergique, mais sensible, voire sentimental, subtil et rusé mais non déloyal, admiré et respecté malgré ses clins d'œil gamins, ses saillies et ses calembours... C'était un Ulysse que l'Olympe, tôt ou tard, devait foudroyer.

De l'abnégation, Muselier en avait cependant montré en acceptant, lui qui était amiral depuis six ou sept ans, de se ranger sous un général plus jeune, fraîchement promu à titre temporaire. Ni Béthouard présent à Londres à l'armistice, ni aucun autre officier général tenté de continuer la guerre dans l'Empire, n'avaient admis cette prétention de de Gaulle, qui devait enrayer le recrutement de tous les chefs de quelque importance [1].

En second lieu, et bien que Muselier reconnût à de Gaulle cette supériorité que lui avait conférée Churchill, il tenait à organiser les forces maritimes et autres à lui confiées comme il l'entendait, et n'était nullement disposé à exécuter des ordres rédigés par des Saint-Cyriens. D'où une guerre incessante à coups d'épingle entre Carlton Gardens et Westminster House. L'Amirauté soutenait Muselier parce qu'il fournissait des escortes; la situation navale était grave au point que le sort d'un convoi pouvait peser sur le destin de la guerre.

Mais le différend essentiel qui opposait les deux hommes était d'un autre ordre. Muselier ralliait les sympathies des républicains de Londres, à commencer par André Labarthe. Dans ce milieu, on n'avait pas été long à percer à jour l'intention bien arrêtée chez le général de transformer au plus tôt en pouvoir politique son autorité militaire. Et pas seulement pour faire respecter sur le sol anglais la souveraineté de la France, pas seulement pour opposer un principe de légitimité à l'usurpation de Vichy. Son but était de libérer le pays, oui, mais aussi de le dominer, d'en devenir le maître sans discussion, par acclamation. Il lui fallait pour cela trois armes, qu'il forgeait avec une ténacité, une volonté de puissance redoutables : gouvernement, propagande, et services secrets.

Sa répulsion presque physique pour la démocratie, répulsion partagée par l'entourage qu'il s'était choisi, n'avait cessé de s'affirmer dans ses actes. Il ne souffrait pas la contradiction, il entendait décider de tout sans appel.

1. A la seule exception de Catroux.

Contre ces méthodes autocratiques, Muselier en appelait au contraire à la tradition républicaine, réclamait de libres délibérations, suivies de scrutin, comme dans un conseil des ministres. Puisque de Gaulle travaillait, ce n'était mystère pour personne, à constituer un gouvernement provisoire, Muselier travaillait, avec ténacité lui aussi, à empêcher que ce gouvernement ne prît définitivement la forme d'une dictature; il usait de ses relations, de son influence pour faire introduire dans les statuts du Comité national en préparation un certain nombre de garanties démocratiques telles que le contreseing des décrets par les commissaires responsables et l'engagement d'instituer une Assemblée consultative, prélude au rétablissement du Parlement. Il souhaitait en outre que le B.C.R.A. fût placé en d'autres mains que celles de Passy et que l'Information fût confiée à Labarthe. L'action sur la France, selon lui, devait avoir un autre but que de servir la gloire d'un seul homme et son appétit démesuré de grandeur [1].

Il est évident que cet amiral, compte tenu de ses mérites et de son efficacité initiale, contrariait le majestueux développement de l'histoire.



La liquidation de Muselier comporta trois actes, le dernier se situant à la fin de l'épisode auquel je ne tarderai plus à arriver, et le premier tout au début de 1941.

Le 2 janvier de cette année-là, des inspecteurs de Scotland Yard se présentaient au domicile de l'amiral et, à sa grande surprise, l'emmenaient sans explications. Cachot, fouille, coups de poing dans les côtes, droit commun. Le motif de son arrestation ne lui fut communiqué que le 6 sous forme de lettres lui prêtant des actes de félonie caractérisée : avoir prévenu Vichy de l'expédition de Dakar, avoir voulu livrer le *Surcouf* à Vichy, etc. En lisant ces pièces, l'amiral éclata de rire et n'eut aucune peine à montrer qu'elles étaient des faux.

Le 10 janvier, il fut libéré. Le 11, il recevait une lettre d'excuses

1. Muselier, lui, pouvait-il être taxé d'ambition? Certes, il désirait — et sans contester pour autant la préséance de de Gaulle — prendre de plus grandes responsabilités dans la direction des affaires de la France libre, mais j'affirme que, républicain convaincu, il ne visa jamais au pouvoir personnel. Quant à sa propre propagande, je me contenterai de ce petit fait significatif : je l'ai vu obstinément refuser à Maurice Schumann, qui l'en pressait, de parler à la B.B.C.

de M. Eden; peu après, il était invité à déjeuner par M. et Mme Churchill, et reçu en audience par le Roi.

Les autorités policières britanniques avaient fait office de bras séculier, mais l'origine de la machination était ailleurs. Matériellement, les faux étaient l'œuvre d'un certain Colin, qui n'était que l'instrument d'un commandant Howard — de son vrai nom Meffre — chef du « service de sécurité » créé par Passy. Le plus clair de la tâche d'Howard, qui vivait entouré « d'agents doubles, de souteneurs, de déserteurs, de faussaires », était d'espionner les Français de Londres, par des procédés crapuleux. Le 25 décembre, son renvoi avait été promis à Muselier par de Gaulle; mais le 27, le général avait accepté d'entendre Howard venu l'entretenir de « charges graves » qui pesaient sur l'amiral, puis le 31, il avait quitté Londres, soit l'avant-veille de l'arrestation, non sans avoir au préalable aimablement reçu et remercié Muselier qui lui présentait les vœux de la France libre, au nom de tous les services militaires et civils...

A la suite de cette affaire, Colin et Howard furent emprisonnés par les autorités britanniques, mais sans être inquiétés du côté français. Avant de reprendre son service, Muselier exigea le départ de Passy. L'assurance lui en fut donnée par de Gaulle, mais Passy resta.

Le second acte se déroula en septembre 1941, au moment de la formation du Comité National Français. Muselier s'engagea à fond pour faire prévaloir ses vues exposées plus haut. Les relations se tendirent alors de façon dramatique entre les deux chefs. « Je vous laisse vingt-quatre heures pour revenir au bon sens et au devoir, écrivit de Gaulle à Muselier, passé ce délai, je prendrai les mesures nécessaires pour que vous soyez mis *hors d'état de nuire* ».

L'intervention d'Anthony Eden et des Premiers Lords de l'Amirauté et de la Mer dénoua la crise. Le général parut faire des concessions, promettant à l'amiral la vice-présidence du Comité et — une fois de plus — le départ de Passy. Muselier se résigna à faire partie, comme Commissaire à la Marine, de ce Comité où il était placé en minorité.

Bien qu'obligé de supporter encore Muselier, de Gaulle paraissait avoir atteint son premier objectif. Dans sa pensée, ce Comité constituait bel et bien un gouvernement, même si le mot n'était pas écrit, même en l'absence d'une reconnaissance officielle qui n'était qu'une question de temps. Un gouvernement en presque totalité à sa dévotion, devant absorber ou neutraliser les hommes poli-

tiques évadés, monopoliser les liaisons avec la France [1], s'assurer le contrôle de tous les réseaux, préparer la mise en place du futur régime. Bien entendu, l'Information, restant en mains sûres, intensifierait son action pour que les aspirations populaires, l'héroïsme des patriotes, la cause sacrée de la Résistance, tout cela soit confondu dans l'obsession d'un seul nom, incarné par une seule figure; et, le grand jour venu, ce serait une vague triomphale, unanime, qui plébisciterait le Libérateur.

Toutefois, bien du chemin lui restait encore à parcourir, et si l'Ordonnance du 24 septembre instituant le Comité National pouvait lui sembler l'instrument adéquat à la réalisation de ses desseins, peut-être n'était-elle pas dans sa forme et son préambule exactement ce qu'il souhaitait. N'avait-il pas été contraint d'y introduire la promesse d'une Assemblée consultative? Fissure que l'opposition présente et à venir ne manquerait pas de tenter d'élargir en brèche.



En octobre une accalmie s'établit. Désireux de faire un geste envers la Marine froissée des procédés dont il avait usé envers l'amiral, de Gaulle dit à ce dernier qu'il désirait nommer un officier de marine chef de son cabinet, et lui demanda ses propositions. Muselier lui donna deux noms, celui d'Ortoli, et malgré ma vive réticence, le mien. De Gaulle, après nous avoir successivement convoqués, choisit Ortoli. Vers la même époque, le général parut au club de la marine et y déjeuna dans la salle des officiers à la table de l'amiral, scellant ainsi ce qui pouvait apparaître comme une réconciliation.

Un peu plus tard, vers la mi-novembre 41, Muselier, entrant, seul cette fois, à notre club, se dirigea vers ma table, avant de gagner la sienne. « Je pars sur une corvette », me glissa-t-il à l'oreille sur un ton complice, « Terre-Neuve, Saint-Pierre... je vous emmène ». Et me serrant le bras dans sa poigne de fer, il ajouta : « Pas un mot! »



Dernier vestige de notre empire américain du nord, l'archipel de Saint-Pierre et Miquelon constitue l'une des plus anciennes en

1. Il fut extrêmement difficile aux membres de l'opposition d'éclairer leurs amis de la Résistance sur le caractère véritable du mouvement.

même temps que la plus petite de nos colonies. C'est notre seul territoire lointain dont tous les habitants soient de souche purement française; leur langage n'est en rien affecté par l'accent du Canada tout proche.

Sur la carte, Miquelon ressemble à un protoplasme en train de se dédoubler, et Saint-Pierre à une coquille d'huître ébréchée. La brèche, c'est-à-dire la rade, abrite un bourg de moins de quatre mille âmes, qui est le chef-lieu. J'y avais fait escale, une quinzaine d'années avant la guerre. De la mer cela rappelait une triste lithographie de boîte à bouquins, avec des mâtures dans la grisaille d'un vieux port. A terre des maisons de bois, une église et quelques bâtiments administratifs, une ambiance frileuse et moisie de sous-préfecture. Rien de plus ingrat que les pentes qui mènent au sommet de l'île; pas d'autre végétation sur ce roc que des lichens et des mousses, sauf trois sapins s'étiolant près du Cap à l'Aigle dans de la terre de France qui avait servi de lest à un voilier. Saint-Pierre, en somme, n'avait guère changé par rapport à la description des *Mémoires*, depuis le moment où Châteaubriand y faisait ses premiers pas sur le Nouveau-Monde. L'hiver la neige, les traîneaux, les chiens. L'été la brume, la sirène de brume et la pêche. Au temps de l'Amérique sèche, la contrebande avait en partie remplacé la pêche, puis le chômage la contrebande. Comment cette misérable et minuscule colonie devint-elle le centre d'une tempête heurtant des montagnes, d'une discussion prenant les proportions d'un « ouragan de colère » entre Cordell Hull et Churchill, d'une « infection » empoisonnant les rapports entre de Gaulle et Roosevelt jusqu'au débarquement de Normandie et au-delà? Mais d'abord, comment et pourquoi notre expédition avait-elle été décidée?

Le principal théâtre d'activité des F.N.F.L. était dans l'Atlantique Nord. La plupart de nos corvettes escortaient des convois sur l'artère vitale de la guerre contre laquelle les sous-marins concentraient de plus en plus violemment leurs attaques. Le premier tronçon de cette ligne partait d'Halifax et passait un peu au large de Saint-Pierre, le second joignait Terre-Neuve à l'Islande, le troisième aboutissait en Écosse ou en Irlande du Nord. Une base française avait été créée en Écosse; il fallait en organiser une autre à Saint-Jean de Terre-Neuve et l'amiral voulait y aller lui-même, afin de se rendre compte sur place des conditions d'existence de ses hommes et de partager quelques semaines à la mer leurs fatigues et leurs dangers. Cette mission devait comporter aussi l'inspection

de notre *Surcouf* — qui était à l'époque le plus grand sous-marin du monde — et qui se trouvait en réparation à Halifax.

Telle fut la raison du voyage, officiellement exposée à l'Amirauté. De Gaulle avait aussi donné son assentiment, satisfait de voir Muselier s'éloigner de Londres. Par ailleurs, le général donnait carte blanche à l'amiral pour débarquer à Saint-Pierre, les circonstances étant favorables. Tous deux étaient d'accord sur ce point; le projet initial était même dû à l'État-major de l'amiral, car les rapports des corvettes signalaient que la population des îles était en majorité hostile à son gouverneur et que plusieurs dizaines de jeunes gens s'étaient évadés pour rejoindre les F.N.F.L. Il valait mieux ne pas demander l'agrément du gouvernement britannique qui, vraisemblablement, s'inclinerait volontiers devant le fait accompli, préférant savoir Saint-Pierre et son puissant poste de radio aux mains des Français Libres, plutôt qu'au pouvoir de Vichy. Rien ne prouvait en effet que les émissions de ce poste, météo ou autres, n'étaient pas ou ne seraient pas utilisées par les sous-marins allemands. Quant au gouvernement américain, il n'était pas encore en guerre, cette affaire ne le concernait pas.

Nous partîmes de Londres le 23 novembre, l'amiral, son aide de camp Savary, son fidèle maître d'hôtel Blaise, et moi-même, promu pour la circonstance « chef d'État-major en opérations ». Dans le black-out à peine bleuté de la gare, tandis que Muselier s'entretenait avec les personnalités anglaises venues le saluer, je surveillais la manutention des bagages : il y avait deux ou trois sacs remplis de fusils-mitrailleurs et de mousquetons, et leur tintamarre pouvait sembler insolite pour des colis personnels. Ce départ sentait la contrebande. Je songeais aux *Pirates de l'Avenue du Rhum*, récit d'une ténébreuse affaire survenue entre Halifax et Saint-Pierre quinze ans plus tôt, pour lequel Mac Orlan avait utilisé un rapport de mer établi par moi.

Le lendemain à Greenock, nous embarquions à bord de la corvette F.N.F.L. *Lobelia*, et l'amiral — qui avait décliné l'offre d'un croiseur anglais — choisit en direction de l'Islande une route donnant des chances de rencontrer des sous-marins. Peine perdue. La bataille de l'Atlantique, parfois, ne se livrait que contre la tempête, une tempête malmenant et dispersant amis et ennemis. La veille de l'atterrissage sur l'Islande, nous parvinrent des messages de détresse de la *Renoncule*, autre corvette française en perdition, sa machine envahie par l'eau. Un message ultérieur nous rassura : la *Renoncule*

était prise en remorque. Autres incidents : les lames avaient défoncé notre canot et, chose plus grave, nos barriques de vin. Au soir du 28, nous franchîmes enfin le barrage de Hvalfjord, y trouvant un abri contre la mer, non contre le vent qui redoublait de violence. L'air glacé qui s'engouffrait là pulvérisait la surface de l'eau, chassait à toute vitesse un torrent de blancheurs sifflantes entre les falaises noyées dans la nuit. Le lendemain au matin, une éclaircie découvrit, jetés à la côte, leurs carènes à sec, un pétrolier et une corvette canadienne.

Nous nous rendîmes à bord de la *Renoncule* où l'on pataugeait sous la pluie dans un marécage visqueux et noirâtre encombré d'objets hétéroclites. L'équipage hirsute et barbu avait le sourire en voyant arriver l'amiral. Sur la rade se trouvait aussi le *Mimosa* qui nous attendait pour la seconde partie de la traversée. La brise força à nouveau, mais dans la nuit, une embellie permit le transbordement. Après une courte escale à Reykjavick, le départ pour Saint-Jean de Terre-Neuve se fit le 2 décembre, en suivant la route du convoi que le *Mimosa* aurait dû escorter, si le mauvais temps ne l'avait plus ou moins dispersé.

La traversée fut encore plus dure que la précédente. Je n'avais vu une mer pareille qu'une fois dans ma vie. Muselier avoua qu'en quarante ans de marine, c'était ce qu'il avait vu de mieux.

Naturellement, il se comporta magnifiquement, à part une seule défaillance : un matelot lui lâcha sur les pieds sa ration de fayots macérée de vin rouge. « Cochon », cria l'amiral qui ne put se retenir d'en faire autant. Quant à moi, je tins le coup d'un bout à l'autre, et c'est l'unique supériorité dont je puisse me prévaloir sur mon ancien chef.

Le *Mimosa* s'élevait vaillamment à la lame, mais n'avançait guère. Des cataractes le recouvraient à chaque coup de tangage, l'inondation était partout. Certains hommes, terrassés par le mal de mer, gisaient verdâtres, inertes, dans l'intérieur du bateau, à moitié recouverts par des ruissellements incessants d'eau sale. D'autres, sur la passerelle, pleuraient de douleur en serrant les dents et courbant la tête sous les avalanches glacées. Ces braves types, tous volontaires, étaient à la limite des forces humaines : jamais une « nuit franche » à la mer, jamais plus de deux jours de repos par mois dans un port.

La guerre sous-marine, en effet, était entrée dans sa phase critique. Le nombre d'escorteurs était insuffisant, la marine anglaise

sur le point d'être débordée. Les sous-marins coulaient plus de bateaux que les chantiers n'en pouvaient construire. Ils attaquaient par « meutes », de nuit, en surface, ce qui leur permettait de rattraper les convois lents, balourds et interminables, formés sur quatre colonnes. Deux corvettes ou torpilleurs de chaque côté, c'était peu pour faire face à ces irruptions furieuses. Il est vrai que par le mauvais temps assez fréquent en cette saison, les sous-marins pouvaient difficilement attaquer. Cela ne voulait pas dire repos pour nos équipages.

Si l'effort à fournir était extrême, le moral ne faiblissait pas. Le solide commandant Birot, douché jour et nuit, gardait son sourire d'homme bon et brave; et pourtant une ombre triste se devinait au fond de ses yeux, l'ombre d'une mort reconnue et acceptée comme le terme possible, probable, de ces mois terribles. Quant à Muselier, sa vitalité s'affirmait à proportion de la fatigue, de la difficulté, du danger, malgré un point de congestion pulmonaire qui le faisait tousser jusqu'au sang. La nuit, il lui était, comme à nous tous, impossible de dormir, il fallait se contracter sans arrêt pour n'être pas jeté à bas de son lit. De jour, quand il n'était pas sur la passerelle, il avait à chiffrer ou déchiffrer, aidé par moi, des télégrammes échangés avec Londres.

Les repas apportaient un repos relatif. L'amiral retrouvait alors son coup d'œil espiègle, réplique vivante de son portrait qui, au-dessus de sa tête, sur la paroi du carré, balançait, cognait, chahutait. Alors que tout menaçait de chavirer et de s'engloutir, sa verve émerveillait les jeunes officiers cramponnés à la table. Une autre photo oscillait face à la première, celle de de Gaulle qui, d'un air sévère, contemplait cette scène de délire et de cauchemar. « Blaise! où est Blaise? Blaise, le café! » rugissait Muselier. « Blaise, personne ne sait où il est, amiral », répondait le maître d'hôtel du bord, trop occupé de rattraper une carafe au vol ou de ne pas se fracasser la tête sur une épontille. Mais l'amiral entamait déjà, pour la n^ième fois, une histoire des bombardements de Londres : Réveillé par une explosion, il avait réclamé du café à Blaise : « Le café, je peux pas le donner, amiral! — Et pourquoi? — Amiral, le café il é chez le voiseing! » Ce qui voulait dire que la cuisine était tombée dans la cour. Et Muselier de se tordre tout en s'accrochant à la table, et nous tous de reprendre en chœur : «... chez le voiseing! »

Le café arrivait quand même, arrosé d'eau salée au passage. Mais, brusquement, le masque de l'amiral changeait : « Midship, la radio! »

Alors, à travers d'invraisemblables râles et gargouillements interrompus par les ébranlements et les défoncements de l'Océan, nous arrivaient faiblement les voix de l'amitié et de l'espoir : «... jour de la lutte du peuple français... Écoutez Jean Oberlé... en direction de Taganrog de puissantes attaques... »

Un soir, nous apprîmes ainsi Pearl Harbour, désastre qui promettait la victoire. Mais le lendemain, en nous retrouvant sur la passerelle, l'amiral, Savary et moi, nous exprimâmes spontanément la même crainte, en nous hurlant aux oreilles, dans le vent : « Pour Saint-Pierre... Ça change tout! »

Au large de Terre-Neuve, la tempête finit par mollir. L'intérieur du bord était un égout, ma chaise brisée en morceaux flottait dans ma chambre. Dehors, tout était noyé dans une brume épaisse. Impatient, Muselier prit le commandement, et, sans rien voir, trouva l'étroit goulet de Saint-Jean, entra dans le port. Il y inspecta rapidement les corvettes *Alysse* et *Aconit* et appareilla presque aussitôt avec elles pour Halifax où le *Surcouf* nous attendait.

***

En quoi cette affaire de Pearl Harbour pouvait-elle changer nos projets?

Le revers spectaculaire infligé à la marine américaine modifiait dangereusement, sinon le rapport des forces sur mer, du moins les données de la stratégie. Darlan, qui oscillait entre la neutralité malveillante et l'hostilité, n'était-il pas tenté de jeter le poids de sa flotte dans la balance, rompant ainsi un équilibre maintenu à grand peine? N'était-ce pas risquer de précipiter cette réaction que de débarquer à Saint-Pierre? En tous cas, on pouvait le penser à Washington.

L'amiral décida donc de demander l'accord des Américains (et des Canadiens) avant d'agir. Il en informa de Gaulle en le priant de se charger d'obtenir l'accord des Anglais. Et le 15, nous partîmes pour Ottawa. Là, nous vîmes les autorités canadiennes qui, bien qu'ayant envisagé d'établir elles-mêmes un contrôle sur les îles, ne s'opposaient pas en principe à notre débarquement, mais subordonnaient leur agrément à celui du gouvernement américain. Aussitôt après, nous rendîmes visite à M. Moffet, ministre des États-Unis au Canada. Moffet déclara qu'il devait en référer à Washington. Le lendemain, la réponse fut :

« Le gouvernement des États-Unis estime qu'une action de la France Libre à Saint-Pierre n'est pas actuellement opportune. Il préfère voir établir localement un contrôle canadien du poste de T.S.F. et des communications. »

Espérant néanmoins surmonter cette résistance, Muselier en rendit compte à de Gaulle. Celui-ci, le 13, lui avait télégraphié que la réponse attendue des Anglais ne pourrait être obtenue à temps, et ajoutait : « Comme je vous l'ai dit avant votre départ, je m'en remets à vous pour le résultat à obtenir si c'est possible par vos propres moyens. En tout cas, je couvre toute initiative que vous jugerez possible. »

Ces directives ne semblaient donc nullement exclure, le cas échéant, des négociations. Aussi fûmes-nous très surpris en recevant le 17 un autre télégramme dans lequel le général prêtait à l'amiral l'intention de se rendre aux États-Unis, l'en reprenait vertement, et le rappelait à Londres aussitôt sa mission d'inspection terminée. Plus surpris encore, mais en sens inverse, par un message daté du 18, invitant cette fois Muselier à agir... « Solution est une action à notre propre initiative. Je vous répète que je vous couvre entièrement à ce sujet. »

Par ailleurs, Moullec (le chef d'État-major de l'amiral, resté à Londres) nous annonçait le 18 :

« Le Foreign Office fait connaître que le Président des États-Unis est formellement opposé à l'opération envisagée. »

Et toujours le 18, partait de Carlton Gardens un nouveau télégramme, qualifié par un auteur américain d'historique [1] :

« Nous avons, comme vous le demandiez, consulté les gouvernements britannique et américain. Nous savons de source certaine que les Canadiens ont intention de faire eux-mêmes (destruction) du poste de T.S.F. de Saint-Pierre-et-Miquelon. Dans ces conditions, je vous prescris de procéder au ralliement de Saint-Pierre-et-Miquelon par vos propres moyens et sans rien dire aux étrangers. Je prends l'entière responsabilité de cette opération devenue indispensable pour conserver à la France ses possessions. Signé : Général de Gaulle. »

Cette fois, à mesure que les chiffres se transformaient en mots, nous étions saisis de stupeur. Fallait-il obéir ou désobéir? Obéir? Ce serait provoquer la fureur des Américains confiants en la bonne

1. Kenneth Pendar : *Adventure in Diplomacy* (Le dilemme France-États-Unis).

foi de l'amiral, ce serait nous placer dans une situation militaire presque intenable, ce serait enfin créer de très graves difficultés non seulement à de Gaulle, mais à la France libre. Désobéir... c'était désobéir. Après en avoir discuté fort avant dans la nuit, nous tombâmes d'accord sur la première solution.

Ici, les amateurs de double jeu seront déçus. Il n'eût pas été très difficile à l'amiral d'exploiter la situation à son profit pour entrer en rébellion contre de Gaulle et obtenir l'appui total de Roosevelt. Mais quand on tient son autorité d'un chef, il est déshonorant d'en user contre lui, au cours de la mission qu'il vous a confiée. Cela s'appelle trahir... Par contre, Muselier déclara qu'il donnerait sa démission du Comité National, aussitôt sa mission accomplie.

Ayant décidé d'obéir, il était résolu aussi à réussir. Ce n'était pas si simple. Un mot du gouvernement canadien, alerté par Washington, eût suffi pour lui retirer la disposition de ses navires et lui fermer la passe d'Halifax. Chez le commodore Jones, commandant de ce port, l'amiral parla manœuvres, évolutions, tirs, guerre sous-marine, sans dire un mot de Saint-Pierre... Méfiant, le commodore demanda des précisions sur le programme de la sortie, les routes, etc. Qu'à cela ne tienne, Muselier lui sortit un bel ordre fraichement tapé, avec une route générale en direction de Saint-Jean et un horaire complet d'exercices; le plus beau, c'est qu'il le pria, pour finir, de faire exercer une rigoureuse censure de presse au sujet de ses déplacements et que Jones obtempéra.

La moindre indiscrétion aurait en effet pu tout gâter, non seulement à cause des réactions anglo-saxonnes, mais aussi de celles de l'escadre Robert, stationnée aux Antilles. L'avis nous parvenait même de Londres, que l'*Emile-Bertin* et le *Béarn* se préparaient à appareiller de la Martinique.

Il n'y avait plus une heure à perdre. Malheureusement le blizzard soufflait en tempête et le *Surcouf* était à moitié immobilisé par une carapace de glace... Le 22, un journaliste du *New Tork Times*, Ira Wolfert, se présentait à notre hôtel, ayant eu vent de notre projet. Je fis naturellement l'étonné, puis le renvoyai. Apprenant cela, Muselier se rongea un ongle, réfléchit un instant, rugit dans une quinte de toux : « Rappelez-le! »... « Mon chef d'État-major, lui dit-il, vous a assuré que nous allions faire des manœuvres. C'est vrai. Mais cela pourrait peut-être vous intéresser d'y assister? (le tout appuyé d'un clin d'œil complice)... Mais à une condition : Vous êtes immédiatement conduit à bord sous escorte. Plus aucune

communication avec la terre ». « O.K. » fit Wolfert un peu soufflé. Savait-il que cet O.K. faisait sa carrière? Quelques jours plus tard, ce kidnappé bénévole devenait pour un temps le journaliste le plus célèbre de l'Amérique.

* * *

Je trouve ceci dans *The White House Papers of Harry L. Hopkins*, livre qui vient de paraître [1] :

« Le 24 décembre, tandis que le Président et le Premier Ministre étaient en train d'allumer les bougies de leur arbre de Noël sur la pelouse de la Maison Blanche, l'amiral Émile Muselier conduisait des Forces Navales Françaises Libres à la capture de Saint-Pierre-et-Miquelon. »

Et un peu plus haut : « Il y eut un autre épisode de la conférence d'Arcadia qui doit être traité à part, car on peut difficilement le considérer comme un des résultats de la Conférence. Cordell Hull l'a décrit comme « une de ces petites notes de l'histoire qui comportent la dangereuse possibilité d'en devenir des chapitres entiers »; cet incident fit en fait l'objet de tout un chapitre dans les mémoires de Hull, et il en sera de même ici. L'extraordinaire ressentiment qu'il provoqua eut des effets prolongés sur le développement d'autres événements bien plus importants, tout au long de la guerre ».

La conférence en question groupait à Washington en décembre Roosevelt, Churchill, Marshall, etc., et décidait de toute la conduite de la guerre y compris la création des Nations Unies. Mais je laisse pour l'instant cette analyse du conseiller intime de Roosevelt, et reviens au récit de notre aventure telle que je l'ai vécue.

L'arrivée à Saint-Pierre ne se fit pas au soir, mais à l'aube du 24 décembre. Les corvettes entrèrent dans le port, le *Surcouf* restant au large. Dès l'accostage, les détachements armés sautèrent à terre, et filèrent en camions vers leurs objectifs : bureau des câbles, poste de T.S.F., central téléphonique, résidence. La ville se réveillait sous un ciel de neige; encore engourdis, emmitouflés et bottés, hommes, femmes et enfants descendaient vers le port. Sur des toits paraissaient déjà des drapeaux à croix de Lorraine; le nôtre fut hissé sur la douane. De la passerelle du *Mimosa*, l'amiral redressa

1. Rédigé par Robert Sherwood d'après les notes intimes de l'homme qui fut le plus étroitement associé à l'action de Roosevelt.

sa figure creusée de fatigue, salua. Une ovation lui répondit, les têtes se découvrirent, les bonnets de loutre s'agitèrent parmi les flocons de neige. Le pick-up de l'*Alysse* jouait la *Marche Lorraine.* « Hein! mon vieux », fit Muselier me poussant du coude.

Gendarmes et douaniers vinrent se mettre aux ordres, livrant quelques mitrailleuses et une centaine de fusils. Conduit à bord, de Bournat, l'administrateur, fit un moment face à la foule, criant : « Vive Pétain! », mais ne put que céder à la force. Les chefs de service acceptèrent, sauf deux, de rester à leur poste, mais sans enthousiasme. Les « notables » allaient nous bouder, tandis que le menu peuple était pour nous. Cela nous fut confirmé l'après-midi à la réunion des Anciens combattants, au cours de la préparation du plébiscite prévu pour le lendemain. Des bulletins furent immédiatement imprimés, portant deux mentions :

RALLIEMENT A LA FRANCE LIBRE

COLLABORATION AVEC LES PUISSANCES DE L'AXE

Ce vote — au scrutin secret — le jour de Noël, était le premier en terre française depuis l'armistice. Mon cœur battait quand j'entrai dans la mairie pour présider au dépouillement. Mais, très vite, une moyenne positive se dégagea, malgré certains bulletins que je déclarais nuls, parce qu'ils portaient les deux mentions rayées à la fois.

— Alors? me demanda Muselier qui venait de se faufiler derrière moi.

— Ça colle très bien, amiral.

— Faites entrer Wolfert.

Wolfert qui, la veille, était sauté à terre le premier, s'assit près de moi, et put vérifier à loisir tous les bulletins sortis ou sortants, puis les additions. Les chiffres furent : France Libre : 651; Collaboration : 11; abstentions ou nuls : 140.

« Voilà l'opinion des Français, dis-je à Wolfert. Vous pouvez câbler ça. Avec cette différence qu'en France, il n'y aurait pas d'abstentions ». Sur son bloc-notes, il griffonnait les papiers à sensation destinés à son agence qui, outre le *New York Times*, couvrait 85 journaux, tandis que la salle archi-comble, où le buste de la République venait d'être rétabli, croulait de bravos. Quelques hommes levaient le poing, tous entonnaient la Marseillaise.

Le soir, ces scènes d'enthousiasme recommencèrent dans la salle

des fêtes, naïvement pavoisée et mal éclairée. Encadré des anciens combattants médaillés, Muselier parla. Son souffle qui se changeait en buée électrisait ce hangar sombre et glacé, c'était un Départ des Volontaires de 92 dans un cauchemar de froid noir. Sous un tonnerre d'applaudissements, les jeunes s'élançaient vers l'estrade pour signer leur engagement, afin de remplacer les marins débarqués des corvettes; les vétérans de 14-18 s'inscrivaient pour une milice locale. une retraite aux flambeaux parcourut la ville.

Les affaires sérieuses allaient commencer.

*
* *

Aussitôt la nouvelle connue à Washington, le State Department épanchait son irritation avec une violence incroyable. Tous les postes américains diffusaient un communiqué de Cordell Hull condamnant l'action des « *so-called Free french ships* » et pressant le gouvernement canadien d'intervenir pour rendre les îles à Vichy. Du coup, les pétainistes, terrés jusque-là, relevèrent la tête, trouvant un chef en la personne de l'évêque Mgr Poisson (*sic*). Le prélat avait courtoisement reçu l'amiral, et le jour de Noël, l'avait accueilli à la porte de son église. Mais « après trois jours d'observation, de réflexion et de prières », il prit violemment position contre nous, faisant planer la menace des représailles célestes sur la population profondément catholique, tout en s'offrant au martyre.

Un certain flottement gagna les Saint-Pierrais — on parlait d'une intervention américaine imminente, de l'arrivée de l'escadre Robert — tandis que nos partisans les plus décidés parlaient de se venger sur les collaborateurs. Deux camions armés de mitrailleuses, circulant en ville, calmèrent cette excitation. Mais d'ores et déjà, les Alliés nous coupaient les vivres.

Nous allions nous trouver sans charbon, sans pain, sans dollars, dans cette île où la neige s'épaississait tous les jours, et peut-être affronter un débarquement. Muselier réagit avec une vigueur qui frisait l'inconscience. Il éteignit les phares, interdit l'accès et le survol des îles sous peine d'ouverture du feu, — et de fait aucun avion ne se montra plus — annonça la pose d'un barrage miné, usa magistralement pour ce bluff des câbles et de la radio. Wolfert, gagné à fond, envoyait télégrammes sur télégrammes, bouleversait l'opinion publique américaine par les déclarations de l'amiral qui, tenant tête au « *so-called State Department* », affirmait qu'il résis-

terait s'il le fallait jusqu'à la mort : « Notre sang resterait dans l'histoire, la démocratie serait notre linceul et notre tombe ».

Se préparant ainsi au pire, Muselier — qui réclamait en vain à de Gaulle des armes, du ravitaillement, des devises — se dépensait avec une énergie et une ingéniosité que décuplaient les difficultés, pour percer le blocus ou l'atténuer par mille expédients. Ne dormant que quatre heures par nuit, il faisait face à tout, comblait le déficit du trésor avec des émissions de timbres, réorganisait la pêche, fondait un journal, ouvrait des ateliers, mettait au besoin la main à l'ouvrage pour dégager un camion bloqué dans la neige ou renflouer un bateau jeté à la côte, inspectait les postes de guet, poussait les préparatifs de défense. Les sous-marins allemands se montraient de plus en plus agressifs dans le voisinage. Il fallait *aussi* compter avec eux.

***

Le 13 janvier, un télégramme de Moullec nous informait de l'aggravation de la situation vue de Londres : « Le gouvernement américain paraît de plus en plus décidé à faire prévaloir son point de vue, même par la force. » Le 22 un long télégramme de de Gaulle transmettait les conclusions — plutôt confuses — sur lesquelles il déclarait s'être mis d'accord avec Churchill et Eden : l'éviction de Bournat était confirmée, mais non l'autorité de la France Libre sur la colonie. Un régime mal défini comportant, semblait-il, un certain contrôle allié devait se substituer à l'état actuel.

Muselier répondit en refusant d'envisager le retrait des forces de défense. D'ailleurs, le 26, Moullec lui faisait savoir que le compte rendu des conversations transmis par de Gaulle contenait de graves inexactitudes, et répétait son avertissement du 13.

Pendant ce temps, les attaques allemandes se multipliaient, disloquant les convois sur la route Halifax-Saint-Jean, et des cargos venaient chercher un refuge en rade de Saint-Pierre. Naturellement l'amiral les accueillait, en profitant pour rétablir des relations presque normales avec les autorités navales voisines et desserrer ainsi le blocus. Un service de patrouilles reliant les trois ports fut organisé. « Deux convois sont ici derrière notre barrage », télégraphiait Muselier à de Gaulle le 3 février. « A cause d'un torpillage très proche, j'ai envoyé en chasse cette nuit le *Mimosa* et la corvette canadienne *Louisbourg*. Situation vraiment paradoxale »... En effet.

L'*Aconit* et l'*Alysse* avaient repris leur service d'escortes. Le 15 janvier, le *Surcouf*, qui ne pouvait s'attarder non plus, appareillait à son tour à destination du Pacifique. Accompagnés de George Britt — un rédacteur du *Washington Post* arrivé depuis peu — nous étions allés assister au départ, en contre-bas de la petite route littorale et du maigre bouquet de sapins décrit plus haut. Le ciel était plus affreux encore que d'habitude, la mer hachée et baveuse; à quelques encâblures, le sous-marin géant, assiégé d'écume, raidissait sa chaîne, on distinguait l'équipage et l'état-major, immobiles sous les embruns, alignés comme pour une revue navale à Toulon. Insensiblement, la petite Ile aux Marins glissa derrière lui.

— Rendez les honneurs !

Sur l'appontement, les vétérans vêtus en trappeurs présentèrent les armes; à travers une bourrasque de neige nous parvinrent les hourras des hommes du *Surcouf*, adressés à l'amiral qu'ils adoraient et à ce petit morceau de France qu'ils étaient fiers d'avoir libéré. Puis la silhouette couleur de fer s'effaça dans une grisaille traversée de blancheurs lugubres, disparut derrière le Cap à l'Aigle. Muselier salua une dernière fois, le visage sombre et la larme à l'œil, le même pressentiment m'étreignait. Péniblement, nous repartîmes en titubant dans la neige épaisse.

— Vous avez l'air ému, amiral, fit George Britt.

— Quand on fait la guerre, fut la réponse, il faudrait ne jamais avoir de cœur.

Muselier non plus ne pouvait rester indéfiniment et se disposa à regagner l'Angleterre. La veille de son départ, nous apprîmes le torpillage de l'*Alysse* et la mort de cinq volontaires saint-pierrais embarqués à bord. Ce fut dans une atmosphère de pathétique intense que le *Mimosa*, arborant à nouveau le pavillon frappé de quatre étoiles blanches, déborda du quai noir de monde, le 13 février. De cette population en deuil, avec plus de ferveur encore qu'à notre arrivée, s'élevèrent des acclamations.

Annonçant son retour à de Gaulle, l'amiral disait notamment :

« *Primo*, je pars demain et essaierai en route de venger l'*Alysse*. *Mimosa* a déjà eu l'occasion de grenader aujourd'hui...

...*Sexto*, toute ingérence étrangère autre que liaison prévue pour la radio amènerait une défense acharnée de la population civile et des éléments militaires sous les ordres de Villefosse à qui, conformément à vos ordres, je remets tous mes pouvoirs. »

— Amiral, lui avais-je demandé, j'aimerais que vous me laissiez des instructions nettes. La situation n'est nullement réglée. Si des bateaux américains se présentent, que dois-je faire?

— Vous leur répondrez : Merde.

— Ça au moins, c'est clair. J'ai compris.

***

Cette situation était paradoxale à bien des égards. Nous faisions la guerre aux Allemands et nous nous préparions à combattre aussi les Américains. Et nous jouions le jeu de de Gaulle, à contre-cœur, certes, mais comme des enragés, alors que lui-même à Londres ne nous soutenait plus que mollement. Mais, si malencontreusement et prématurément engagée que fût cette affaire relativement à la stratégie alliée, il nous fallait tenir le coup jusqu'au bout dans ce qui devenait une épreuve de prestige entre Vichy et l'esprit de la Résistance. Cela n'irait pas sans entraîner de sérieux règlements de comptes entre Roosevelt et de Gaulle, et aussi entre le général et l'amiral. On verrait plus tard.

Dans un de ses articles cités dans *Les Papiers de la Maison Blanche*, Wolfert magnifiait « la première libre expression d'opinion permise à des Français gouvernés depuis l'été 1940 par le Nous Henri Philippe Pétain... » : « Une dictature qui avait opprimé la population, fut suspendue par des forces armées mercredi jusqu'à ce que cette population pût parler et décider de son destin. Elle a décidé de rejeter la dictature. »

Et, aux États-Unis, le gouvernement faisait figure de protecteur de cette dictature, une campagne de presse formidable se déchaînait contre le « *so-called State Department* », des caricatures couvrant des pages entières représentaient des diplomates à pantalon rayé et jaquette assaillant dans le dos un Français brandissant sur un petit rocher le drapeau tricolore de la démocratie, tandis qu'Hitler ricanait à l'arrière-plan. Ces journaux m'étaient parvenus, bien qu'avec retard, à Saint-Pierre. Mais ce n'est que tout récemment, par le livre déjà cité, que j'ai connu l'ampleur prise par l'affaire :

« Le 17 décembre, le Foreign Office câblait à Washington que le point de vue du Président avait été communiqué à de Gaulle qui était d'accord pour que l'action projetée *ne* soit *pas* entreprise... »

Noël. Sensation à Ottawa, Londres et Washington. Télégramme de Eden à Lord Halifax : « Complète surprise pour nous du fait que

le général de Gaulle nous avait donné l'assurance le 17 que, etc... » Communiqué Cordell Hull. Intervention anglaise le 29 pour que nous ne soyons pas chassés de Saint-Pierre par la force. Et aussi pour que la France Libre soit incluse dans la Déclaration des Nations Unies : refus de Hopkins. Le 30, violent discours de Churchill contre Vichy : pour lui « les Français Libres ne sont pas des *so-called*... ils ne s'agenouilleront pas... leurs noms sont de plus en plus respectés par neuf Français sur dix ». Fureur de Cordell Hull contre Churchill, orageuses explications entre eux. Long et « extraordinaire » mémorandum de Hull au Président sur les conséquences de l'occupation de Saint-Pierre : conversation Pétain, Leahy, Darlan qui déclare que l'Allemagne en profite déjà pour légitimer une entrée de ses troupes en Afrique; gêne considérable quant à l'exécution des plans américains sur l'Afrique du Nord, etc, etc. Démission de Cordell Hull, refusée par le Président.

D'abord amusé par cet incident de Saint-Pierre qu'il appelait une « tempête dans une tasse de thé », puis menacé par son administration d'une rupture, « Roosevelt était devenu si irrité... qu'il prévint Churchill qu'il songeait à envoyer le cuirassé *Arkansas* pour chasser par la force les Français libres des petites îles... »

Tout ce que je savais là-dessus, moi, c'est que l'arrivée d'un bâtiment américain était encore à craindre. Le lendemain du départ de Muselier, je déclarai à la radio ma ferme détermination de faire respecter la souveraineté française sur le territoire, et j'activai les préparatifs de défense (des mitrailleuses lourdes étaient enfin arrivées d'Angleterre, des officiers de réserve et autres volontaires du Canada). L'île était comme un navire de guerre dont la moitié de l'équipage fait le quart pendant que l'autre dort. Des alertes d'exercice réveillaient la ville, marins et vétérans bondissaient vers des camions toujours prêts; ils étaient devenus une ardente troupe de choc.

En réalité, la menace américaine m'inquiétait de moins en moins, mais je ne voulais pas être à la merci d'un commando allemand débarqué d'un sous-marin. Or les torpillages se multiplaient alentour, la mer rejetait des caisses et des débris à la côte, un jour on y trouva un cadavre, le poste de radio captait plusieurs S.O.S. par jour.

Le 22 février, les survivants de l'*Alysse* arrivèrent de Terre-Neuve. La population se joignit à eux pour aller au monument aux morts, rendre hommage à leurs camarades disparus. Long cortège noir

dans la neige comme au lendemain de Noël; on se massa devant la stèle, sur une hauteur d'où la vue se perdait par-dessus des cahutes misérables dans une brume funèbre, et là, je décorai les cinq femmes en deuil. C'était affreux. Moins cependant que lorsqu'il m'avait fallu frapper à la porte de leurs petites maisons de bois où le seul luxe était un poêle de fonte et la seule trace de bonheur une petite photographie, pour y annoncer la mort.

Peu après, un télégramme de Londres m'apprit que le *Surcouf* venait de sombrer corps et biens : aucun survivant. Bien qu'aucun Saint-Pierrais n'eût été embarqué à bord, je tins la nouvelle secrète. La perte de l'*Alysse* fournissait à nos vichyssois le prétexte d'un regain d'agitation. Ils réussirent notamment à débaucher deux ou trois volontaires d'un contingent que le *Mimosa* se préparait à transporter en Angleterre. Je fis aussitôt arrêter un des responsables, menaçai les autres des sanctions les plus graves et priai l'évêque de venir me parler.

Le principal responsable, c'était lui, le ferment de l'agitation, c'était son clergé. Excités par les prêtres, les enfants de l'école libre traitaient nos marins de bandits. Une veuve de combattant de 14 et mère d'un de nos volontaires embarqués avait été grossièrement insultée par un de ces enfants. L'amiral — qui n'était à aucun degré anticlérical et qui avait même mis une garde d'honneur dans l'église le jour de Noël — avait dû fermer pendant quinze jours l'école libre. Mgr Poisson pensait qu'à l'abri d'une soutane, on peut jouer sans risques au jeu de la politique et porter des coups en criant au sacrilège contre quiconque ferait mine d'en rendre.

Je le prévins en termes secs que je serais moins patient que l'amiral, mais surtout, lui parlant du sens de cette guerrre et de la Résistance, je lui remontrai combien son attitude scandalisait le patriotisme de la majorité des Saint-Pierrais : « Comment se fait-il, Monseigneur, que votre église était remplie d'honnêtes gens du peuple qui n'y viennent plus, tandis qu'on y voit à présent, au premier rang, comme des pharisiens, tout ce que cette île compte de contrebandiers cossus, de spéculateurs et de trafiquants ? » « Évidemment, il y a du bon et du mauvais », répondait-il d'un ton conciliant, mais, ne se tenant pas encore pour battu, il insista pour qu'un de ses meilleurs propagandistes fût nommé aumônier de l'école des mousses. Alors j'ouvris un tiroir qui contenait une douzaine de plaintes portées par des parents contre ce religieux pour la façon assez particulière dont il concevait l'éducation des

petits garçons. Pâle comme la mort cette fois, l'évêque se retira Désormais, je n'entendis plus parler de lui, ni de son clergé, ni de l'opposition. Il est vrai que, profitant du passage de la corvette *Roselys*, et avec l'autorisation de de Gaulle, je pus faire partir Bournat, qui était encore dans l'île, en résidence surveillée. Ce départ marqua la fin des derniers espoirs de nos adversaires.

Vers cette époque, je trouvai enfin le temps d'aller à Miquelon. De Saint-Pierre, Miquelon faisait parente pauvre, terre déshéritée, perdue aux confins du monde et de la mer des Ténèbres. Mon petit remorqueur tanguait dans un vent furieux; les ruissellements des lames gelaient sur l'étrave et les agrès. Au débarcadère, des gens m'attendaient autour d'un drapeau et d'un clairon. Le cortège se dirigea vers une grande baraque dite « salle des fêtes » où je pris la parole devant un peu moins de deux cent personnes, soit la moitié de la population du village. Étrange village, couleur de goudron. Des Français se sont perpétués là, dans cette solitude boréale, comme des naufragés oubliés. A part Langlade situé dans le Sud et où poussent des sapins, le reste de l'île est désert. Du village de Miquelon, on ne peut atteindre Langlade par terre en hiver, et peut-être pas même en été. Il y a cependant sur l'isthme qui sépare les deux moitiés d'île une espèce de chaussée bordée de figures de bois percées comme des crânes, ce sont des épaves, les « capes de mouton » d'un voilier.

Après la réunion, je vis le curé qui ne me reçut ni bien ni mal — en notre absence il avait réussi à préserver le bon esprit d'une partie de ses ouailles — puis l'instituteur qui m'entraîna sur une route où il fallait se courber contre une bourrasque de neige, par un froid du diable. Enfin il s'arrêta devant une maison, ouvrit la porte, je sentis la bonne chaleur d'un poêle. La salle était comme toutes les salles d'école de France, les tables avaient des encriers blancs dans des trous, et les enfants des tabliers noirs. Ils se levèrent et chantèrent la *Marseillaise*.

***

Dans le courant de mars, il m'apparut évident que les Américains résignés au fait accompli ne mettraient pas leur menace à exécution. D'autre part, notre dispositif de défense était suffisamment au point pour protéger Saint-Pierre d'un coup de main alle-

mand. C'est par un autre genre de dénouement qu'allait se clore pour moi l'aventure.

La B.B.C. et Radio-Paris s'étaient fait l'écho, de façon confuse ou tendancieuse, d'une nouvelle crise entre de Gaulle et Muselier qui était rentré à Londres. L'amiral lui-même avait commencé de me tenir au courant par ses télégrammes qui allaient cesser le 16 et me laisser dans l'incertitude. Ce que je savais à cette date, c'est qu'il avait donné sa démission de Commissaire à la Marine, autrement dit qu'il refusait d'être associé plus longtemps aux décisions politiques du Comité National — ce qui était son droit strict — mais ne songeait nullement à se démettre de son commandement militaire; que le général l'avait cependant privé de ce commandement et le menaçait de 30 jours d'arrêts de forteresse.

Dès le 8 j'avais télégraphié au général en lui demandant de me préciser la situation officielle de l'amiral et de me mettre à même de fournir à la population des explications ne laissant supposer aucun désaccord. Voici la réponse de Londres et la suite des télégrammes échangés :

10 *mars. No* 1914 *B Col.* L'amiral Muselier est arrivé à Londres le samedi 28 février et a été accueilli sur le terrain d'aviation par le Général de Gaulle et tous les membres du Comité National présents à Londres. A la séance du Comité National du 3 mars, l'amiral a rendu compte des heureux résultats de sa mission et le Comité National a été unanime à l'en féliciter.

Cependant, l'amiral a demandé au général d'accepter sa démission de membre du Comité, et malgré les objurgations des membres du Comité, n'a pas cru pouvoir retirer sa démission que le général a alors acceptée. Le général a désigné... Auboyneau... Legentilhomme... Devinant l'affection que l'amiral avait certainement inspirée à tous les Saint-Pierrais, vous verrez à empêcher toute fausse interprétation des décisions qui ont été prises par le Comité National.

Au sujet de Saint-Pierre, les difficultés qui avaient existé du côté américain et qui nous avaient empêchés pendant les dernières semaines de répondre rapidement à vos demandes parce que nous étions en pleine négociation, sont sur le point d'être complètement réglées. Vous et vos collaborateurs pouvez, par conséquent, regarder l'avenir avec une complète confiance. Les sacrifices des marins du *Surcouf* et de l'*Alysse*, les exploits des soldats du Tchad et de Libye, donnent à la France Libre un nouveau rayonnement et nous pensons être à la veille d'une importante étape dans ses progrès.

Nous laissons à votre discernement l'utilisation des informations de ce télégramme.

15 *mars*— *N*° 233 — *Pour général de Gaulle.* Votre 1914 B Col répondant à mon 210 ne m'apporte pas les explications dont j'avais besoin. J'ai jusqu'à maintenant réussi à contenir émotion marine et population

ainsi que ricanements partisans Vichy en prétextant maladie de l'amiral. Mon devoir est de vous rendre compte que si mise à l'écart de l'amiral était confirmée il en résulterait confusion dangereuse dans le territoire et répercussions extrêmement nuisibles dans Canada et États-Unis étant donné résonance des réactions de Saint-Pierre et-Miquelon. Quant à moi, ayant vu l'amiral à l'œuvre, je vous demanderais de me relever de mon commandement quelles qu'en puissent être les conséquences. Les hommes du *Surcouf* et de l'*Alysse* y compris ceux de Saint-Pierre sont morts pour la France, certes, mais moi qui les ai vus partir, n'oublierai jamais leur adieu à celui qui leur donnait la foi. J'affirme que sans l'amiral la Marine n'aurait pu compter de tels sacrifices et que, si la Marine était décapitée, leur sacrifice aurait été vain. Signé : capitaine de vaisseau de Villefosse.

17 *mars* — *N° 2259* — *Pour C.V. de Villefosse, personnel du général de Gaulle.* Je viens de recevoir votre message N° 233 du 15 mars. Il ne vous appartient pas de vous élever contre mes décisions dont, d'ailleurs, vous ne connaissez pas les (mobiles?). Naturellement, je ne donne pas satisfaction à votre demande d'être relevé de votre commandement. Vous avez le devoir pur et simple d'observer la discipline et de la faire respecter par vos subordonnés. Dans cette circonstance comme dans toute autre, un officier supérieur chargé de la défense d'un territoire français devant l'ennemi donne l'exemple. J'ai confiance en vous. Veuillez m'accuser réception de ce télégramme.

18 *mars* — *N° 242* — *Du C.V. de Villefosse, pour général de Gaulle.* J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre télégramme N° 2259. J'ai travaillé à la limite de mes forces jusqu'à ce que le médecin m'ait récemment obligé à m'aliter. J'ai notamment obtenu une discipline exacte de chefs et de soldats d'occasion. Mais il est des cas véritablement extrêmes, vous l'avez prouvé, où la discipline ne saurait étouffer la conscience. Je maintiens les termes de mon 233 et j'ajoute : si vous estimez que l'amiral n'est plus digne de servir la France et de commander, à plus forte raison votre confiance en moi est-elle infondée.

20 *Mars* — *N° 3.266* — *De F.N.F.L. Londres.* A déchiffrer par le commandant. Je vous adresse ordre du général de Gaulle du 20 mars : « Dans la période d'incertitude que traverse la Marine, le devoir est de faire son service et d'obéir. Comme chef des Français Libres, j'ai donné des ordres. La Marine les exécutera. Si quelque incident cependant devait se produire, ceux qui l'auraient causé et le chef qui l'aurait toléré subiraient les sanctions prévues par la loi pour la désobéissance devant l'ennemi. Mais je sais que je puis compter sur le bon sens, le patriotisme et la discipline de tous. Je salue au nom de la France Libre la Marine Française Libre. » Accusez réception.

21 *Mars* — *Pour F.N.F.L. Londres et Amirauté britannique :* Prière transmettre à Amiral Muselier ce qui suit : Apprenant que vous êtes obligé de prendre du repos, je tiens à vous adresser en mon nom personnel et au nom de tous officiers de Saint-Pierre nos vœux les plus affectueux

espérant que vous pourrez bientôt reprendre votre poste à la tête des F.N.F.L. Vous resterez toujours pour nous l'homme qui a sauvé l'honneur de la Marine française dans la période la plus sombre de son histoire. Votre nom et votre exemple sont inséparables du pavillon à croix de Lorraine qui par vos ordres flotte et continuera à flotter sur les bâtiments de la France Libre. Respectueusement. Villefosse.

22 *mars* — *N*° 3.273 — *Pour C.V. de Villefosse.* A déchiffrer par le destinataire. Remettez votre commandement au plus ancien des officiers présents à Saint-Pierre et rentrez à Londres immédiatement et sans délai. (Insoumis?). Général de Gaulle.

23 *mars. Pour général de Gaulle. Primo.* Je vais exécuter vos ordres. *Secundo.* J'estime ne pas avoir porté atteinte à la discipline en adressant, conformément à une tradition constante de la Marine, des vœux à un chef direct quittant son commandement. *Tertio.* Aucun de mes officiers n'a été effleuré par l'idée que ce télégramme pouvait comporter la moindre trace d'insoumission. *Quarto.* Je n'ai d'ailleurs pas cessé de faire observer ici une discipline exacte. J'ai notamment interdit à mes subordonnés et empêché toute manifestation et tout commentaire. *Quinto.* Ce qui précède n'est pas destiné à atténuer les sanctions qu'il vous plairait de m'infliger. Ayant été à l'honneur avec l'amiral, il sera décent que je le suive dans l'épreuve. Signé : Capitaine de vaisseau Héron de Villefosse.

Pour chiffrer et déchiffrer moi-même tous ces télégrammes, il m'avait fallu un effort extrême, car vers le milieu de mars, subitement, j'avais été terrassé par la fatigue.

Je n'avais plus qu'à attendre une occasion de retour. Par quelle fatalité se terminait-elle ainsi, cette affaire qui, toutes proportions gardées, avait préfiguré pour moi la Libération? Il m'avait été impossible de ne pas m'engager à fond : contre une injustice monstrueuse une protestation ne pouvait valoir que totale, et mon acte m'avait procuré une satisfaction intense, une sensation d'accomplissement absolu. Mais ce qui en moi appartenait à une communauté de camarades de combat sombrait maintenant dans le désespoir. « Insoumis » : Humainement, c'était un honneur, militairement, c'était un outrage.

Alentour, la guerre continuait. Un jour on m'apporta un S.O.S. Le point était très éloigné et l'amiral avait interdit d'envoyer pour des opérations de sauvetage en zones de torpillage des bateaux locaux pas encore armés. Je partis quand même de nuit dans une de ces vedettes de contrebandier, mais un des moteurs stoppa au bout d'une quinzaine de milles. L'équipage était crevé de mal de mer. Il fallut rentrer sur une patte, au petit matin grelottant, dans une odeur de vomi, sans même avoir trouvé le danger.

Mon dernier acte militaire fut de passer mon commandement dans le hangar de la douane. Personne ne pouvait soupçonner ce que j'éprouvais.

L'*Aconit* ayant été annoncé, je pris congé, à la radio, de cette petite terre à laquelle je m'étais intensément attaché et saluai encore les disparus de l'*Alysse*. La mère de l'un d'eux, Mme Lemaine, vint me dire adieu et me souhaita bonne chance en me donnant une petite photo de son fils.

L'*Aconit* appareilla le 2 avril pour rejoindre un gros convoi à Terre-Neuve et l'escorter vers l'Irlande du Nord. Au carré, comme à bord du *Mimosa*, les portraits du général et de l'amiral se faisaient encore face : majestueusement balancé par un reste de houle, de Gaulle maintenait sur les derniers soubresauts de son adversaire un regard qui calculait le coup de grâce.

La traversée fut sans histoires, un crochet fit éviter un sous-marin signalé à temps sur la route. Un an plus tard, l'*Aconit* devait en couler deux coup sur coup, fait unique dans cette guerre. Ce bateau resta le seul survivant des quatre de l'expédition de Saint-Pierre : dès juillet 42 le *Mimosa* fut torpillé et la presque totalité de son équipage périt, y compris le commandant Birot.

*
* *

Peu après mon arrivée à Londres, je fus convoqué à Carlton Gardens. Le général me reçut sans amabilité excessive, mais je vis que l'entrevue ne tournerait pas à l'orage. « Eh bien! commença-t-il, comment cela va-t-il à Saint-Pierre? » L'exposé assez long que je lui fis parut l'intéresser. Après un silence, il me dit sur un ton désabusé, rêveur : « Muselier... Il s'est bien comporté, mais après, il a fait des bêtises. »

Nouveau silence, après quoi il ajouta : « Et vous maintenant? D'Argenlieu vous réclame dans le Pacifique. » Se tournant vers une carte du monde, et désignant l'Océanie du menton, il me parla de la situation dans nos possessions où les Américains se comportaient comme en pays conquis.

Je ne répondis pas. Il y eut encore une pause et je pris à mon tour la parole. Ce fut pour lui dire mon « admiration totale et profonde » pour l'amiral, en lui faisant une description pathétique de l'extraordinaire énergie avec laquelle il avait fait face à mille difficultés et dangers.

Il me laissa parler sans m'interrompre, puis me dit, avec une pointe d'humeur tout au plus : « Tout cela je le sais... Croyez bien que cela est entré en ligne de compte dans mes décisions. » En me reconduisant à la porte, il me dit pour finir : « Vous avez très bien agi à Saint-Pierre. »

Cette incontestable modération, cette magnanimité à mon égard, ne pouvaient me faire oublier que cette affaire dépassait de loin ma personne. Une dizaine d'officiers de Londres, qui s'étaient spontanément solidarisés avec l'amiral, étaient encore en train de purger de lourdes peines d'arrêts de rigueur. Dans les équipages aussi, dans les ports, l'indignation avait été grande, ce qui expliquait le télégramme menaçant du 20 mars. Tout était rentré à peu près dans l'ordre sur l'injonction de Muselier lui-même, mais sa situation n'étant toujours pas réglée, je fis savoir à qui de droit que je ne reprendrais pas mon service tant que l'amiral ne serait pas remis en possession de son commandement. Ce qui me confirmait dans cette décision, c'était la gravité des faits qui avaient motivé sa démission (en tant que Commissaire national) au cours de la séance du 3 mars [1].

Dans le courant de mai, l'amiral fut définitivement liquidé par une procédure à peu près identique à celle qui fut employée plus tard contre Giraud.

Pour en revenir à l'affaire de Saint-Pierre elle-même, il faut inscrire à son actif le plébiscite de Noël, mais il ne fait guère de doute qu'elle est à l'origine de la mise en quarantaine de la France Libre par le gouvernement américain, voire de toute une séquence d'événements dont l'affaire Giraud.

Au cours de notre séjour dans les îles, un film qui reconstituait certaines scènes du débarquement y fut tourné par Victor Stoloff venu clandestinement des États-Unis. Ce film, complété avec la collaboration de Dorothy Thompson et Charles Boyer, passa devant des millions de spectateurs en Amérique et en Angleterre sous le nom de *The Little Islands of Freedom*.

Louis DE VILLEFOSSE.

1. Ces faits sont exposés en détail dans *De Gaulle contre le Gaullisme*.

Jean Balladur.

LE DEDANS ET LE DEHORS

« Je mets une pomme sur la table.
Puis je me mets sous cette pomme.
Quelle tranquillité ! »
Henri MICHAUX

Quand nous visitons un hôtel du XVIIIe siècle, il semble que nous sachions ce qui distingue le « dedans » du « dehors », un salon du jardin, le jardin de la rue. Mais si dans le même moment il nous vient à l'esprit de feuilleter une revue qui propose les œuvres les plus récentes des architectes modernes, et en particulier les villas des architectes américains de l'école de Wright ou de Neutra, nous ne savons plus à quoi nous en tenir. Dans ces villas rien ne sépare le jardin des pièces de séjour, sinon une cloison de verre escamotable. Les plantes vertes du dehors pénètrent jusque dans les chambres. L'intérieur et l'extérieur paraissent confondus. Pourtant à propos des villas américaines comme des hôtels du XVIIIe nous usons des mêmes mots : habitation, dedans, dehors, chambres, jardin, etc. Nous les tenons donc pour des objets répondant aux mêmes fonctions. Il semblerait alors que ces différences de structure soient superficielles et tiennent aux écarts de climat, de technique et de mœurs qui distinguent l'Ile-de-France et la Californie, le XVIIIe et le XXe siècle.

Cependant l'hétérogénéité des climats ne paraît pas être une déterminante de ces contrastes. En Californie même, à côté des villas construites par R. Neutra, s'élèvent des habitations qui s'apparentent aux hôtels classiques français. Et par ailleurs Wright a construit des « Usonian » aussi ouverts sur le dehors que les villas californiennes, dans des régions des U. S. A. au climat infiniment plus rigoureux que celui de l'Ile-de-France. Quant aux progrès techniques, certes on ne peut nier leur importance. Sans les progrès accomplis dans le coulage des glaces de grandes dimensions, il est probable que les architectes modernes n'auraient pu réaliser les



murs de verre qui donnent un caractère essentiel à leurs habitations. Mais ces transparences que Neutra a réalisées en verre, les Japonais les avaient réalisées bien avant lui en papier. Il faut d'ailleurs noter que Wright et Neutra ont pris modèle sur ces villas japonaises, contemporaines des hôtels du XVIIe et du XVIIIe siècle français. L'opposition des coutumes n'explique pas mieux un bouleversement aussi radical du rapport de l'intérieur et de l'extérieur. Les industriels américains, clients de R. Neutra, ont peu de points communs avec les seigneurs français du XVIIIe. Toutefois, avant de s'engouer pour les villas modernes de Neutra ou de Wright, ils ont fait calquer les hôtels classiques français ou anglais et adapter la distribution intérieure des pièces aux exigences de la vie et du confort de leur temps.

Toutes ces contingences, techniques, climatiques, habituelles, si elles ont permis ou facilité l'apparition d'un type d'habitation moderne, n'ont donc pas l'influence prépondérante qu'on serait tenté de leur accorder. Pourquoi les architectes du XVIIIe et ceux du XXe siècle prennent-ils alors des attitudes contraires en face du dehors? N'est-ce pas que le rapport entre l'intérieur et l'extérieur exprime une des caractéristiques fondamentales de l'acte d'habiter? Ainsi, pour dégager les exigences de l'habitation contemporaine par comparaison avec le type traditionnel et classique de l'habitation, il nous faut tout d'abord examiner quelles relations entretiennent le « dehors » et le « dedans ».

* * *

On serait tenté de définir un « espace dedans » par sa fonction. Le Corbusier a d'ailleurs lancé un slogan célèbre : « La maison est une machine à habiter. » Boutade qui assimile une habitation à un outil. Or il existe des « dedans » qui servent en même temps d'outils : une auto, un avion, un paquebot sont à la fois habités et utilisés. Prenons, par exemple, le cas du paquebot *Normandie*. Il est considéré comme un outil dans la mesure où il nous permet de nous rendre d'un point à un autre, et par suite dans toutes les caractéristiques de sa structure qui le relient d'une part à l'homme qui l'anime et la dirige et d'autre part à la mer qui lui résiste. L'aspect ustensile du bateau se traduit donc par son caractère maniable et agressif. Il ne fuit pas l'élément « mer »; il le provoque. Mais en même temps qu'elle attaque l'eau, la coque du bateau délimite un « espace-

dedans », habité par l'équipage et les passagers. A ce titre, non seulement la structure du paquebot ne provoque pas l'élément « mer », mais elle tente de le nier. Tout dans *Normandie* était conçu pour faire oublier au passager qu'il était en mer, décors et distractions. Citons le témoignage du même Le Corbusier que sa sensibilité d'architecte moderne rend plus particulièrement attentif à cet aspect du paquebot : « Dans *Normandie* on ne peut pas se douter une minute qu'on est en mer; la mer il faut la « chercher » sur le deck. Le grand deck est assez hostile : promenoir barricadé d'épaisses claustras de bois... Pourquoi cette dissimulation, cette équivoque, cette hypocrisie par lesquels on tend à faire croire au passager qu'il est demeuré place de l'Opéra où à Vichy? Pour essayer de l'arracher au mal de mer? Je suis bien persuadé que l'effet est contraire : quand les pilastres Louis XVI se mettent à pencher à 30°, j'estime que « *le client* » s'inquiète avec raison; c'est pire qu'un tremblement de terre. » (Le Corbusier : *Quand les cathédrales étaient blanches*. Plon, 1937, p. 132.)

On voit donc ce qui distingue ici l'attitude d'utilisation de l'attitude d'habitation. Utiliser, c'est prendre une attitude active en face du monde extérieur; c'est le poser et le définir par cet acte. Or habiter, nous venons de le voir, c'est bien au contraire prendre une attitude négative à l'encontre du dehors et s'efforcer par là même de le nier. Ce qui pourrait troubler la distinction de ces deux conduites, c'est que l'habitation est habituellement précédée d'une utilisation préalable du monde, et qu'au sein même de l'espace habité nous nous livrons à certaines conduites d'utilisation. Mais il n'en reste pas moins que la conscience d'être « à l'intérieur de » comporte un projet explicite de négation du dehors, qui ne peut être confondu avec la négation corrélative d'une détermination quelconque. En effet, les qualités pratiques que l'on recherche dans les matériaux de construction, confirment et précisent ce désir de rompre avec l'extérieur. Les problèmes d'isolation ont pris ces dernières années une importance capitale. Les matériaux traditionnels, pierre, bois, brique, etc., ont été soumis à des expériences précises pour déterminer leurs coefficients d'isolation phonique et thermique. Ce sont des propriétés qu'on ne laisse plus au hasard; et un grand nombre de matériaux de synthèse ont été créés (agglomérés de fibre de bois — amiante ciment — béton foncé, béton cellulaire, etc.) qui permettent de multiplier nos possibilités de refus. Quant aux structures des éléments de construction (fenêtres,

portes, toit, brise-soleil, etc...) elles sont tenues pour améliorées chaque fois qu'elles réalisent une interruption plus efficace entre le dedans et le dehors. Il apparaît donc que nous utilisons, en construction, les propriétés de la matière dans la mesure où elles nous coupent des excitants du monde extérieur (froid, chaud, bruit, lumière, etc.). Le « dedans » veut ignorer les divers composants de notre situation dans le monde. On y découvre un projet de solitude et de repli. Et quand on examine le principe des techniques appliquées au conditionnement de l'espace intérieur, on constate qu'il fortifie encore ce projet de négation en en dégageant le sens.

Pendant cette dernière guerre on a construit aux U. S. A. une usine sans fenêtres, qui réalise l'expression la plus radicale du « dedans ». Dans quel but? Des expériences précises ont établi que notre impression de froid ou de chaleur est relative à plusieurs facteurs : température de l'air, température superficielle des parois environnantes, vitesse de l'air, son degré d'humidité. Il y a ainsi pour chaque température avec air humide ou sec, tranquille ou agité, une sensation déterminée de « bien-être ». C'est ainsi, par exemple, que l'on aura l'impression d'une « *température effective* » de 16°, avec une température de 19° au thermomètre sec et 10 % d'humidité (lecture au thermomètre mouillé 7°) comme avec une température de 16° 5 au thermomètre sec avec 8 % d'humidité (lecture au thermomètre mouillé 14° 5). Cette expérience étant réalisée en air calme, pour un sujet normal et immobile, pesant 65 kgs et vêtu d'un costume de demi-saison. Les ingénieurs américains ont donc établi des abaques qui définissent pour chaque température, les conditions d'« égal confort »; c'est-à-dire celles qui n'imposent qu'un effort minimum aux mécanismes régulateurs du corps humain, et correspondent à une activité économique du métabolisme de base. Par ailleurs, des expériences sur le rendement de l'organisme en fonction de la température ambiante, ont montré que son travail est d'autant plus économique qu'il se fait à une température plus basse, et comme la machine vivante règle sa température à un niveau d'autant plus élevé que la température ambiante est elle-même élevée, on peut préciser pour chaque type d'activité, une température économique, c'est-à-dire à laquelle le corps fatigue le moins. Des statistiques concernant la fréquence des accidents en fonction de la température du milieu, viennent corroborer ces résultats. Au-dessus et au-dessous d'un certain degré de *température effective*, le nombre des accidents s'accroît. Des expériences du

même ordre ont montré l'intérêt d'un dosage précis de la lumière, du bruit, de l'humidité de l'air, de la couleur, des objets, des machines et des parois, etc., etc., si l'on veut obtenir un rendement optimum du corps humain. Dans l'usine sans fenêtres, que nous citions plus haut, tous les éléments nécessaires à la vie étaient donc livrés aux sens du personnel de l'usine après un petit traitement qui les rendait « exacts ». Air, lumière, chaleur, humidité, poussières, étaient d'abord « justifiés », pour créer le meilleur monde possible, c'est-à-dire celui qui procure le meilleur rendement. Les ingénieurs américains appellent cet état : « être confortable ».

En se repliant à l'« intérieur », l'homme s'efforce donc de suppléer par des techniques à ses propres possibilités d'adaptation. L'impression de bien-être est corrélative d'une sorte d'élargissement de notre enceinte corporelle. La défense de l'organisme contre les agressions du dehors — chaud, froid, poussières, microbes, soleil, vents, etc., qui se livrait à la surface de notre peau, à la limite de nos orifices corporels et de nos muqueuses, a été transportée à la surface externe de notre habitation, à ses orifices : portes et fenêtres. Le dépoussiérage auquel on soumet l'*air conditionné* avant de le livrer à la respiration, supplée aux filtres naturels de l'organisme : poils du nez, cils de la trachée, humidité des muqueuses, etc. Il y a là comme une digestion de l'espace intérieur, une extension de notre *espace vital* au « dedans » tout entier. D'ailleurs, les mots qui signifient l'intériorité corporelle et ceux que nous appliquons à la partie la plus reculée d'un intérieur, « l'intimité », accusent une parenté étymologique. On rattache la préposition *dedans*, les mots *intérieur* et *intestin* à l'adverbe latin *intus*. Le langage recueille cette identité de nature, que nous percevons, entre un « dedans » et l'intérieur d'un corps. Pénétrer dans *l'habitation* d'autrui sans son consentement n'apparaît-il pas constituer une *violation* de son domicile? Le mot *façade*, et tous les caractères *représentatifs* (ordres classiques) que lui accordait l'architecture traditionnelle, ne manifeste-t-il pas une corporéité retranchée « à l'intérieur » de l'édifice et soustraite au regard d'autrui?

L'examen d'ensemble des techniques de conditionnement intérieur nous conduit à dégager la signification corporelle de l'« espace-dedans »; mais les exigences du corps n'apparaissent plus ici sous la forme d'une nécessité gratuite. Il s'agit de supprimer le monde, et la situation qu'il nous impose, pour le refaire; mais pour le refaire *exact*, c'est-à-dire non plus contingent mais fondé, soutenu à l'être

par notre propre volonté. Toutes ces techniques s'efforcent de transcender les aspects absurdes de notre situation : contingence du milieu (climat, situation géographique, etc.), propres contingences du corps humain (sensibilité individuelle au froid ou au chaud, débilité, etc.). L'*air « exact »* apparaît comme une tentative de justification des conditions de vie et de travail. L'architecte s'efforce de procurer à chaque subjectivité le moyen d'adapter le monde à son corps et par suite de dépasser la contingence qu'il représente en étant l'auteur des modalités de sa liaison au monde. *Un espace « dedans » est une portion du monde que l'on a contraint d'épouser les contradictions de notre corporéité.* Par suite le monde intérieur est valorisé non pas comme le pensent certains psychanalystes parce qu'il reconstitue les conditions de la vie au sein de la mère (tiédeur, obscurité, sécurité, repos), mais parce qu'il nous libère en reprenant à son compte certaines nécessités absurdes de notre situation intramondaine. Nous prenons du plaisir à lutter contre le vent et la pluie dans la mesure où cette situation ne nous apparaît pas comme imposée mais comme voulue, c'est-à-dire dans la mesure où nous avons la possibilité permanente de nous y soustraire. Le « dedans » représente cette possibilité et c'est à ce titre qu'il est un monde sans *souci*. Ce n'est donc pas une parenté fonctionnelle, ustensile, qui constitue la généralité de la notion du « dedans » mais la participation à un même projet. Nous tenons pour « intérieur » tout espace, grotte, cavité, habitation qui nous permette de réaliser corporellement une négation du monde environnant et qui constitue à quelque titre que ce soit un monde plus « exact », c'est-à-dire un monde où les existants aient une « raison » d'être, un monde dont la nécessité ne soit plus « contingente » mais « hypothétique ». Et pour ce faire, il faut soustraire les existants à l'existence; autrement dit d'abord annuler le « dehors ».

Toutefois il est remarquable que dans l'usine sans fenêtres que nous proposions ci-dessus comme un exemple d'habitation définie avec rigueur, « le dehors » fit tout de même irruption. On annonçait aux ouvriers par le moyen de pancartes lumineuses, et à intervalles réguliers, le temps qu'il faisait : « Beau temps — variable — pluvieux, etc. » Dans une usine souterraine d'armement construite il y a quelques années en Suède, l'administration prenait les mêmes précautions, mais par le truchement de haut-parleurs. — Le monde extérieur se profile donc à l'horizon du « dedans », comme l'origine du changement et des soucis. Il ne suffit pas de réaliser

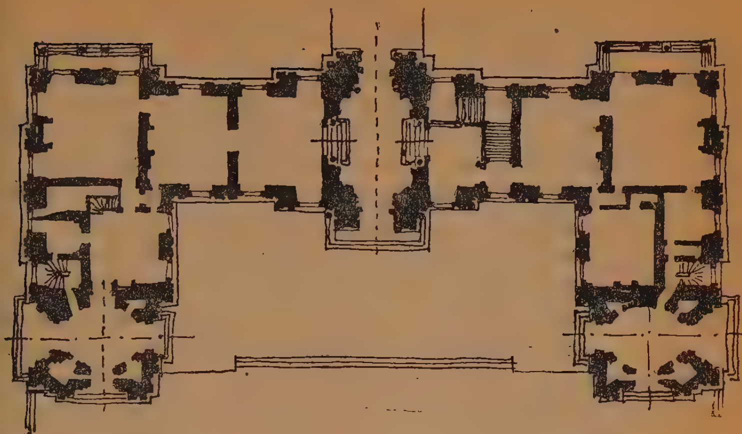
un petit monde « exact », il le faut situé par rapport au monde. Pour l'ouvrier enfermé dans l'usine, le monde « investit » le dedans, il l'environne, à la fois sujet de préoccupations et possibilité infinie de fuite. Habiter c'est créer un rapport dedans-dehors ; rapport d'exclusion qui peut se poser de diverses façons. Dans l'exemple d'usines sans fenêtres, ce rapport est réalisé sur le mode abstrait de la « citation ». Au terme de cette analyse des techniques de construction et de conditionnement, nous nous trouvons en présence d'une dialectique de l'externe et de l'interne que toute œuvre architecturale pose et définit. Les contrastes qui nous surprenaient chez Neutra et chez Wright, ne nous apparaissent plus alors comme l'expression temporaire d'un certain nombre de conditions climatiques ou techniques, mais comme une prise de position sur le sens de cette dialectique qu'il nous semble important de caractériser maintenant par rapport au type classique de l'hôtel français.



Nous avons défini le monde intérieur à partir de techniques très récentes, comme les techniques de chauffage et de conditionnement d'air. Et il s'est donné comme un monde « essentiel » par l'annulation d'un dehors inessentiel à notre corporéité. Or qu'en était-il au XVIIIe siècle où les techniques de chauffage et les équipements intérieurs restaient rudimentaires ? Peut-on également considérer le monde intérieur classique comme la création d'un monde « essentiel » et « exact » aux yeux du grand seigneur qui l'habitait ?

La structure fondamentale des volumes intérieurs d'un hôtel classique et de sa décoration est dominée par le souci constant de proposer des éléments définis, aux contours bien nets et parfaitement stables. Promenons-nous dans l'Hôtel de Biron (l'actuel musée Rodin, rue de Varennes), nous sommes projetés successivement dans des volumes immobiles parce que de proportions voisines du cube (volume exigeant et suffisant), parce que de proportions précisées et déchiffrables. J. F. Blondel, architecte du XVIIIe siècle (1705-1774) rapporte, dans son cours d'architecture, avec beaucoup de précision et en y insistant longuement, les proportions qu'il convient de donner à chaque type de salle, d'après l'enseignement de Palladio, Philibert de l'Orme ou Mansart. Ce sont des rapports simples, que l'œil découvre sans exercice (carré et diagonale du carré, carré et une fois et demi le côté du carré, etc.). Les murs, les

JARDIN

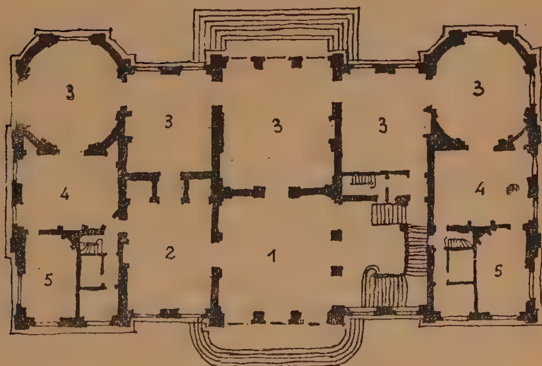


0 5 10 M.

JARDIN

Chateau de Maisons-sur-Seine (1642).

JARDIN



0 5 10

COUR

Hotel de Biron (1729).
(77, rue de Varenne, Paris)
1. Vestibule. — 2. Salle à manger. — 3. Salons.
4. Chambres à coucher. — 5. Bureaux.

plafonds, les planchers sont également proposés dans l'architecture classique, sous l'aspect de surfaces définies, limitées, enfermées dans des formes simples, géométriques, mesurées : ce seront des panneaux, des caissons, des compartiments. Ainsi donc, volumes ou surfaces, leur caractéristique principale, est d'apparaître sous la forme d'éléments entiers; la « discontinuité » est reine. De plus, les formes simples qui les enserrent ne sont pas des rectangles ou des parallélépipèdes quelconques, mais des rectangles, des parallélépipèdes ou des rapports privilégiés; parce qu'ils parviennent à certaines proportions tenues pour « essentielles ». Il est en effet remarquable que de Vitruve à Matila Ghyka tous les exégètes des proportions mathématiques en architecture visent à nous donner ces dernières comme naturelles, comme la traduction intelligible de la loi intime des existants. « Ce temple délicat, nul ne le sait, est *l'image mathématique* d'une fille de Corinthe, que j'ai heureusement aimée. Il en reproduit fidèlement les *proportions particulières* », fait dire P. Valéry à Eupalinos (63e édit., p. 104). Une matière paraît immobilisée par « sa mise en proportion », parce qu'elle est parvenue à cette perfection finale que réalise une adéquation essentielle de la forme et de la matière. En se coulant dans la carcasse de rapports que lui tend l'architecte classique, la matière se spiritualise et se hausse à un degré d'être supérieur, la forme de l'objet. On entrevoit alors que le monde intérieur classique projette aussi de parvenir à un mode d'être « exact ». Mais l'exactitude n'est plus alors définie par les exigences contingentes de notre capacité posées comme nécessaires, mais par les exigences profondes de la « chose » qui tend à s'épanouir en une forme nécessaire et légale parce qu'en accord avec notre esprit. Le travail de l'architecte consiste à découvrir ces exigences; d'où le principe, sur lequel J. F. Blondel revient à plusieurs reprises : les proportions proposées ne sont que des moyennes; il convient à chaque cas particulier d'imposer les siennes propres. Les règles proposées ne sont que les éléments d'une maïeutique, elles permettent à l'architecte d'aider la matière à s'informer dans son cadre nécessaire. Aussi le monde « intérieur » classique se donne-t-il comme « beau », exact et vrai, par opposition à un « dehors » imparfait et même sans rapport avec la beauté : un monde informe. La relation « dedans »-« dehors » prend ici l'aspect du rapport de la forme avec l'informe.

La signification d'un tel monde nous paraît assez claire. Pour un grand seigneur, la contingence qu'il importe de nier n'est pas

celle de son corps, mais de sa situation dans l'ordre social, de son état, de ses privilèges. Comme l'a montré P. Ariès dans son étude démographique des populations françaises, le *corps* et ses problèmes ne prend une certaine importance que vers la fin du XVIIIe siècle; jusque-là, il apparaît comme une fatalité hors du pouvoir de l'homme. Le monde « essentiel » que le grand seigneur exige de son architecte, devra donc apparaître comme un monde immobile et un ordre. Mais pour être rassurant, il faut que cet ordre soit nécessaire; c'est-à-dire qu'il se donne comme la loi naturelle et intime du monde, autrement dit comme une « fatalité intelligible ». D'où le formalisme géométrique du monde intérieur classique, qui mêle l'esprit à la matière et s'efforce de penser une proportion naturelle.

Or si nous examinons le « dehors » que les architectes classiques ont ménagé aux pièces de réception qui le regardent : le jardin à la française, nous y découvrons les mêmes principes de construction. Il n'y a pas d'hiatus entre le dedans et le dehors proposé. Il n'y a pas de tentations. Le dehors, soumis aux variations atmosphériques, est soustrait le plus possible à la contingence, à l'existence. Aussi le principe fondamental des jardins de Le Nôtre, est-il de bannir toute étrangeté naturelle. Il commence par niveler le terrain, c'est dire qu'il retire à la « situation » particulière du jardin son « caractère », son irrationalité. Il annule le « site ». N'est-il pas remarquable que Louis XIV ait préféré Versailles à des sites aussi particuliers que Marly ou Saint-Germain-en-Laye? Mais en créant une décoration à plat, l'architecte retire au jardin toute possibilité de surprise. Si un volume nous échappe par un de ses côtés, il peut être à l'origine d'un « événement ». Par contre, un « tapis vert » ou bien un « parterre de broderie » se livre d'un seul coup. Il se lit. Il est rationnel, susceptible de rapports définis. Aussi, dans un jardin classique, les points hauts : terrasses, appartements principaux au premier étage, boulingrin (parterres ou bassins en contrebas de chemins qui les contournent) sont-ils multipliés. Ils nous livrent le jardin sous forme de plans.

Mais il reste à surmonter la forme étrange des arbres et des arbustes. Car la forme d'un arbre traduit généralement sa vie : les années froides ou chaudes, sèches ou pluvieuses, la marche du soleil, les vents dominants, la nature riche ou pauvre du sol, etc... En bref, un arbre introduit dans un jardin une expression sensible de la situation contingente du terrain. Aussi l'architecte classique s'efforce-t-il d'atténuer cette expression. Il masque l'enchevêtrement désor-

donné des trous, avec des « murailles vertes » de buis taillé, des palissades de charmille. Il limite le nombre des essences à une ou deux. Enfin il taille même les grands arbres et les contraint par une discipline rigoureuse à prendre des formes géométriques. L'originalité insaisissable des arbres est maîtrisée. Et ces arbres *construits* se porteront garants du bon comportement du reste de l'univers qu'ils masquent.

Il semble donc que le projet d'une demeure classique soit de soustraire ses habitants à la dialectique dedans-dehors, en rejetant le « dehors » contingent hors de portée de leur *regard*. Le dehors immédiat, c'est-à-dire le jardin, y est traité comme un dedans. Il y est prévu des salons, des galeries et des théâtres. La cour « habite » le parc de Versailles, comme elle « habite » le Palais. Toutefois cette signification n'est vraie que de la demeure classique du XVIIe siècle. Car le rapport forme-informe, expression architecturale de l'ordre politique, va évoluer, de Versailles au Trianon de Marie-Antoinette, en même temps que cet ordre.

Le projet d'abolir toute dialectique est surtout sensible dans la période florissante du siècle de Louis XIV. Il importe, alors, de créer un État positif, plein, symétrique, équilibré, ordonné, policé, convergent; par suite, d'abolir toute occasion de dialectique, de changement, de doute et de critique. Il faut donc escamoter l'expression sensible de la contingence, « le dehors », source d'apparitions et d'abolitions indépendantes et absurdes. L'unité entre « le dehors » immédiat et « le dedans » sera très poussée. L'intérieur et l'extérieur se construisent l'un sur l'autre à un niveau moyen. L'architecte n'hésite pas à employer à l'intérieur des matériaux froids : bronzes, marbres, pierre. Il traite l'intérieur en « façade » comme l'extérieur de l'édifice : colonnes, pilastres, corniches, tables saillantes... Enfin la distribution intérieure réalise partout « un dehors » : il n'y a pas d'intimité possible. Les pièces disposées en enfilade sur une seule épaisseur, se commandent l'une l'autre. Il ne peut être question de se dérober à un importun, par un dégagement secondaire. Le plan du château de Maisons-sur-Seine en est un très bon exemple. Il est situé au « milieu » du jardin; de l'extérieur, à travers les fenêtres qui se font face, on aperçoit l'autre côté du parc. L'œil le traverse de part en part. L'intimité n'est pas encore une exigence. Quant au jardin il est construit de toutes pièces. Tout est artificiel à Versailles et mesuré : les niveaux, l'eau courante, la forme des arbres, les perspectives. Cette dernière création de Le Nôtre caractérise bien

cette architecture du Grand Siècle : elle s'efforce de rejeter le dehors à l'infini. Lignes droites, lignes franches et sans arrière-pensée, signes par excellence, elles découvrent d'un seul coup d'œil leur point de fuite et par là-même découragent la fuite. Pas de cachette possible. Réciproquement elles procurent au maître un incontestable sentiment de puissance : impression de posséder la terre en l'effleurant du regard. Le bon ordre du jardin royal est étendu au royaume tout entier. Le monde construit par Mansart et Le Nôtre est un monde immobile et sans possibilités.

Mais de l'avis même des contemporains, l'Hôtel du XVIIIe siècle représente une révolution par rapport aux habitations particulières du XVIIe siècle. J.-F. Blondel, qui nous a laissé la monographie la plus complète de tous ces édifices, remarque : « Il semble que depuis environ cinquante ans, les architectes français aient à cet égard inventé un art nouveau... Avant ce temps nos édifices en France à l'imitation de ceux d'Italie offraient à la vérité une *décoration extérieure* où l'on voyait régner une assez belle architecture mais dont les *dedans* étaient peu logeables et où il semblait qu'on eût affecté de supprimer la lumière; on avait même de la peine à y trouver la place des principaux meubles... » (cité par J. Guadet : *Théorie de l'Architecture*, t. II, p. 39). Nous trouvons cette révolution d'abord dans le plan. L'indépendance et la liberté de pensée, recouvrées sous la Régence par les grands seigneurs, vont s'exprimer dans la distribution intérieure de leurs hôtels. Disposées en double épaisseur, les pièces d'un hôtel du XVIIIe disposent de dégagements secondaires. Par ailleurs elles se répartissent en groupes indépendants selon leur fonction; une part est faite à la vie privée. Chez lui le grand seigneur n'a plus besoin d'être tout le temps sur ses gardes. Il peut se laisser aller. Il est à l'abri de « l'étiquette ». Mais la situation de son hôtel a également changé. Tant qu'il participait de la vie de cour, il vivait dans les demeures royales, c'est-à-dire *au milieu* d'un dehors aménagé. Au XVIIIe il reprend contact avec la ville, qui constitue un « dehors » hostile et bruyant. Aussi l'Hôtel du XVIIIe prend-il ses distances par rapport à la Rue : il se *situe « entre cour et jardin »*. Et de la rue au jardin, par des intériorisations successives, on passe du « dehors » au « dedans ». Première enceinte : la cour, pavée et froide. Deuxième enceinte : le vestibule, qui tient à la fois de l'extérieur et de l'intérieur; il est traité en pierre et décoré comme une façade par des colonnes, pilastres, etc. Enfin, les salons ouverts sur le jardin. Ils se construisent en matières d'intériorité : plus de

colonnes, de bronzes, de marbres; mais des matières chaudes : les bois, les tapisseries, les peintures mates. Les formes s'assouplissent : panneaux cernés par des courbes et des contrecourbes. Un temps, le style baroque fait fureur. Mais le jardin reste toujours en accord avec le monde des salons. Jusqu'au milieu du XVIIIe siècle il est toujours ordonné à la française. Toutefois il a perdu ses perspectives et son infinité. Il est à la mesure de ses propriétaires. Il se résout en un îlot de calme, d'ordre et de symétrie, un petit monde immobile posé *devant* la façade, sous le regard des hautes fenêtres à petits carreaux, un espace intérieur cerné par le dehors.

Peu à peu, avec l'abandon de ses responsabilités par l'aristocratie, avec le refus du cérémonial au profit des satisfactions individuelles, ce monde « devant », si parfaitement en accord avec l'ordre et la politesse des salons qu'il prolonge, paraîtra insupportable. L'unité dedans-dehors posée par le jardin à la française sera rejetée en bloc au profit d'un dehors qui ne pouvant être un dehors situé, parce que trop inquiétant, sera un dehors reconstitué : le jardin à l'anglaise.

Le jardin à l'anglaise est un « dehors » aussi artificiel que le jardin de Le Nôtre. Mais si ce dernier pose le formel comme raison d'être des existants, le jardin à l'anglaise en construisant le « site » contient en lui-même la négation de toute contingence. Il vise à se donner comme une copie du dehors devant laquelle nous pouvons rêver au dehors réel. Les principaux éléments : grottes, vieux ponts, ruines, manifestent l'action et les réactions du monde naturel; les murs rongés, les toits affaissés témoignent de l'œuvre du vent, du soleil et de la pluie. Ils portent les marques de l'existence. Ils s'opposent vigoureusement au monde humain exact et formel du dedans. Mais il est indispensable qu'ils soient *construits*, c'est-à-dire qu'ils se donnent pour *imaginaires* et par suite lointains ou improbables. La négation du « dehors » est au cœur même du jardin à l'anglaise. Aussi est-il intéressant de noter l'indignation de J.-F. Blondel qui ne comprend pas qu'on se donne tant de mal pour refaire ce qui existe.

« Osons le dire ici, qu'on y réfléchisse, est-ce véritablement *imiter la nature* que de chercher sous prétexte de variété à introduire dans un jardin *de peu d'étendue*, des monticules, des chemins tortueux, des sentiers en zigzag, des étangs de forme irrégulière, des cavernes, des buttes, enfin des bouquets d'arbres sans liaison et d'espèces différentes, le tout entremêlé de kiosques, de pavillons, d'obélisques, de colonnades, de tombeaux, épars çà et là et dont

l'ensemble n'offre qu'une certaine confusion loin de présenter les compositions symétrisées que l'on reproche à nos jardins. »

« Qu'on nous permette quelques réflexions : si véritablement ce spectacle a quelque chose d'intéressant, ne conviendrait-il pas *plutôt choisir la nature que de l'imiter*? Pourquoi ne pas saisir indistinctement un lieu tout fait ainsi qu'il s'en rencontre mille dans les environs d'une grande capitale et ensuite assortir au « *local* » de ce lieu champêtre des bâtiments d'habitation pour que l'un et l'autre paraissent faire *un seul et même ensemble* de sorte qu'il ne resterait que quelques-unes des parties de ces lieux originairement incultes à réparer ou à entretenir dans leur état naturel en remédiant à ce qu'une inondation ou un été trop brûlant aurait pu détruire ou altérer. D'après cette idée, *qui nous paraît simple*, combien n'éviterait-on pas de frais immenses que coûtent de pareilles entreprises quoique presque toujours imparfaites? » (*Cours d'Architecture* : t. IV, p. 6.)

Soit qu'il traite le « dehors » immédiat à la manière d'un intérieur, soit qu'il extirpe du « dehors » toute virulence, il apparaît que le monde classique tend à supprimer toute dialectique de l'externe et de l'interne. Il se construit comme un monde « essentiel » à l'abri des aléas de « *l'existence* ». Il se veut fermé sur lui-même et immobile dans sa plénitude. Il ne fuit pas le « dehors », en pénétrant dans un « dedans »; mais il s'efforce de démontrer que le dehors n'est pas concevable, ou bien alors sur le mode *imaginaire*. Il se veut intelligible, parce que l'intelligibilité est immuable, éternelle, rassurante.



Tout autre nous paraît être le projet des villas américaines dont les œuvres de Neutra sont le meilleur exemple. Ce n'est pas seulement par la structure qu'elles s'opposent aux habitations classiques, mais par le principe. Et pourtant dans leur goût pour *la rusticité* elles sont voisines des bergeries de Trianon et du romantisme de la fin du XVIIIe. Elles réalisent même l'idée de Blondel, qui lui paraissait si simple : elles se construisent dans un *site* à peine aménagé. Une des caractéristiques essentielles de l'habitation moderne est en effet cette recherche fondamentale d'un terrain bien « situé », d'une vue ou d'un paysage, que l'architecte se gardera bien de bouleverser. Il pliera plutôt sa construction au gré du terrain. Il plantera le bâtiment sans toucher aux abords, même immédiats.

L'architecte moderne semble donc accepter le « dehors » tel qu'il est, de bonne foi. Est-ce qu'il pose également le rapport dedans-dehors avec toutes ses exigences? Il ne nous semble pas. Si l'architecte classique annulait l'antinomie dedans-dehors au profit du « dedans », l'architecte contemporain a tendance à l'annuler au profit du « dehors ». Considérons une villa de Neutra. Il construit son intérieur avec tous les caractères du dehors.

Une construction classique se compose d'un ensemble de volumes définis. Nous ne trouvons plus ici que des esquisses de volumes qui se dissolvent les uns dans les autres. Le passage des volumes du dehors aux volumes intérieurs se fait sans transition. Bien mieux, c'est le même volume qui semble se continuer à l'intérieur. Le seul obstacle qu'il « traverse » est une paroi de verre, au surplus escamotable. Le même sol de *briques* qui conduit de la rue à la maison se poursuit à l'intérieur du living-room. Le bassin et les nénuphars qui s'adossent à la fragile cloison de verre se retrouvent par-delà cette glace, identiques. Sans hésiter, l'architecte construit le dedans symétrique du dehors : eau, plantes, matières, nous trouvons les mêmes éléments de part et d'autre. Il indique le « dedans » plutôt qu'il ne le définit. Il le pose comme un « possible », esquissé par le toit et des fermetures escamotables. Et la prédominance des parois de verre sur les parties pleines réduit au minimum toute indication négative du « dedans ». Une transparence portant en elle la négation de la limite qu'elle détermine. Même le toit est parfois supprimé dans certaines villas de Wright qui le traite en transparences.

Quant aux matériaux utilisés à l'intérieur, ils se caractérisent par leur « rusticité ». La brique posée ou mortier de ciment, non rejointoyée, est d'ordinaire un matériau de revêtement extérieur. Nous la trouvons ici, à l'intérieur de la salle de séjour, constituant le sol et les parois. Pareillement Neutra traite ses plafonds et certaines de ses cloisons en frises de sapin rouge, non enduites ni peintes. Matières brutes qui contrastent heureusement avec le fini des glaces et des fers. Or l'usage de matériaux à peine dégrossis (moellons — solives ou poutres en bois écorcé mais non débité) est caractéristique de certaines tendances de l'architecture contemporaine. (Cf. les n°s 6 et 18, nouvelle série, de l'*Architecture d'Aujourd'hui*, consacrés à Neutra et aux habitations individuelles; et le n° de janvier 1948 de l'*Architectural Forum* consacré à F.-L. Wright.). La question se pose alors de savoir pourquoi ces matériaux employés

d'ordinaire à l'extérieur sont choisis pour réaliser des revêtements intérieurs. Nous avons défini le monde « dedans » classique par son projet de construire un monde « exact » en faisant apparaître une adéquation quasi parfaite de la forme et de la matière. Or cette adéquation requiert corrélativement une exécution parfaite. Il s'agit de *réaliser* le monde géométrique, angles, droites, points ; et donc pallier toutes les dérobades de la matière. Nous pensons, en effet, qu'une forme maîtrise d'autant mieux la matière que les rugosités de cette dernière n'« apparaissent » pas. L'arête d'un meuble parfaitement dressé nous est proposée comme la figuration matérielle d'une droite. Aussi l'architecte classique manifeste-t-il une certaine prédilection pour les matériaux qui prennent bien le *poli*, et dont les arêtes ne s'épaufrent pas. Et quand il emploie des matériaux à structure hétérogène, comme le bois, il les enduit et les peint de façon à réaliser une matière idéalement lisse et continue. Et il annule les retraits par un jeu habile d'assemblages. Dans le monde classique le matériau d'intérieur est celui qui permet l'exactitude de l'exécution, et dont la nature s'efface devant la forme (marbres, bronzes, stucs, etc.). Par contre le goût de la rusticité recherche les inexactitudes : chaque brique conservera sa couleur et sa structure de hasard. Les joints, loin de matérialiser des droites, laisseront refluer le mortier et réaliseront au toucher comme à la vue une ligne sinueuse, monstrueuse, au gré des causes accidentelles de l'exécution. L'architecte ne cherchera pas à remédier aux « aventures » de ses matériaux. Les bois seront utilisés tels quels, avec leurs fibres et leurs nœuds reproduisant la vie particulière de l'arbre d'où on les a tirés. Et de même des autres matériaux. La « rusticité » est un refus de lier à l'existence une essence nécessaire, alors que la technique classique s'efforce de réduire les inégalités contingentes de l'existence de ses matériaux en leur imposant une essence formelle. L'architecte classique contrôle les apparences de ses matériaux. L'architecte contemporain se délecte des traces inédites laissées par le hasard.

Les villas américaines se présentent donc à nous comme un projet de réintroduire la contingence dans le monde intérieur. Ainsi la signification corporelle du monde-dedans y est-elle pratiquement inexistante. L'homme se sent de nouveau renvoyé aux limites de son propre corps. Il se sent environné. Le monde extérieur ne lui est plus proposé *devant* mais autour. Le living-room s'ouvre au dehors par toutes ses faces. Le dehors le traverse de part en part,

La rugosité même des matériaux d'intérieur rend l'habitant à la conscience de sa peau. Le corps redevient un objet « essentiel ». Le dedans se réduit au corps, pensé dans le monde. Il est à remarquer ici l'importance des fonctions qui dans l'habitation moderne renvoie le corps à la conscience de ses propres limites : solarium, piscines, pratiques du nudisme, et toutes expériences de contact entre le corps et la matière.

Il ne nous appartient pas de dégager la signification de cette négation du dedans par le dehors que nous trouvons dans les habitations modernes et en particulier les villas américaines, n'ayant aucune expérience de la vie aux U. S. A.

Toutefois à travers les deux types de dialectique que nous avons analysés ici : le monde classique et la villa moderne, il nous est apparu que la mission de l'architecte en construisant une habitation n'est pas seulement de satisfaire certains besoins mais de définir « une situation ». Il doit prendre position. Par là-même les notions de « dedans » et de « dehors » perdent leur caractère de simple détermination spatiale, pour s'enrichir d'un contenu subjectif. Nous nous « sentons » au dehors quand les apparences se donnent pour indifférentes; quand apparaît la gratuité des formes et des matières. Le monde du dehors est le monde de toutes les possibilités et de l'indifférence à ces possibilités. C'est le monde de la « nécessité contingente ». Le monde du dedans nous est apparu au contraire comme le monde de la participation des formes aux matières. Il se veut identique dans le temps. C'est un monde qui a une « raison d'être », un monde finaliste et humain. Il est le monde particulier de la femme et des civilisations cérémonieuses. Monde de « l'exactitude » et de la « finalité », il se montre susceptible de « beauté ». Aussi le monde du « dehors » ne devient-il pas de plus en plus le domaine de l'ingénieur, tandis que le monde du « dedans » reste le bien des artistes et de l'architecte?

Jean BALLADUR.

Étiemble.

VINGT ANS APRÈS

II. — RIMBALDISME ET RIMBALDITE

On voit donc, depuis vingt ans, s'améliorer le texte de Rimbaud, et progresser l'œuvre des érudits. Tant s'en faut, hélas! que s'améliorent ou progressent les exégèses chaque année depuis vingt ans plus nombreuses des rimbaldiens, ou rimbaudiens. Ni la vie de Rimbaud n'est beaucoup mieux connue qu'en 1929, ni plus précise ou plus juste qu'alors la critique de ses ouvrages.

Lorsqu'en 1939 M. Jean-Marie Carré publia une édition nouvelle de sa *Vie de Rimbaud*[1], il n'eut qu'à réviser certains passages où s'inscrivaient en 1926 quelques traces de la légende, et qu'à donner en appendice le résumé des plus récents travaux. Maigre moisson. Entre temps, néanmoins, que de biographes! Avec la même inconscience qui lui faisait récrire en bon français *le Cimetière marin*, le colonel Godchot avait rassemblé, dans les deux volumes de son *Rimbaud ne varietur*[2], le résultat de ses enquêtes sur le capitaine Rimbaud ou les palmarès du collège de Charleville. Avec plus de sérieux et de tact, Miss Enid Starkie avait compilé un abondant *Arthur Rimbaud* que complétait bientôt un volume entier sur *Rimbaud en Abyssinie*[3] (Plus que d'Arthur Rimbaud, il s'agissait de l'Angleterre.). Et voilà qu'on nous révélait le *Journal* de Vitalie!

Que Rimbaud dût à ses ascendants maternels, nullement aux paternels, sa « manie ambulatoire »; qu'il ait ou non vendu des nègres; que l'Intelligence Service l'ait abusivement honoré d'attentions; que cette gnangnan de Vitalie ait passé quelque temps à Londres avec son frère, que nous importe, si rien là ne nous impose de retoucher l'image légendaire? N'était la fureur sacrée qui exalte certains collectionneurs, et par la vertu de laquelle sont amplifiées les plus chétives découvertes, qui se passionnerait pour le nom de

1. Plon.
2. Chez l'auteur, à Nice.
3. Payot.

Rimbaud reproduit en fac-similé d'après les registres du British Museum? Sa « philomathie » nous était bien connue : voilà qui compte, et qui suffit. Et puisque nous n'ignorions point qu'il cherchait à vivre de leçons particulières, allons-nous trembler d'émotion à la vue d'une petite annonce — une des petites annonces qu'Il passait dans la presse anglaise — enfin retrouvée dans un journal de Londres? En favorisant, au détriment de la critique interne, les enquêtes de cette nature, on entretient la curiosité paresseuse et voyeuse trop longtemps déjà confondue avec le goût et la culture. Ce fétichisme capte des énergies qui, mieux employées, sauraient nous émouvoir : supposons par exemple qu'au lieu de vénérer en lui un demi-dieu, Mme Marguerite-Yerta Méléra ait employé à lire Arthur Rimbaud le temps qu'elle a gâché à écrire, si mal, ses *Résonances* [1] : tout le monde y gagnerait, et Rimbaud plus que nous tous. J'avouerai même n'avoir que médiocrement apprécié le zèle tout idolâtre dont la presse accueillit le portrait de Rimbaud par M. Jef Rosmann. — Un nouveau portrait de Rimbaud! — Soit. — Un portrait de Rimbaud après le coup de revolver! — Je le vois bien. — Vous n'aimez donc pas les poètes? — Entendons-nous : ce que j'aime, chez les poètes, il me semble bien que ce sont leurs poèmes. Quant à leurs icônes, pourquoi me troubleraient-elles plus vivement qu'à Florence dans son reliquaire la mâchoire de sainte Marie-Madeleine?

En fait de biographie, nous sommes au point mort. Tout le monde se répète. Je n'y vois qu'un avantage : le temps est passé des berrichonneries ; à force de se répéter, les biographes de ces vingt dernières années l'ont emporté sur les menteurs qui, voilà trente ans, faisaient encore la loi. C'est ainsi que M. Pierre Arnoult, qui recherche pour son *Rimbaud* [2] la faveur du grand public et qui s'accorde à cette fin toutes les vulgarités qu'il estime nécessaires, néanmoins se recommande à notre attention par le soin qu'il prend de ne pas répéter quelques-unes des fables les plus affriolantes.

C'est donc sur le même donné que depuis vingt ans s'échafaudent les commentaires. On s'étonnera moins de leur médiocrité si l'on compare, au nombre et à l'ambition des synthèses, la pauvreté des analyses. Il semble, n'est-ce pas, que toute interprétation d'ensemble dût s'appuyer, neuve, sur de nouveaux détails nouvellement glosés. Or on n'a rien écrit, ou presque rien, sur les poèmes. Quelques articles, dérisoires, sur les sources du *Bateau ivre ;* chacun, selon ses lectures, décrétant que Rimbaud copiait Chateaubriand ; mais non, Poe ; point du tout, Victor Hugo ; allons donc! et *le Magasin Pittoresque*, vous l'oubliez, etc... Pour tarir toutes ces sources, il

1. *Résonances autour de Rimbaud.* Éditions du Myrte.
2. Albin Michel.

n'est que de lire le *Parnasse contemporain*, dont Rimbaud faisait sa pâture. On y découvre une bonne demi-douzaine de *Bateaux ivres* en esquisse (mais on y cherche en vain le génie de Rimbaud). Il est vrai qu'on a copieusement commenté les *Voyelles* : quelques douzaines d'articles, ingénieusement nuls. Quant au reste de l'œuvre, c'est merveille de voir le peu d'intérêt que lui portent les glossateurs. Bien sûr, ils ont tous repris les formules ambiguës : *je est un autre*, *splendides villes* ou *saluer la beauté*, dont il existe au moins quatorze traductions, autant de contresens. Mais les poèmes les plus beaux, ou les plus malaisés, qui donc jamais s'y applique? Tout au plus peut-on citer un article de M. Pierre Petitfils [1] : pour lui, les Chercheuses de poux ce sont les deux sœurs Gindre, les parentes d'Izambard. Il a raison. Le sens du poème reste pourtant le même, et sa beauté, constante.

Non, décidément, je ne puis compter parmi les analystes du détail ce M. Gengoux dont la *Symbolique de Rimbaud* [2] semble élaborée à partir des mots et des lettres. Je ne puis déceler chez lui que le délire d'une imagination naturellement inquiète et livrée, proie facile, aux boniments du jour, occultisme et kabbale : Rimbaud s'y déduirait des secrets d'Eliphas Lévi, des théorèmes de l'*Ethique*! De sorte que l'analyse apparente du détail sur laquelle aurait dû s'appuyer la superstructure, n'est que la vérification systématique, presque toujours forcée, et forcenée, d'une hypothèse qu'on ne saurait pas dire métaphysique : métapsychique, oui. Le livre de Gengoux aura du succès ; autant ou peu s'en faut, et pour les mêmes raisons, que celui de Renéville, qu'on a vu rééditer. Tant pis pour ceux qui, les lisant, croiront y acquérir la connaissance de Rimbaud.

Au moins M. Gengoux éprouve-t-il le besoin de scruter les mots et les lettres. Ceux qui se réclament de la psychanalyse ont été moins scrupuleux. Par un autre effet de cette extrême, de cette excessive délicatesse qui lui conseillait de corriger *les Effarés* afin d'en atténuer les passages impies, M. Robert Goffin expliqua Rimbaud par Sodome : l'explication, par bonheur, n'expliquait rien. Avec M. Cecil Hackett, qui vient de publier chez Corrêa, entièrement remanié, son *Lyrisme de Rimbaud* [3], l'intention n'est pas vulgaire ; mais quand on voit plaqué sur l'œuvre de Rimbaud le schéma précisément qu'on a vu calqué sur Baudelaire, et sur Poe, sur Verlaine et quelques autres, quand le four des *Effarés* s'ouvre comme un utérus, que les petits enfants deviennent du pain chaud, et la *mother* une Grande Ourse, on n'a plus guère envie de poursuivre une lecture dont l'intérêt pourtant n'est pas toujours aussi futile :

1. *Bulletin du bibliophile*, 1945.
2. Éditions du Vieux Colombier.
3. *Rimbaud l'enfant. Le Lyrisme de Rimbaud* parut chez Nizet en 1938.

c'est un fait que Rimbaud agit sur nous comme enfant, et que nous en faisons un héros de la puberté.

En quoi vous vous trompez, objecte M. Paillou [1]. Rimbaud, voyons, mais c'est le père de l'existentialisme! Sartre et son papa emploient beaucoup de gros mots : tous deux se vautrent dans l'ordure, se complaisent au pessimisme. Ah! l'on a vite fait, ces temps-ci, d'écrire un savant ouvrage : le tout est d'accoupler deux mots qui font recette, doublant ainsi les chances du scandale : existentialisme et Rimbaud, c'était du tout cuit, après guerre. Comme dirait M. Paillou en son langage personnel, ce calcul s'est *avéré faux*. Son navet n'a pas obtenu l'audience que lui destinait une idée méritoire. C'est que les catholiques restent les maîtres du terrain. Claudel a fait des petits, depuis 1912. Des petits fûtés qui, pour garder Rimbaud annexé à l'Église, n'hésitent point à jouer le grand jeu « dialectique ». La clé de cette parade sauvage, en vain la cherchez-vous, déclarent ces bonnes âmes. Rimbaud, sachez-le bien, ne se comprend que chrétien. *Chrétien-non-chrétien*, cela va de soi, précise Pierre-Jean Jouve et, vous le sentez, d'autant plus chrétien que plus non-chrétien. Grâce à quelques passes de théologie dont l'audace au moins s'égale à celle de Pierre-Jean Jouve, Daniel-Rops s'est conquis le marché italien : puisque l'horoscope d'Arthur Rimbaud prédestinait ce poète à finalement se convertir, ce que n'osaient prévoir ni Soffici, ni Ferrucio Liuzzi, comment les Italiens douteraient-ils de Daniel-Rops [2]? En France, où Dieu merci le livre de ce gribouillard a fait moins de victimes, il est malheureusement relayé par divers essais aussi mal inspirés, aussi bien accueillis. M. Silvain, pour citer un des épigones, salue en son poète maudit-béni un précurseur du réveil catholique auquel nous devons, outre René Silvain, la petite sœur Thérèse de Lisieux, cette grande sœur du communiant de Charleville, ou du converti de Marseille. Plus ingénieux, le dernier en date des exégètes catholiques, M. Pierre Debray. Était-ce pourtant la peine de deux cents pages qui traitent Arthur Rimbaud en *magicien désabusé*? Si je ne m'abuse, ce fut exactement l'opinion que de soi se formait le poète. On me pardonnera pourtant mon indulgence; lisant comme depuis des années je le fais toutes les sottises qu'on amoncelle sur Rimbaud, si par hasard il m'arrive de remarquer qu'un exégète ne commet pas toutes les erreurs possibles, tous les non-sens de rigueur, je me sens débordant d'aménité. Ainsi pour M. Debray : un catholique de la meilleure espèce, un catholique *progressiste* (j'aimerais

1. *Arthur Rimbaud, père de l'existentialisme*, Librairie académique Perrin.

2. Henri-Daniel Rops, *Rimbaud*, trad. G. L. Pizzolari, Brescia, Morcelliana; 1re éd. 1935; 2e, 1947.

qu'il expliquât comment il peut tolérer que M. Daniel-Rops l'accable d'une postface) et ce bon chrétien hésite à colporter les mensonges d'Isabelle! Il sait que Rimbaud s'explique par Jésus, mais doute que Rimbaud soit mort pieusement. Vous ne voudriez pas que j'exigeasse encore qu'il comprît le poète et goutât les poèmes.

Autant avouer que depuis dix ans nul n'a rien écrit sur Rimbaud qui nous fasse oublier le *Rimbaud*[1] de Jacques Rivière.

***

Aussi attendions-nous beaucoup : presque tout, de la thèse annoncée par M. de Bouillane de Lacoste : *Rimbaud et le problème des « Illuminations »*[2]. Les données sont connues : Verlaine affirme que les *Illuminations* furent composées après *une Saison*; sur la seule foi des hagiographes, l'histoire littéraire et la critique ont adopté sans examen l'ordre inverse. M. de Lacoste réhabilite Verlaine et se propose de démontrer l'erreur commise par Berrichon. Qui n'a remarqué, dans l'*Alchimie du Verbe*, que Rimbaud s'en prend aux chansons, et les condamne sans appel? Aucune référence aux *Illuminations*, telles du moins que définies et publiées par M. de Lacoste. Pourquoi, sinon parce que les chansons avaient été composées avant le coup de revolver, les proses, en 1874 ou 75. L'*adieu* de la *Saison* ne serait plus qu'un au revoir. Pour une fois on parle de *problème* et c'est d'un problème en effet qu'il s'agit.

Pour le résoudre, M. de Bouillane de Lacoste a rassemblé tous les manuscrits de Rimbaud que nous pouvons dater avec exactitude. Il en a prudemment étudié la graphie. Lettres, poèmes, brouillons d'*une Saison*, listes de mots étrangers recopiés par le philomathe, *Illuminations* enfin, tout fut classé, scruté, interprété. Impossible d'en douter : les manuscrits actuellement connus des *Illuminations* ont été rédigés après *une Saison*. Tout y rappelle les autres documents écrits un an plus tard, ou même en 75. Seul contre tous, Verlaine avait raison. Rimbaud n'a point rompu d'un coup avec les lettres, et la *Saison* n'a plus le sens qu'on lui prêtait. Au fait, garde-t-elle un sens?

L'ouvrage de M. de Lacoste se compose de deux parties : la première, minutieuse, et strictement réduite à l'analyse graphologique me paraît incontestable : les manuscrits des *Illuminations*, ceux du moins que nous connaissons, sont de peu postérieurs à 1873. Moins bonne, et moins convaincante, la seconde partie :

1. *Rimbaud le précurseur*. Boivin.
2. Mercure de France.

l'auteur essaie de pousser son avantage et de montrer, par la critique interne, que les proses des *Illuminations*, non seulement ont été recopiées, mais bel et bien composées en 1874, ou 75. Lors de la soutenance, M. Jean-Marie Carré, rapporteur de la thèse, déclara qu'il avait longtemps hésité à faire siennes ces conclusions mais qu'enfin il les adoptait. Depuis lors, André Breton a publié *Flagrant Délit* [1]. Je doute, quant à moi, que M. de Lacoste ait construit sa démonstration avec l'intention, ou l'arrière-pensée, d'interpréter Rimbaud dans un esprit de classe et pour servir la bourgeoisie. Mais je pense, avec André Breton, que M. de Lacoste est fermé à Rimbaud et qu'il faut chercher là le pourquoi de son erreur.

Nous avons, par chance, divers brouillons de la *Saison* : ratures et scories. Rimbaud travaillait dur. A peine si les proses des *Illuminations* comportent, ici ou là, un mot barré : ce sont copies calligraphiées, rédigées à tête et à main reposées. Quant à invoquer l'*Alchimie du verbe*, je le ferais volontiers, contre la thèse de M. de Lacoste : « Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac; les monstres, les mystères; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi. » La dernière allusion concerne *Michel et Christine*, que Rimbaud construisit à partir de Scribe et Dupin. A partir d'eux, et si loin d'eux. La mosquée, au lieu et place d'une usine, n'a pas laissé de traces dans ceux des poèmes, prose ou vers, qui nous sont parvenus. Tout le reste en revanche évoque tel détail des *Illuminations* (au sens restreint qu'avec M. de Lacoste nous accepterons de donner à ce titre). Le *salon au fond d'un lac*, c'est celui de *Soir historique* : « On joue aux cartes au fond de l'étang, miroir évocateur des reines et des mignonnes. » D'où je conclus que Rimbaud, dès avant la *Saison*, pensait à des poèmes analogues aux proses des *Illuminations*. Qu'on y trouve un *wasserfall*, est-ce vraiment la preuve que, pour placer ce mot, le poète avait dû vivre en Allemagne? Habile graphologue, M. de Lacoste est moins habile en poésie.

Répétons, après André Breton, que M. de Bouillane de Lacoste n'aura gagné sa partie que le jour où nous aurons acquis enfin l'assurance que « les manuscrits mis en avant — manuscrits à peu près dépourvus de ratures — ne sont pas des *copies* plus ou moins postérieures à l'original ». Protestons aussi, avec lui, lorsque M. de Lacoste, glosant à son tour le fameux « saluer la beauté », y veut lire l'annonce d'un retour « à la beauté conventionnelle, — qui sait, académique ». *Monsieur de Bouillane veut rire? Monsieur de Bouillane veut qu'on le coiffe du seau à champagne? Entre les interprétations*

1. Éditions Thésée.

qui ont été risquées de cette phrase sibylline et la sienne, il y a tout de même belle distance. Il faut encore approuver André Breton lorsque, contrairement à la thèse de M. de Lacoste, il estime qu'à supposer que les proses des *Illuminations* aient été composées après *une Saison*, il ne s'ensuit nullement que devienne caduque la vertu de Rimbaud, sa vie, moins exemplaire. « On dirait vraiment que l'œuvre de Rimbaud ne vaut qu'en raison de cette rupture consommée en 1873 plutôt qu'en 1875 et cela sous le seul prétexte qu'une critique moutonnière voit frapper d'inanité les gloses *édifiantes* dont elle avait surchargé *une Saison en enfer.* » En vérité, les seuls que puissent gêner des *Illuminations* de basse époque, ils s'appellent Claudel, Daniel-Rops, ou Marcel Lobet : ceux pour qui le silence de Rimbaud prélude à un hosanna; ceux pour qui la littérature « c'était mal ». Je vois mal comment les thèses de M. Lacoste, si quelque jour elles s'avèrent, pourraient embarrasser le chef du surréalisme (ce qu'on n'a pas manqué de dire). Dès le temps du *Minotaure*, André Breton se piquait de préférer à presque tout Rimbaud le *Rêve* qui s'était glissé dans la lettre d'octobre 1875 :

On a faim dans la chambrée,
c'est vrai
Emanations, explosions...

Quant à ceux, dont je suis, qui n'ont cessé de penser que les *Illuminations* en prose représentent le point extrême de perfection où Rimbaud ait conduit sa langue et sa poésie, comment seraient-ils gênés par les patients travaux de M. de Lacoste? Que m'importe, à moi, que Rimbaud d'un seul coup se soit dépris des lettres, ou qu'il soit retombé deux ou trois fois dans sa faiblesse?

***

Toutes ces publications, tant d'autres encore dont je n'ai point parlé, manifestent la force toujours vive de Rimbaud, et la virulence de ce que certains ont nommé *la rimbaldite.* Quelle en effet que soit l'importance des éditions critiques, des iconographies et des bibliographies, Rimbaud continue à mener sa vie de mythe.

Je discerne pourtant, depuis une dizaine d'années, le commencement de ce qui pourrait devenir une prochaine réaction. Dès 1939, dans son *Enfance d'un chef*, Jean-Paul Sartre employait de façon délibérément sacrilège certaines des expressions les plus sacrées aux rimbaldiens. Un écrivain sodomite, Bergère, va déniaiser Lucien, le futur « chef » « Alors, mon bébé, je ne te l'ai pas fait dire. C'est

sur moi que tu comptes pour les dérégler, tes petits sens. » Un peu plus tard : « Sacré petit bluffeur » dit rageusement le Bergère, « ça veut jouer les Rimbaud et voilà plus d'une heure que je m'escrime sur lui sans parvenir à l'exciter. » De la révolte contre la mort aux accommodements les plus lâches avec la vie, tel sera le chemin de Lucien, du gosse de riche. Quelques années plus tard, M. Pierre Minet publia sa *Défaite* [1], confirmant la justesse du schéma proposé par Jean-Paul Sartre. L'auteur ne cache point qu'il s'agit d'une confession. Sa *défaite* est celle de tous ces jeunes gens qui, vers 1920, s'étaient donnés à Rimbaud : « Place aux bourreaux, criaient-ils, aux sacrilèges, aux sombres rédempteurs ! Lui aussi, Rimbaud est né à Bethléem. » Et puis...

Le livre de M. Minet fournit aux communistes un prétexte pour attaquer. Après avoir résumé *la Défaite* en tableau clinique de la « rimbaldite aiguë », M. Larnac lamenta les effets de cette maladie : « Le thérapeute devra s'en prendre, non seulement à une organisation sociale défectueuse et à des morales inhumaines, mais à une éducation trop littéraire. Si Rimbaud n'avait pas occupé son enfance et son adolescence à faire des vers latins au vu de tous et des vers français en cachette, si, au lieu de vivre en tête à tête avec les poètes, il avait pris contact avec le réel par le laboratoire et l'atelier, serait-il devenu celui qu'à vingt ans il devait renier ? C'est peut-être au procès de l'enseignement classique que Minet nous invite, en un moment où trop de forts en thème deviennent la proie des prophètes de l'absurde et du désespoir [2]. »

Une autre attaque, non moins poussée, fut déclenchée par Caillois en septembre 46 : il est temps, grand temps de « dissiper la nuée » qui entoure la trinité Rimbaud-Lautréamont-Stéphane Mallarmé, cette « confrérie taciturne d'Alchimistes solennels [3] ». Un an plus tard, Caillois récidivait, dans *les Cahiers de la Pléiade* : *Après Rimbaud et Lautréamont*. Titre de combat, où se marque la volonté d'en finir avec une influence qui n'est si profonde et si générale que par l'effet d'une méprise. Comment oublier en effet que Rimbaud et Lautréamont ont tous deux condamné le style et les valeurs que leur adolescence avait voulu créer ? « Rimbaud et Lautréamont se sont tus. Ce grand sursaut qui fut leur, ils ont tenu, avant leur silence, à en déclarer la vanité. »

Que ces paroles soient aujourd'hui attendues de la jeunesse, je n'en veux pour confirmation que la diatribe, un peu ridicule en sa véhémence, de M. André Tédesco : « Mort à toi, Rimbaud, assassin,

1. Ed. du Sagittaire.
2. *Action*, 8 août 1947.
3. *Légende de Rimbaud, Spectateur*.

chien! » Rimbaud n'est plus qu'un « jeune saligaud » qui a installé son petit derrière sur la poésie française. » Vite, un peu d'oxygène, demande M. Tédesco; un peu d'oxygène et un poète casqué de cuivre, qui sur son épaule porte une échelle rouge. Nous avons compris : M. Tédesco ne crierait pas si fort si ce n'était en vue d'alerter *les pompiers* [1].

Les chrétiens eux-mêmes se demandent si Rimbaud, tous comptes apurés, mérite qu'on l'annexe; un sale gosse, « fainéant, grossier, ivrogne, insolent », un morveux qui méprise à tort une excellente mère : elle a tant prié pour lui! Quel dut être le calvaire de cette sainte femme, exposée à l'incrédulité de son étrange rejeton! M. Messiaen désespérerait complètement du salut de Rimbaud s'il ne le voyait adopter en Afrique « les idées de tout le monde : économiser quelque argent, se marier et fonder une famille [2] ». En Rimbaud, il accepte Homais.

Voici donc de toutes parts (la droite, la gauche et le centre) converger l'offensive contre la rimbaldite, et contre le rimbaldisme. Nul n'en peut aujourd'hui prédire le succès. Nul non plus n'en peut nier la persévérance. Comme nous ne manquons pas de mythes plus récents, où peuvent émigrer chacun des aspects légendaires d'Arthur Rimbaud (T. E. Lawrence, pour l'aventure et l'ingénieur; Lorca, pour le poète assassiné; Artaud, pour la folie qu'on enferme; Jean Genêt, pour le forçat intraitable et sodomite) je ne serais pas surpris si désormais décroissait l'influence d'un mythe dont le règne prolongé stupéfiera les historiens.

ÉTIEMBLE.

1. *Hikmat*, Tunis.
2. *France-Asie*, Saïgon.

Pierre Auger.

INTRODUCTION A UNE CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'HOMME MICROSCOPIQUE

Les premiers efforts de l'homme pour classer les objets et les phénomènes naturels, l'ont amené à grouper ceux-ci en un petit nombre de grands ensembles séparés par des différences irréductibles. Les quatre éléments, les trois règnes, l'âme et le corps représentent de telles classifications. A la suite du progrès des sciences, la classification générale des choses du monde d'après leur nature a pris la forme de deux dualismes imbriqués : d'une part, celui qui sépare la matière inerte des êtres vivants, et d'autre part chez les plus élevés de ces êtres celui qui oppose le corps à l'esprit.

A l'intérieur de chacune des grandes classes ainsi nommées, une analyse de plus en plus pénétrante a conduit à la reconnaissance d'une complexité toujours croissante. Cependant, en même temps, des efforts de synthèse ont conduit à l'établissement de grandes règles, de grandes lois, qui permettent de rapporter à un nombre décroissant de principes de base tous les détails observés. Ainsi les physiciens ont réduit à quelques éléments fondamentaux les constituants essentiels de l'immense variété chaque jour croissante des corps chimiques. Les biologistes, grâce aux découvertes des lois de l'hérédité et de l'évolution, rattachent les caractères des animaux et des plantes à des éléments de base d'un type commun à tous.

L'effort de simplification ne s'est pas borné là et les tentatives n'ont pas manqué, visant à réduire les différences qui séparent encore les trois mondes des choses, de la vie et de la pensée. Des communications ont été découvertes entre eux, et des phénomènes ou des objets sont passés de l'un dans l'autre. Ainsi les substances organiques comme le sucre étaient classées d'abord dans le monde de la vie et les vitalistes en déclaraient la synthèse chimique impossible. Elles sont passées depuis dans le monde des choses inertes. Chaque fois cependant que l'assimilation foncière d'un de ces mondes par

un autre a été proclamée, cette affirmation ne reposait que sur des succès partiels et sur des désirs pris pour des réalités. Les « matérialistes » du siècle dernier apercevaient justement que la matière vivante suit les lois de la matière inerte, mais devaient cependant s'incliner devant la constatation que leurs machines les plus complexes n'atteignaient pas les caractères fondamentaux des êtres vivants. Ils devaient aussi écarter délibérément de leurs préoccupations la conscience et le libre arbitre en les qualifiant d'épiphénomènes et d'illusions, sacrifiant ainsi au verbalisme même qu'ils stigmatisaient avec raison chez les autres.

Il est clair cependant que chaque nouvelle avance des sciences physiques et biologiques tend à rapprocher l'un de l'autre les mondes qu'elles décrivent. Ces progrès convergents sont dus très largement aux changements d'échelle qui ont caractérisé les cent dernières années de recherches, car ce n'est pas directement à l'échelle humaine que ces rapprochements s'imposent mais à l'échelle moléculaire. Répétons cependant qu'il ne saurait être question ici de succès d'un « matérialisme » : ce mot n'a plus de signification dans la science moderne où la matière et l'énergie, les forces et les formes, la substance et le mouvement n'admettent plus de distinction absolue. Le matérialisme de nos pères qui s'est comporté si vaillamment dans la guerre contre le vitalisme et le spiritualisme a été tué chez lui, sur son propre terrain, par les progrès mêmes des sciences qui paraissaient devoir lui donner l'appui le plus sûr, c'est-à-dire la physique et la mécanique. Il appartient maintenant à l'histoire, laissant tout son héritage de succès au rationalisme. Celui-ci n'est pas une doctrine mais une attitude de pensée exprimant l'espoir de comprendre et le refus de se résigner aux défaites que recouvrent les perfides séductions de mots tels que « l'élan vital ».

Physique classique et microphysique.

Sous le signe de Newton et de la mécanique rationnelle, la physique avait atteint vers la fin du siècle dernier un niveau élevé de cohérence. La grande majorité des phénomènes du monde physique et chimique s'expliquait par les mouvements d'atomes sous l'influence de forces. Les atomes, représentant les constituants élémentaires de la matière, avaient les propriétés des corps solides, en particulier l'élasticité, et les forces étaient celles-là mêmes que nous rendons responsables des mouvements des corps à grande échelle : gravitation, champs électriques et magnétiques. Un déterminisme

rigoureux s'installait à l'aise dans cet univers mécanique qui englobait les étoiles comme les atomes. Les radiations lumineuses étaient attribuées aux vibrations d'un milieu élastique continu, l'éther, au sein duquel baignaient tous les corps. Il faut mettre au crédit de cette physique classique l'établissement des grandes lois de conservation et d'évolution : conservation de la masse, de l'énergie, de l'impulsion, évolution vers l'équilibre thermique et mécanique par la dégradation de l'énergie. Au sein même du monde physique, des domaines entiers comme celui de l'émission de la lumière par les corps sous l'influence de la décharge électrique ou de la chaleur échappaient cependant encore à une explication complète dans ce système : mais il ne paraissait pas qu'il y eût là une difficulté fondamentale. Le monde physique déterministe formait un tout parfait, fermé sur lui-même, et semblait devoir attendre du monde biologique, beaucoup moins avancé dans son analyse, toutes les avances en vue d'un rapprochement éventuel.

Pourtant, au cours d'une période de quelques années autour de 1900, se produisirent les signes annonciateurs d'une grande tempête d'idées. Les atomes, solides composants ultimes de la matière, se montraient soudain fragiles, explosifs même, révélant des complexités intérieures. La vitesse de la lumière se présentait comme un nouvel invariant, très peu bienvenu au milieu du monde newtonien. Enfin, toute explication du rayonnement thermique se montrait impossible sans l'acceptation d'une structure discontinue de l'énergie. La physique subit alors deux crises, l'une bénigne et l'autre grave. La première, sous le vocable de la relativité, conduisit rapidement à un système qui devait supplanter celui de Newton, mais en restant confiné au monde physique. C'était en quelque sorte une révolution de palais, et bientôt une mécanique générale relativiste s'établit sans altérer l'essentiel du système newtonien : en particulier le déterminisme rigoureux subsistait, et la thermodynamique n'était pas modifiée. On peut même dire que l'ensemble avait fortement gagné en perfection et c'est cette physique de la relativité, mécanique et thermodynamique, que nous appellerons la physique classique.

La seconde crise au contraire, celle des quanta, beaucoup moins rapide à se développer, est loin d'être terminée à l'heure actuelle. Elle atteint les principes fondamentaux, sapant le système classique dans sa substance même. Comme il s'agit essentiellement de l'explication de phénomènes à l'échelle atomique ou de la microphysique,

et que pour un très grand nombre de faits à grande échelle, à l'échelle de la vie courante, la physique classique suffit encore amplement, il s'est installé une symbiose des deux systèmes, physique classique et microphysique, utilisés alternativement suivant l'échelle des phénomènes à interpréter. Pourtant, il est certain que c'est la microphysique qui est la plus fondamentale en ce sens que les lois de la physique classique peuvent être considérées comme résultant de l'application de lois statistiques (lois des grands nombres) aux phénomènes microphysiques. La plupart des faits que nous observons à notre échelle résultent de la superposition suivant certaines règles statistiques d'un nombre immense de petits effets quantiques élémentaires. D'autre part, au contraire, en pénétrant dans le monde atomique, il a fallu abandonner les notions classiques précises de position et de vitesse, ainsi que le déterminisme rigoureux qui s'en déduisait. Ce déterminisme subsiste bien entendu en physique classique, mais à titre statistique seulement.

Les états stationnaires.

L'idée fondamentale de la microphysique est celle d'une limite imposée aux observations ou aux mesures qui peuvent être faites dans ce domaine. Une limite de finesse : malgré le perfectionnement des instruments, et même quelles que soient, dans l'avenir, les améliorations qui pourraient leur être apportées, nous ne pouvons pénétrer au-delà d'un certain degré de détails dans l'analyse des phénomènes à l'échelle atomique. L'exemple de la détermination simultanée de la vitesse et de la position d'un électron est bien connu : on sait que plus l'on veut augmenter la précision d'une de ces mesures, plus on perd sur la précision de l'autre. Il y a là comme un granule de connaissance que l'on ne peut ni comprimer ni pénétrer. La même limite de précision se rencontre dans toutes les autres tentatives de détermination exacte des conditions d'un phénomène à l'échelle atomique. Par exemple, celle de la longueur d'onde d'une radiation, si l'on cherche à connaître en même temps l'époque précise où elle est émise.

De ces limitations résulte une incertitude sur les conditions dans lesquelles se produit chaque phénomène étudié et une incertitude correspondante s'introduit nécessairement dans les prévisions que l'on peut faire sur ses conséquences. Prenons comme exemple l'état d'un atome ou d'une molécule à une époque donnée. Nous savons que c'est un corps complexe, l'ayant dans d'autres circonstances

défait en plusieurs constituants, dont des électrons, ou au contraire l'ayant bâti à partir d'eux. Nous voudrions bien connaître à chaque instant l'état intérieur de ce complexe : par exemple, la position ou la vitesse des électrons, puisque ce sont eux qui déterminent les propriétés chimiques de l'atome ou de la molécule et aussi ses émissions lumineuses. Cette connaissance nous permettrait de faire des prévisions précises sur son comportement : cet atome va-t-il émettre de la lumière? Cette molécule va-t-elle se décomposer? Mais justement le principe d'incertitude nous interdit cette connaissance exacte. Nous ne pouvons pénétrer l'intimité de ces particules de matière et devons nous contenter de conjectures, d'ailleurs chiffrables avec précision. Nous pourrons, connaissant globalement l'état d'un atome, calculer exactement les chances qu'il y a pour qu'il émette de la lumière dans la seconde ou la minute qui vient. S'il est resté inerte, les chances sont d'ailleurs exactement les mêmes dans la seconde ou la minute suivante, puisque nous ne pouvons déceler chez lui aucun changement d'état précis. Comme il faut renoncer définitivement à savoir exactement ce qui se passe dans chaque cas individuel, on exprimera ce renoncement en appelant « stationnaire » l'état de l'atome tant qu'il ne réagit pas avec le milieu extérieur. L'atome passe d'un état stationnaire dans un autre chaque fois qu'il réagit, en émettant ou absorbant de la lumière ou des électrons, ou bien en se combinant avec d'autres atomes.

On a interprété de différentes manières ces faits d'expérience. Certains physiciens, déterministes impénitents, ont voulu maintenir l'hypothèse de l'existence d'états intérieurs précis dans les atomes, états sur lesquels nous ne pouvons obtenir aucun renseignement mais qui détermineraient par causalité classique les transformations observées. Outre qu'il n'y a guère de sens à parler d'états sur lesquels la nature des choses nous interdit de rien savoir (ce seraient là de véritables « noumènes »), il est nécessaire d'attribuer à ces états une extraordinaire complication, afin d'expliquer que malgré l'extrême rapidité des mouvements que l'on est obligé de supposer aux électrons, il faille attendre des temps parfois très longs avant que l'atome se trouve dans les conditions précises où il réagit. D'autres physiciens, plus adaptables, ont admis qu'il n'y a rien là où rien ne peut être connu, et que l'atome forme un tout impénétrable auquel s'attache, pour chacun de ses états et dans les conditions de milieu où il est placé, une simple probabilité bien déterminée

pour chaque transformation possible. Pour eux, l'atome qui est dans un de ses états stationnaires ne vieillit pas, n'évolue d'aucune façon, et la transformation quand elle intervient est seulement une surprise attendue. On a pu dire, anthropomorphiquement, que l'atome se décide librement, mais en restant cependant dans les limites de la probabilité calculée. D'ailleurs, comme il est généralement possible d'observer des ensembles comprenant un grand nombre d'atomes placés dans les mêmes conditions, on peut prévoir sans risque de surprise combien d'entre eux se transformeront pendant la prochaine seconde ou minute, et ceci avec une précision statistique qui augmente avec leur nombre. On voit ici comment se fait le passage de la microphysique à la physique classique : celle-ci ne s'occupe que des phénomènes intéressant un très grand nombre d'atomes à la fois, et se satisfait de la prévision statistique déterministe précise, mais globale, qui lui est permise.

L'atome comme objet.

L'atome dans un état stationnaire présente une individualité qui en fait une unité absolue, inanalysable, sauf par des processus entraînant sa destruction. Il présente des réactions imprévisibles exactement, quoique statistiquement calculables, compte tenu des conditions extérieures dans lesquelles il est placé. Il n'effectue d'échanges d'énergie avec l'extérieur qu'au moment des transformations d'un état dans un autre. C'est exactement un « objet » absolu, c'est-à-dire conservant ses qualités d'individu quel que soit l'observateur ou le mode d'observation auquel il est soumis. S'il est complexe et constitué de « parties », ce n'est pas au sens ordinaire du terme puisque la constatation de l'existence de ces parties est impossible tant que son état stationnaire subsiste.

Les objets relatifs, en particulier les objets fabriqués dont nous sommes entourés dans la vie courante, ne sont tels que pour nous et cesseraient d'avoir une individualité nette pour un animal ou même pour un homme appartenant à une culture assez différente de la nôtre. Ces objets sont essentiellement constitués de corps solides, seuls ou associés à des fluides, et ces solides garantissent la durée des objets, condition de leur individualité. Ils les empêchent de se défaire en suivant la loi de l'évolution vers le désordre de plus en plus parfait : ils conservent leur « ordre ». Cependant, tous ces objets relatifs ne sont pas doués des propriétés des objets absolus que sont les atomes. Ils sont analysables, leur comportement dans

des circonstances déterminées est prévisible et ceci d'autant plus exactement que les connaissances sur leur constitution et sur les conditions extérieures sont plus précises. Ils font partie du monde déterministe, du monde régi par les lois de la physique classique, du monde statistique. Pourquoi? Parce qu'ils sont constitués d'un grand nombre d'atomes et de molécules traités statistiquement, globalement, et dont les réactions individuelles sont superposées, sommées, en quelque sorte brutalement. Dans un de ces objets relatifs, un grand nombre d'atomes peuvent être enlevés, ajoutés, remplacés par d'autres sans que la qualité de l'objet soit changée. Leur définition peut être obtenue d'un mot qui les situe par rapport à nous-mêmes. Mais si nous voulons obtenir une définition précise, quantitative, de leur état, il faudra des mots et des chiffres en nombre qui va croissant avec la précision de la définition exigée par nous. Enfin, leur état n'est pas stationnaire et se modifie constamment avec le temps quoique parfois très lentement. L'objet relatif s'altère, tandis que l'objet absolu, l'individu qu'est l'atome, reste inaltérable.

L'atome comme machine.

Les objets relatifs, tels que les produits de l'industrie de l'homme ou des animaux, ont le plus souvent un rôle de maintien ou de conservation d'un ordre donné qu'ils symbolisent ou réalisent. Ainsi, les réserves alimentaires, les aide-mémoire. Mieux que cela, ils peuvent servir de transformateurs d'ordre, en faisant passer par exemple la tension d'un ressort dans le mouvement régulier des aiguilles d'une montre au lieu de la laisser produire directement de la chaleur. Ce sont alors des « machines », telles que celles qui nous permettent d'utiliser l'« ordre » que représente la présence d'un grand nombre d'atomes « chauds » (c'est-à-dire animés de grandes vitesses) dans le soleil et d'une autre foule d'atomes « froids » sur la terre. Sans l'intervention des machines, les atomes du soleil se refroidissent au bénéfice des atomes de la terre en élevant la température du sol pendant le jour. Cette chaleur est d'ailleurs reperdue pendant la nuit, en grande partie. Mais il existe une immense machine thermique constituée par les mers et les montagnes : l'eau des océans se vaporise, se précipite en pluie sur les pentes des montagnes et redescend vers les mers. De l'énergie mécanique apparaît pour un moment, bientôt reversée dans le réservoir thermique de la terre. Remarquons en passant que cette machine comporte bien des

fluides et des solides. Ajoutons à la machine thermique naturelle une machine mécanique construite, une turbine que fait tourner l'eau en descendant, puis une machine électrique qui transforme l'énergie mécanique en énergie électrique, et finalement la chaleur du soleil aura été en partie canalisée vers nos ampoules électriques d'éclairage avant de chauffer finalement la terre. L'atome, lui aussi, est une machine, car il transforme un ordre dans un autre chaque fois qu'il subit une transformation ou un changement d'état stationnaire. Ainsi, il reçoit de la lumière, qu'il absorbe en changeant d'état. Puis il rend cette lumière en revenant au premier état ou bien il la rend sous forme de mouvement, d'énergie cinétique ou mécanique. Il peut absorber de la lumière et se combiner avec d'autres atomes en donnant une molécule, puis cette molécule se défaisant peut rendre l'énergie absorbée sous forme mécanique. L'atome a de plus la propriété d'être une machine inusable et parfaite. Nos machines, objets relatifs, obéissent à la physique classique et s'altèrent en fonctionnant : elles s'usent. Les atomes qui les constituent sont dérangés de leur position initiale, le désordre s'installe peu à peu et finit par rendre leur fonctionnement impossible : les montagnes s'usent quand l'eau ruisselle sur elles, les moteurs en tournant usent leurs axes. Au contraire, les atomes qui ont subi un cycle, mille cycles, un nombre infini de cycles de transformations retrouvent leur état initial identiquement, absolument.

Monde vivant et physique classique.

Si nous nous tournons maintenant vers le monde vivant, et cherchons à quelle physique nous devons le rapporter, il paraît évident a priori que c'est à la physique classique. Le corps des animaux est formé de très nombreux atomes et molécules comme les rouages de nos machines et des lois statistiques doivent leur être appliquées. Les phénomènes physiologiques tels que la circulation du sang, la contraction musculaire, la digestion, peuvent se décrire en termes physicochimiques. Les êtres vivants ont un côté « machine » qui avait été reconnu déjà par Descartes et qui leur permet de s'insérer dans les cycles de dégradation d'ordre que nous avons décrits. Ainsi, les plantes ont pu arrêter la lumière solaire dans son mouvement du plus chaud vers le plus froid, et l'utiliser pour stocker des atomes de carbone à l'abri de l'oxygène qui peut s'y combiner. Ce potentiel d'ordre, représenté par les couches de houille d'une part et l'oxygène de l'atmosphère d'autre part, peut être repris par des

machines de construction humaine qui reproduiront passagèrement des masses d'atomes à température voisine de celle de la surface du soleil. Il n'y a aucune différence entre le rôle joué au cours de ces grandes transformations par le monde vivant et par le monde inerte.

Cependant, nous ne pouvons nous satisfaire de cette identification des êtres vivants aux machines. Plusieurs aspects très essentiels de ces êtres rendent en effet intenable leur assimilation à des objets ordinaires et conduit à leur reconnaître le caractère d'objets absolus. D'abord, si les êtres vivants sont des machines, ce sont des machines qui se réparent toutes seules quand on les abîme, comme si elles portaient en elles un plan d'exécution, un « bleu » de mécanicien complet suivant lequel se reconstituer si cela devient nécessaire. Ceci ne serait pas hors de la portée d'une machine assez perfectionnée, mais n'empêcherait pas cette machine de s'user à la longue, ou le « bleu » de s'altérer avec l'usage, enfin de subir ce sort commun de tout objet relatif qui fait partie du monde classique : le retour au désordre statistique. Le vivant aussi finit le plus souvent par mourir, mais pas en général sans s'être *reproduit* et avoir lancé dans le monde une ou plusieurs machines semblables à lui-même. Est-ce là une différence absolue avec les machines classiques? Pas encore, car nous pouvons fort bien imaginer des machines-outils qui se construiraient des semblables en consommant le potentiel d'ordre nécessaire (matières premières, énergie disponible). Mais où apparaît un mur infranchissable, c'est lorsque nous devons reconnaître dans les descendants d'un de nos êtres vivants, non des semblables, mais des identiques, tandis que nos machines devront fatalement, elles et leurs enfants fabriqués, se dégrader peu à peu sans remède. La machine ne pourra reproduire qu'une machine conforme au plan, au « bleu » qu'elle contient, et au fur et à mesure que celui-ci s'altère, subissant la loi commune des masses de matière soumise à la statistique, elles s'altéreront elles-mêmes. Autrement dit, les fils des machines seront nécessairement, et si peu que ce soit, moins parfaits. Au bout de quelques générations, cette dérive vers le désordre rendra le fonctionnement, impossible et la lignée mourra. Au contraire, nous constatons que pour les êtres vivants, un nombre immense de générations peuvent se succéder sans aucune évolution dans leur anatomie et leur physiologie. On pourra bien apercevoir des variations temporaires, des fluctuations dans l'aspect et le comportement des différents êtres successifs, mais dans des conditions extérieures stables il est possible de suivre à travers des

milliers de cycles de développement le maintien absolu d'une espèce. Ainsi, la Limule que nous connaissons par les fossiles de l'époque primaire vit encore, identique à elle-même, sur les plages atlantiques. De très nombreuses espèces végétales et animales montrent une continuité qui conserve leurs caractères pendant des centaines de milliers d'années à travers autant et quelquefois beaucoup plus de générations successives. Lorsqu'on réfléchit à la fragilité de ces êtres, qui ne comportent aucune partie réellement solide et comparable à nos pièces mécaniques, il devient clair que la conservation de leurs caractères doit avoir pour garant, en quelque sorte, un « bleu » qui soit non un objet relatif, mais un objet absolu, inaltérable même par son usage. En particulier la reproduction de ce plan, de ce « bleu », doit se faire identiquement et sans usure, ce qui n'est pas possible dans le monde classique et statistique des objets relatifs.

Monde vivant et microphysique.

Le rapprochement des êtres vivants avec la microphysique qui s'impose alors donne encore d'autres satisfactions. Ainsi, l'individualité de l'être vivant est également un caractère absolu puisqu'elle ne dépend pas de l'observateur. Ce caractère ne se retrouve pas chez les objets ou machines du monde classique, et lorsque nous croyons l'y apercevoir c'est un simple effet de la réflexion sur eux de l'individualité de l'homme, notre semblable, qui les a construits. Un objet naturel, un ensemble d'objets constituant une machine naturelle comme une montagne peut être subdivisé, altéré, profondément modifié, sans cesser de fonctionner ou de répondre à la définition que nous pouvions en donner. C'est pourquoi il n'y a pas « d'espèces » de montagne, séparées les unes des autres par des différences finies, mais bien une série continue d'exemplaires réels dans laquelle on peut arbitrairement choisir des types moyens. Chez l'animal, au contraire, toutes les parties sont solidaires les unes des autres et contribuent à former l'individu, qui est essentiellement simple, comme c'est le cas pour l'atome ou la molécule.

Enfin, le comportement des animaux peut être prévu approximativement dans chaque ensemble de circonstances, mais non exactement pour chaque cas individuel, et se rapproche ainsi du comportement des atomes et molécules. Ici comme là, aussitôt qu'il est possible d'étudier un grand nombre de cas semblables, l'usage de méthodes statistiques conduit à des prévisions d'une précision

croissante avec le nombre de cas. On sait que même chez les hommes des prévisions très exactes peuvent être faites au sujet du nombre de mariages, de spectateurs dans une salle, d'enfants naturels reconnus, quand les conditions sont bien stables et les nombres assez grands. Le monde classique reparaît ici, non à l'échelle de l'animal, mais à l'échelle de la « population », c'est-à-dire d'un ensemble au sein duquel les êtres individuels restent indépendants et ne sont pas liés dans un grand tout.

Dans le cas des animaux comme dans celui des atomes, on peut rapporter cette incertitude dans la prévision de l'avenir, cette indétermination, à une ignorance fondamentale des conditions « intérieures ». Seulement dans le cas des hommes, cette ignorance, toujours valable pour les spectateurs, n'a plus le même sens chez le sujet lui-même, qui est ici conscient. L'homme qui prend une décision choisit librement parmi les « possibles », mais ce choix reste conforme à une loi de probabilité puisque un grand nombre d'hommes dans des conditions semblables conduisent à un résultat global prévisible. L'homme qui fait un choix conscient connaît plus ou moins complètement les conditions intérieures qui précèdent ce choix, et peut les décrire à d'autres hommes. Lui-même cependant pas plus que les autres, ne peut trouver une relation de détermination infaillible entre ces conditions et son choix. Au moment de la décision intervient un élément incontrôlé, si petit soit-il devant la force motivante des conditions descriptibles.

Structure de la matière vivante.

L'être vivant s'écarte du monde classique auquel son échelle de dimensions semblait devoir le rattacher nécessairement, et se rapproche du monde microphysique : ne peut-on pas chercher autrement que dans des comparaisons entre le comportement de l'animal et celui de l'atome la raison profonde de ce rapprochement? En fait, en même temps que la physique subissait les transformations que nous avons décrites, la biologie évoluait de son côté dans une direction de plus en plus atomistique. Prenons le cas de la génétique : la fixité des espèces vivantes, due au maintien par hérédité de caractères précis, est bien connue depuis l'antiquité. Elle était généralement considérée comme allant de soi, et ce n'est que lorsque Darwin vint démontrer la réalité du transformisme et que Mendel eut indiqué les règles arithmétiques de l'hérédité dans la fécondation croisée, que l'on s'avisa de s'étonner de la conservation rigoureuse

des caractères à travers les aventures de millions de cycles reproductifs. Chacun de ces cycles comporte des actes complexes et précis comme le quadrille des chromosomes au cours de la division du noyau cellulaire ou pendant la fusion des éléments mâle et femelle. Comment ne pas rapprocher cette stabilité de celle des molécules chimiques, et en déduire que le support matériel de la stabilité des espèces ne peut être qu'un ensemble défini, une collection d'espèces chimiques?

L'analyse détaillée des processus de développement et de reproduction des animaux et des plantes a conduit à la certitude de l'existence réelle de cette collection : elle est contenue dans les chromosomes des noyaux des cellules. On est ainsi conduit à attribuer à ces chromosomes une structure proprement moléculaire, c'est-à-dire que tout le filament, le chapelet de gènes, qui en constitue la partie active est une longue molécule extrêmement complexe. La stabilité normale des espèces, ainsi que leurs variations par sauts brusques sont des conséquences directes à grande échelle des propriétés correspondantes de stabilité des molécules chimiques ainsi que des changements brusques qui les amènent d'un état stable dans un autre à l'occasion d'une « réaction chimique ». Les êtres vivants nous apparaissent ainsi sous l'aspect d'amplificateurs pour ces caractères des molécules : la mutation est l'amplification d'une réaction chimique.

Si nous restreignons à ce rôle organisant des chromosomes l'intervention de la microphysique, nous arriverons à concevoir l'être vivant comme une machine dont le fonctionnement et le maintien sont garantis par la possession d'un plan précis, d'un « bleu » absolu, immuable. Mais la machine elle-même pourrait être classique, c'est-à-dire constituée d'organes obéissant aux lois statistiques dans leurs relations entre eux et avec le monde extérieur. Il est clair cependant qu'une telle conception nous laisse profondément insatisfaits. Elle revient presque à poser comme seuls réellement vivants ces chromosomes, le reste de l'être organisé étant une portion du milieu ambiant simplement construite par eux pour leur usage et commodité. L'individualité foncière de l'ensemble de l'être, son comportement libre, la conscience qui accompagne cette liberté, restent complètement en dehors de ce schéma.

Cherchons au contraire à poursuivre l'avantage que nous a donné, dans la compréhension des phénomènes de l'hérédité, leur rattachement à la microphysique. Étendons à l'être entier ou au moins

à une portion à *grande échelle* de cet être l'identification avec un objet absolu, et pour cela supposons-le doué d'une structure fine allant partout *jusqu'à la dimension moléculaire.* Seule une structure de ce genre peut éviter l'intervention de la statistique qui impose ses lois à tout groupe de molécules simplement juxtaposées indépendantes les unes des autres comme le sont celles qui constituent chaque masse matérielle « classique » si petite soit-elle. Il faut une structure qui maintienne entre des parties même très éloignées les unes des autres pour l'échelle atomique, un lien individuel, caractéristique des qualités de ces parties, et non pas une simple relation globale faisant intervenir de nombreux éléments indépendants agissant « en masse ». Bien entendu, il n'est pas nécessaire que toute la matière contenue dans l'être vivant présente cette structure, il suffit d'une sorte de réseau qui peut englober des îlots importants non organisés, classiques. Ceux-ci obéiront au jeu des lois physico-chimiques et formeront la « machine » adjointe à l'objet absolu vivant. Les solides, qui forment des objets relativement plus indépendants de la statistique que les fluides, joueront dans cette machine un rôle important quoique limité par les nécessités des échanges physiologiques.

On peut évidemment essayer de préciser le genre de relations existant entre les différentes régions de l'objet absolu à structure moléculaire ainsi imaginé. Ce ne sont pas nécessairement des relations spatiales, géométriques ou de proche en proche comme dans la structure d'une construction mécanique. Des « signaux » portés par des véhicules quelconques, ondes, substances chimiques, peuvent sans doute réaliser de tels liens. Pour l'instant, contentons-nous de les envisager tels qu'aucun changement ne puisse se produire dans une des régions sans influencer les autres, c'est à-dire que toute transformation ne saurait être qu'une transformation globale. Nous laissons aussi de côté pour être examinés à une autre occasion les problèmes relatifs au temps, en particulier les liens entre la vitesse de propagation des interactions entre régions et la durée de l'établissement et du maintien des états globaux. Une structure du type décrit ici permet de concevoir comment l'être vivant fait suivre des lois du type microphysique à des ensembles de matière d'une dimension telle qu'ils devraient normalement suivre les lois classiques. En particulier, cet être peut présenter dans son comportement les caractères d'imprévisibilité que nous avons reconnus chez la molécule. L'être vivant se présente ici aussi comme un

amplificateur qui amène l'indétermination fondamentale à l'échelle de la liberté. En même temps, l'individualité caractéristique des molécules, leur propriété de former des « touts » inanalysables se trouvent portées à la même échelle. Les millions d'atomes qui constituent les plus petits des animaux ne sont pas juxtaposés, mais liés dans une structure qui donne à l'ensemble les propriétés d'un individu.

L'homme microscopique.

Voici donc comment se justifie le titre de cette étude. La nature profonde de l'homme, être vivant, gît dans sa structure même qui va jusqu'à l'échelle moléculaire sans interposition active de matière inorganisée, sans aucune fissure par laquelle pourraient s'introduire les lois du hasard. C'est sur cette base moléculaire qui n'existe chez aucun objet, aucune machine, si subtilement construite soient-ils, que doivent être fondées son individualité, sa permanence, sa liberté et sans doute sa conscience. Au sein d'un univers livré au hasard, sans structure durable, et qui évolue de façon continue et inexorable vers un chaos raffiné, les êtres vivants sont les seuls objets qui ont un droit absolu à porter un nom pendant leur présence éphémère. Parmi tout ce qui *est*, eux seuls *existent*.

Pierre AUGER.

Livres

La part du feu, par *Maurice Blanchot* (Gallimard, éd.).

Assurément nul n'est tenu d'écrire, mais nul non plus de se taire. Tout se passe comme si cette vérité première ouvrait grandes les portes à la littérature. Et pourtant, les choses ne vont pas de soi, un mystère les enveloppe, qui laisse le critique dans l'embarras.

L'écrivain (en particulier Maurice Blanchot) est hostile au monde des mots, mais il a trouvé son séjour en eux; il leur résiste, mais il écrit; il cherche à les dégager des mythes qu'ils servent, mais il exploite ces mythes; il les méprise et les condamne, mais il leur donne vie; il les menace de les priver de sens, mais il affronte le sens de leur sens. C'est de ce mystère que vise à rendre compte *La Part du Feu.* Peu de livres contiennent à ce point de lucidité leur propre commentaire. Il est difficile d'ajouter quoi que ce soit à ce qu'en a déjà dit l'auteur, et dans le livre même. Recueil d'articles parus en revue, on y retrouve les mêmes préoccupations que dans *Faux-Pas*, et la même volonté de réduire le langage au néant dans l'instant où il s'agit de le fonder.

La critique de M. Blanchot s'acharne à retrouver, par-delà l'œuvre considérée, les fondements de l'œuvre en général. Aussi est-elle au premier chef une réflexion sur le sens du mot critique. Maurice Blanchot ne réalise l'objet qu'en le forçant à se renoncer. Après l'avoir contesté, compromis, nié, il l'adopte, il le fait venir au monde, il reconnaît son destin : *la critique est un raffinement de la vérité.* Elle ne met en cause rien de moins que la possibilité de la création artistique. Elle éclaire les ombres, transforme le silence en parole, plus exactement, elle réconcilie le silence et la parole, elle les unit dans le même mystère qu'elle introduit au grand jour.

La chose écrite n'est plus une chose. Et cependant, de même que pour Baudelaire « la plus belle ruse du diable est de nous persuader qu'il n'existe pas », de même en est-il, pour Maurice Blanchot, à l'égard du langage. Dès lors qu'on écrit, un point d'intersection avec les choses est établi, qui porte son mystère propre. Voici un écrivain qui parle de la mort comme s'il livrait, plume en main, la clé d'une constante préoccupation qu'il est seul au monde à connaître. Pourtant, ce qui est écrit n'est déjà plus secret et la rencontre même du signe avec la chose signifiée paraît mettre fin au règne de la confidence. L'écrivain n'a pas besoin de prononcer la mort pour mourir, et, la prononçant, il s'en sépare, il la tient à distance, lui donnant ce visage indifférent qu'elle a dans les *Danses Macabres* comme si, à force de la peindre dansant sa ronde, le peintre seul dût être épargné. Tel est le mystère du langage qu'il désigne ce qui par nature échappe au langage; il est la forme par quoi est dit ce qui n'est pas destiné à être dit. Au lecteur de croire sur mot, mais il a toutes raisons

de s'étonner, tel Kafka, que l'homme malheureux lui-même puisse écrire : « Je suis malheureux ». L'étrange malheur, en vérité, que celui auquel le langage me soustrait. Si le malheur dont je parle n'est plus le mien, c'est donc que je n'ai jamais parlé que du malheur d'autrui. Et c'est à croire qu'il n'est de livres, *René* et *Adolphe* en tête, qu'écrits à la troisième personne. Nommer mon malheur, c'est en faire un malheur qui n'est pas. Le langage apparaît selon la formule de Hegel comme « un néant travaillant dans le néant ». Cette absence de la chose dans la chose nommée, qu'on l'appelle imposture, mensonge ou malentendu du langage, Kafka l'avait éprouvée au plus haut point quand il notait dans son *Journal* : « N'ai jamais pu comprendre qu'il fût possible, presque à quiconque veut écrire, d'objectiver la douleur dans la douleur ».

Le langage n'est pas de plain-pied avec sa propre vérité — et pourtant, c'est en nommant qu'il met au monde ce qu'il nomme; il ouvre un espace à lui seul familier où le monde est appelé à naître une seconde fois. Le chemin qui mène du langage à l'œuvre, c'est celui qui mène de l'obscurité à la transparence, de l'ombre à l'illumination, comme si l'œuvre n'avait d'autre fonction que d'abriter ce mystère dont elle est le jour. On songe aux vers de Hoelderlin :

Enigme est le pur jaillissement de ce qui jaillit
Profondeur qui tout ébranle, la venue du jour.

Dans sa conférence sur Hoelderlin, Heidegger semblait aller jusqu'au bout des commentaires possibles, et au-delà même. De même Maurice Blanchot, qui ajoute une maille au chaînon. Et chacun de ces commentaires nous renseigne autant sur son auteur que sur les textes dont il a fait son propos. Mais nous voilà en train de rendre compte d'une étude de Maurice Blanchot sur un texte de Heidegger, qui lui-même rend compte d'un poème de Hoelderlin. Singulière ré-création. Maurice Blanchot en tout cas mène la poésie à son ultime possible, et pense la poésie en écrivant des critiques comme d'autres en écrivant des poèmes. Dès lors la « critique » est moins l'art de répandre sur le monde la lumière de certains ouvrages qu'une manière d'éprouver ce monde même. L'étude d'une œuvre ne relève plus de sa simple analyse, mais de l'interrogation métaphysique. Par là, tout comme un poème de Hoelderlin où le poète vise à fonder le nom des hommes et des choses, la critique est *poiesis*. La *poiesis* est la seule manière d'atteindre au plus près du mystère du langage; elle est ré-création d'un monde que le mystère rend irréductible, irrévocable et sacré.

Au mortel convient la pudeur...
Si, entre chien et loup,
Une fois, doit t'apparaître une vérité,
Dans une triple métamorphose transcris-la;
Pourtant toujours inexprimée, telle qu'elle est,
O innocente, telle elle doit rester.

* * *

Le lyrisme du xxe siècle, c'est la volonté de discréditer le monde du réel. Chacun sait qu'en cela l'influence de Hegel s'est fait sentir, et il

n'est pas sans intérêt de noter que pour les Surréalistes comme pour Maurice Blanchot — à ses yeux comme aux leurs le fantastique joue un grand rôle — la grande lueur philosophique est la *Phénoménologie*. Le destin pour Hegel est le résultat objectif de l'Histoire. Rien de plus pathétique qu'un destin. Aucun autre mot ne convient mieux au « milieu » de l'œuvre, ce séjour où se joignent l'éternel et l'éphémère, la parole et l'ineffable. Il semble que l'effort de Maurice Blanchot soit de transmettre à son propos un peu de ce pathétique dont aucune œuvre n'est privée. La littérature se confond pour lui avec le destin de la littérature, et la critique, avec la critique du destin. Le paradoxe l'attire au pathétique : et le pathétique au paradoxe. *La Part du Feu* donne l'idée d'une pensée déchirée, qui rêve de s'échapper et n'y parvient pas plus que les héros de la tragédie grecque. Telle est la condition du critique, qu'à vouloir rejoindre le destin de l'œuvre, il entre dans une nuit où n'est éclairé que le destin du critique. L'effort du critique pour atteindre en l'œuvre ce qui la fait s'éloigner de lui à l'infini est aux antipodes de l'esthétisme.

Cette critique donc épaissit les choses, ajoute à leur ombre, comme en physique certaine loi veut que de la lumière ajoutée à de la lumière donne de l'obscurité. Et par là laisse ouverte une question : ne sous-estime-t-elle pas l'œuvre en tant que telle? Ne s'occupe-t-elle pas plutôt de son destin que de l'ouvrage considéré comme fondement de ses propres problèmes?

Maurice Blanchot n'est attentif à l'œuvre qu'en tant qu'elle s'installe à un niveau esthétique où la littérature se confond avec les ruines mêmes du langage, où le mystère des choses et des êtres, bien plus que lié à la parole qui l'exprime, n'est vraiment nommé que par le silence qui le contient. On comprend qu'à ses yeux le langage ne puisse jamais être de niveau avec sa vérité. Mais le silence ne parle pas, et s'il arrive qu'on l'entende, du moins, ne troublant aucune idée de l'homme, s'isolant du tout et du rien, ne déclare-t-il pas qu'il est silence : *il n'y a pas de littérature des omissions*. Rien d'autre que l'œuvre ne rend en elle l'écrivain présent à ui-même. Serait-il atteint par l'idée qu'il n'a jamais été que du « néant travaillant dans le néant », qu'il n'a jamais parlé que pour ne rien dire, il est dans une telle condition que les forces mêmes qui détruisaient en lui les vertus du langage, ce sont celles qui l'amènent à s'en servir. Après tout, le travail de la critique n'est pas tant de rendre compte d'un échec, que d'explorer le mystère d'une réussite.

Après avoir résisté au langage, il semble que Maurice Blanchot résiste à l'œuvre elle-même. Il ne lui offre plus ses chances, il la retire de son propre univers et l'expose dans un désert fait à dessein où le langage ne rend plus compte que du néant. La dialectique, certes remarquable, de *La Littérature et le Droit à la Mort* mène jusqu'à un point ultime et limite où le langage paraît devoir désormais se réduire au silence. Et cependant, de même que Heidegger demandait : « Pourquoi y a-t-il de l'existant plutôt que Rien? », de même on peut demander : « Pourquoi y a-t-il œuvre plutôt que Chose? »

Jean-Jacques SALOMON.



Relation sur Port-Royal par la Mère Angélique Arnauld, texte publié et annoté par *Louis Cognet* (Grasset éd.).

Le monumental ouvrage de Sainte-Beuve s'est attaché avant tout au rayonnement littéraire de l'abbaye. Les religieuses l'intéressent dans la mesure où l'une est sœur de Pascal, où l'autre inspire *Polyeucte* et *Esther*. Enfin, le critique de 1840 ne pouvait pas tenir sa promesse ambitieuse : « On se mettra du Cloître, on se fera de la famille Arnauld ». Louis Cognet donne aujourd'hui pour la première fois un texte qui peut difficilement être contesté, quoiqu'il ne nous en reste que des copies. Celles que pouvait connaître Sainte-Beuve étaient très infidèles. Le culte passionné que Mlle de Themericourt vouait à Port-Royal fait espérer que le copiste s'est interdit de modifier autre chose que l'orthographe de ce document capital.

La relation nous introduit dans le cloître, à la suite d'une enfant appelée Jacqueline, fille d'un ancien procureur général de Catherine de Médicis, qui recevait d'Henri IV en 1599 la coadjuterie de Port-Royal. Elle avait huit ans. Malgré le refus des bulles par le Pape, elle prenait l'habit cistercien, à Saint-Antoine des Champs, elle passait par le Monastère de Saint-Cyr, dirigé par sa sœur, puis par celui de Maubusson, où sa confirmation lui donnait le prénom de Marie-Angélique (la Supérieure Angélique d'Estrée avait presque aussi mauvaise réputation que sa sœur, la belle Gabrielle). A neuf ans, l'enfant faisait sa profession monastique, et grâce à une supercherie qui lui attribuait dix-sept ans, les bulles étaient obtenues à Rome. Le 20 janvier 1655, « la grande Angélique » écrit : « Je fais par obéissance une relation de ce qui s'est passé dans cette maison depuis cinquante-deux ans que j'y fus conduite pour y être abbesse le 5 juillet 1602, âgée seulement de dix ans et dix mois, par un très grand désordre, ordinaire en ce temps-là, où il ne se pratiquait plus aucune discipline pour la promotion aux bénéfices, ni dans notre ordre presque aucune régularité. »

Ce style monotone, ces phrases dont les incidentes s'échappent parfois trop loin, font souvent l'effet d'un pensum. Et cependant la petite fille du début du XVIIe siècle ressuscite sous nos yeux. Elle rêve d'autre chose que de religion. Sa mère demeure dans le couvent et y met bon ordre, en réparant le domaine, et en supprimant « des désordres criminels » (p. 28), mais Mme Arnauld ne s'occupe pas des choses religieuses : « Cependant tout ce bel ordre consistait à s'acquitter assez bien de l'office aux heures, excepté matines que l'on disait à 4 heures du matin... et à vivre dans une paix et société humaines. Du reste nous ne faisions que jouer et nous promener sur nos terres. » (p. 32).

Sans doute, la vieille religieuse regarde-t-elle sa jeunesse d'un œil bien sévère, et cette femme, qui était considérée comme une sainte par son entourage, fait parfois pénitence excessive dans cette relation « par obéissance ». Elle dit ailleurs : «... Avançant en âge, j'avançais en malice et

ne pouvais plus souffrir la religion que je n'avais jamais regardée que comme un joug insupportable, et néanmoins je le portais le mieux que je pouvais, en le divertissant, sans dire ma peine à qui que ce fût, et en faisant semblant d'être contente.... » (p. 33). Nous écourtons cette longue phrase admirable, où la sincérité éclate, comme chez Montaigne. Une violente maladie ramène la jeune abbesse dans sa famille : « La grande amitié que mon père et ma mère m'avaient témoignée me fit résoudre de bon cœur, pour les satisfaire, de demeurer religieuse et de vivre dans toute la modestie que je devais sans aller plus loin ni regarder mes devoirs vers Dieu » (p. 36). La famille en profite pour lui faire signer, par surprise, le renouvellement de ses premiers vœux, qu'on savait être nuls! Puis un jeune capucin prêche merveilleusement, un soir à l'abbaye. Cela est rare. Néanmoins Mère Angélique Arnauld ne fait pas de lui son directeur de conscience. Elle a raison, elle découvrira plus tard qu'il était « extrêmement déréglé». Un prêtre plus âgé et plus vertueux incite la Mère à se faire simple religieuse dans une maison « bien réglée ». Par crainte de son père, elle se résigne à conserver sa charge et à introduire la réforme dans sa maison.

Ainsi commence dans ce jeune cœur aussi simple que possible ce qui va être Port-Royal. La relation note en passant : « et il est vrai que celles qui s'opposaient à la réforme avaient été toujours plus réglées, dévotes et modestes en leur habit que nous autres ». Mais il s'agit de proscrire toute propriété personnelle et de faire respecter la règle fondamentale : la clôture. La scène célèbre du guichet est décrite avec une simplicité entière. Sainte-Beuve s'étonne que Racine n'y ait pas pensé pour son *Esther*, et y voit un dénouement à la *Polyeucte*. Nous regrettons de ne pouvoir citer les pages infiniment plus modestes, et à notre sens plus frappantes, de la relation. Pour ce seul passage, elle mériterait d'être lue.

Le récit se poursuit, un peu moins frais peut-être, à mesure que s'embrouillent les affaires du couvent qu'il nous faudrait mieux connaître pour apprécier le texte. La dernière phrase de cet écrit, malheureusement inachevé, introduit le cardinal de Richelieu : « Lequel, pour d'autres raisons qui lui étaient plus considérables, et y étant poussé par le Père Joseph, fit arrêter par les ordres du roi M. de Saint-Cyran, qu'il fit mettre au Bois de Vincennes. »

L'histoire consacrera-t-elle ce nouveau visage de la Grande Angélique? Nous l'ignorons, mais la simple lecture de ce document fait pressentir une vérité humaine et religieuse qui semble incontestable.

Jean-H. Roy.



Mourir en homme, par *Paul Mousset* (Grasset, éd.).

M. Paul Mousset a donné sous l'occupation une description qui avait le mérite d'être amusante, vivante et précise, de cette guerre qu'on appelait « drôle », *Quand le temps travaillait pour nous.* On y voit un voyageur qui aurait pu rester aux îles, mais qui « en veut ». Après un séjour dans

les pionniers, il devient interprète auprès d'une brigade anglaise avec laquelle il fait Dunkerque. Tout cela était raconté sans beaucoup d'indulgence envers les Britanniques. Mais le livre était assez honnête pour qu'on puisse le relire aujourd'hui sans y sentir trop d'opportunisme.

Mourir en homme ne traite pas de la bataille du Pacifique, comme je l'aurais cru à voir le sous-titre (kia maté toa; mais c'est du polynésien) ou la couverture (un paysage du type Okinawa). C'est toujours de notre guerre qu'il s'agit, et nous trouvions déjà un plan de ce livre à la page 12 du précédent. Rigny, lieutenant de pionniers, se présentait ainsi : « Je ne me connaissais plus de parent, plus d'ami, de ce côté-ci du globe. Seulement, voilà... en quiconque vit à l'étranger, le mot patrie provoque des résonances très fortes. Et aussi, depuis l'armistice du 11 Novembre (nous avions 11 ans à peine) en politique, en économie, les stupidités s'étaient accumulées avec un si rare bonheur, à une cadence telle que la certitude avait grandi en nous du destin que représentait pour notre génération la mort en uniforme. L'important est de se faire une idée, fut-ce celle d'un colossal Verdun dont personne ne réchapperait. Tout cela s'inscrivait dans mon cerveau avec une netteté surprenante. Mais puisqu'il était entendu que personne n'y pouvait rien... Du moins, avant de mourir, voulais-je avoir vécu. Dans ces conditions, le meilleur moyen consiste à mettre les bouchées doubles ou triples. Aussi, expatrié à vingt mille kilomètres de Paris... je me dépensais, je m'étourdissais, en attendant le terme, le jour du couperet, la guerre. »

L'ironie du sort fait de cet homme héroïque qui rêve d'une charge mortelle dans les blés, l'officier subalterne d'une troupe qui n'a pas l'occasion de tirer un coup de fusil. Le contraste était savoureux. Malheureusement, l'auteur avait à cœur ce thème du jeune homme qui caresse sa mort prochaine en jouant au roitelet sur un atoll du Pacifique. Pour que nous prenions l'affaire au sérieux, l'écrivain tue son héros en plein combat dans les vingt premières pages, et nous fait découvrir le mystère de son existence dans les 270 qui restent.

La rétrospection s'imposait. Un homme d'une trentaine d'années, sportif accompli, beau garçon, riche, qui a tout pour être heureux, s'il est hanté par sa mort future, et ne meurt pas, on le trouve ridicule. Si au contraire il meurt selon ses pressentiments, son obsession a la grandeur du destin et son sacrifice est admirable. Il y a peut-être eu, dans cette guerre, des morts qui, dès l'enfance, se sont préparés à un trépas qu'ils jugeaient inévitable. Paul Mousset a peut-être connu l'un de ces héros. On en a le sentiment. Il ne s'est donc pas fait mourir pour relever sa propre expérience des combats, comme Gœthe se suicidait dans son Werther. Pourquoi le récit nous laisse-t-il insensible?

Ce n'est pas cette mort qui nous gêne : qu'un homme, la veille d'un combat hasardeux, sente peser sur lui sa mort prochaine, c'est là une des étrangetés que de nombreux récits de guerre nous font admettre. Nous nous rappelons le seul camarade qui a dit avant de monter à l'attaque : « J'y resterai », nous oublions que la peur ou la superstition chuchotait parfois le même mot à notre oreille, à nous qui avons survécu. Le destin existe pour ceux qui croient en lui. Et beaucoup, faute de mieux, croient au destin devant le danger. Dans cette prospérité d'avant la crise, dont

nos parents nous font encore des légendes, qu'un jeune homme riche, vraisemblablement gâté, ait pu se représenter la situation du monde assez nettement pour y lire notre défaite et, dans cette défaite, son propre trépas, en vertu du raisonnement : « les meilleurs y resteront, or je suis un des meilleurs », cela est étrange. Mais après tout, il existe bien des personnages étranges dans les romans les plus valables. Ce qui gêne dans *Mourir en Homme* c'est que le héros est imposé comme un héros au sens absolu du mot. L'auteur veut y voir un modèle. Quelle que soit sa ferveur, nous refusons de le suivre.

Notre première impression n'était pas si trompeuse : ce fanatisme-là est japonais : « et que penser » nous dit l'auteur « des étranges, des horribles pudeurs étreignant tant de gens devant des mots tels que « nation » et « patrie » dont ils retiennent seul le sens hyperchauvin. » (page 277). Que penser? Mais que cette pudeur nous vient bien tard. Si les combattants de 39 sont partis moins enthousiastes que ceux de 14, c'est au caractère sinistre de la « drôle de guerre » (que Paul Mousset connaît mieux que nous), qu'il faut s'en prendre. Il adopte par ailleurs la devise anglaise : « Mon pays qu'il ait raison ou tort. » Camus prête cette pensée à un ami allemand et lui rétorque que notre force reposait au moment de la résistance sur la certitude où nous étions d'avoir raison. Mais ce combat-là, sans uniforme et sans drapeau, n'a pas la préférence des amateurs de charges dans les blés. Ce que l'on sent trop, à travers ce panégyrique ardent d'un soldat tué à l'ennemi, c'est l'éternelle résurrection de la guerre par l'utilisation de ceux qui sont morts pour quelle mourût.

Mais peu importe cette discussion, on fait parfois d'excellents romans avec de mauvaises idées. Nous craignons que ce ne soit pas le cas.

Jean-H. Roy.



Le cher disparu, par *Evelyn Waugh* (Robert Laffont, édit.)

Dans *La Case de l'Oncle Sam*, Henri Troyat a déjà signalé qu'une loi américaine interdit de garder un cadavre, fût-il de la famille, dans un appartement. Il a donc fallu créer des antichambres de la mort, où les défunts puissent attendre la mise en bière. Nous en arrivons donc à trouver presque naturel un cérémonial de momification qui permet au trépassé mieux habillé peut-être qu'il l'était de son vivant, et aussi mieux logé, dans un salon dix-huitième siècle, orné quelquefois de gravures légères, de recevoir les personnes venues pleurer sur sa dépouille.

Mais la fuite devant la mort exige des précautions comiques. Les morts de première catégorie reposent dans un parc verdoyant, peuplé de reproductions de monuments illustres, sans croix ou sans couronnes, bercés par la musique des haut-parleurs camouflés dans les arbres. Avant d'arriver là il leur faut passer entre les mains des spécialistes qui effacent les traces souvent laides de leur maladie ou de leurs blessures. Après quoi,

de charmantes jeunes filles les préparent à recevoir dignement leurs amis, pour la dernière fois, dans la « chambre du sommeil ». Une simple plaque dans la verdure d'un jardin artificiel signalera aux passants le lieu de la sépulture. Le décor savamment entretenu et où rien ne fait penser à la mort fera publicité à l'usage des vivants qui achèteront leur tombe par mensualités comme leur frigidaire ou leur machine à laver.

Le roman démonte minutieusement le mécanisme de cette usine à bien mourir, et il s'achève sur une confusion curieuse entre le traitement réservé aux bêtes, et celui qui reste l'apanage des hommes. La manucure pour trépassés s'étant suicidée sur le lieu de son travail, son patron par peur du scandale la fait disparaître dans le four réservé aux chiens. Le poète anglais amoureux de cette jeune fille suggère lui-même cette solution et signale à son complice qu'il recevra chaque année, comme il se doit, la carte réservée aux membres de la famille : « Votre petite aimée pense à vous ce soir au Ciel, en remuant la queue. »

Une caricature a peu de saveur, si l'on ignore tout de l'original. Le lecteur ressent également une autre gêne. Le rire n'est pas franc, et il ne peut pas l'être. Evelyn Waugh est trop catholique pour ne pas laisser percer son indignation devant cette méconnaissance de la valeur rédemptrice de la Mort. Pour lui, comme pour Gabriel Marcel, le trépassé est un fanal qui peut encore guider les vivants. Escamoter la douleur aux yeux de ceux qui restent et embaumer les cadavres, non pour les conserver à perpétuité, à la façon des Egyptiens, mais pour les faire sourire ne fût-ce qu'un seul jour sous les yeux de la famille, est pour lui le plus grand des sacrilèges.

On se demande si la férocité ici ne détruit pas l'humour. Le livre grimace parfois comme les chers disparus trop fardés. Mais le sujet est neuf et l'écrivain attachant.

Jean-H. Roy.



Les structures élémentaires de la parenté, par *Claude Lévi-Strauss* (Éditions des Presses Universitaires de France).

Voici longtemps que la sociologie française était en sommeil; il faut saluer comme un événement le livre de Lévi-Strauss qui marque un éclatant réveil. Les efforts de l'école durkheimienne pour organiser d'une manière intelligible les faits sociaux se sont avérés décevants parce qu'ils s'appuyaient sur des hypothèses métaphysiques contestables et sur des postulats historiques non moins douteux; par réaction, l'école américaine a prétendu s'abstenir de toute spéculation : elle s'est bornée à amasser des faits sans en élucider l'apparente absurdité. Héritier de la tradition française, formé cependant aux méthodes américaines, Lévi-Strauss a voulu reprendre la tentative de ses maîtres en se gardant de leurs défauts; il suppose lui aussi que les institutions humaines sont douées de signification : mais il n'en cherchera la clé que dans leur humanité même; il

conjure les spectres de la métaphysique, mais il n'accepte pas pour autant que ce monde ne soit que contingence, désordre, absurdité; son secret, ce sera d'essayer de *penser le donné* sans faire intervenir une pensée qui lui soit étrangère : au cœur de la réalité il découvrira l'esprit qui l'habite. Ainsi nous restitue-t-il l'image d'un univers qui n'a pas besoin de refléter le ciel pour être un univers humain.

Il ne m'appartient pas de critiquer — donc d'apprécier — cet ouvrage en spécialiste : mais ce n'est pas aux seuls spécialistes qu'il s'adresse. Que le lecteur qui ouvre le volume au hasard ne se laisse pas intimider par la mystérieuse complexité des diagrammes et des tableaux; en vérité lors même que l'auteur discute avec minutie le système matrimonial des Murngin ou des Katchin, c'est le mystère de la société tout entière, le mystère de l'homme même qu'il s'efforce de percer.

Le problème auquel il s'attaque est le plus fascinant et le plus déconcertant de tous ceux qui ont sollicité ethnographes et sociologues : il s'agit de l'énigme posée par la prohibition de l'inceste. L'importance de ce fait et son obscurité résultent de la situation unique qu'il occupe dans l'ensemble des faits humains. Ceux-ci se répartissent en deux catégories : les faits de nature et les faits de culture; et certes aucune analyse ne permet de déceler des uns aux autres le point de passage; mais ils se distinguent selon un sûr critérium : les premiers sont universels; les seconds obéissent à des normes. La prohibition de l'inceste est le seul phénomène qui échappe à cette classification : car elle apparaît dans toutes les sociétés sans exception, et cependant c'est une règle. Les différentes interprétations qu'on en a tentées se sont toutes efforcées de masquer cette ambiguïté. Certains savants ont invoqué les deux aspects — naturel et culturel — de la loi; mais ils n'ont établi entre eux qu'une relation intrinsèque : ils supposent qu'un intérêt biologique aurait engendré l'interdit social; d'autres ont vu dans l'exogamie un fait purement naturel : elle serait dictée par un instinct; d'autres enfin, parmi lesquels Durkheim, la considèrent exclusivement comme un phénomène culturel. Ces trois types d'explications aboutissent à des impossibilités et à des contradictions. En vérité, si la prohibition de l'inceste est d'un si grand intérêt, c'est qu'elle représente le moment même du passage de la nature à la culture. « C'est le processus par lequel la Nature se dépasse elle-même. » Cette singularité découle du caractère singulier de la sexualité même : il est normal que la charnière entre nature et culture se rencontre sur le terrain de la vie sexuelle puisque celle-ci tout en relevant de la biologie met immédiatement autrui en jeu; dans le phénomène *d'alliance* est enveloppée cette dualité : car tandis que la parenté est donnée, la nature impose l'alliance mais ne la détermine pas. On pourra donc saisir ici sur le vif la manière dont l'homme, assumant sa condition naturelle, définit son humanité. Par la prohibition de l'inceste s'expriment et s'accomplissent les structures fondamentales sur lesquelles se fonde la société humaine comme telle.

Et d'abord l'exogamie manifeste qu'il ne saurait y avoir de société sans la reconnaissance d'une Règle. Contrairement aux mythes et aux mensonges libéralistes, l'intervention n'est pas seulement liée à certains régimes économiques : elle est aussi originelle que l'humanité elle-même. La distribution des valeurs entre les membres de la collectivité a toujours

été et ne saurait être qu'un phénomène culturel; or, — comme la nourriture à laquelle elle est d'ailleurs étroitement associée, — la femme est un produit raréfié et essentiel à la vie du groupe : dans beaucoup de civilisations primitives, le célibataire est économiquement et socialement un paria; le premier soin de la collectivité sera donc d'empêcher qu'il ne s'établisse un monopole des femmes. C'est là le sens profond de la prohibition de l'inceste : on affirme que ce n'est pas sur la base de leur répartition naturelle que les femmes doivent recevoir un usage social; si l'on défend à l'homme de choisir ses alliées parmi ses parentes, si l'on « gèle » les femmes au sein de la famille, c'est pour que la distribution s'en fasse sous le contrôle du groupe et non en régime privé. En dépit de son aspect négatif, la Règle a en vérité un sens positif; l'interdiction implique immédiatement une organisation : car pour renoncer à ses parentes, il faut que l'individu soit assuré que la renonciation symétrique d'un autre lui promet des alliées; c'est-à-dire que la Règle est l'affirmation d'une réciprocité; la réciprocité. c'est la manière immédiate d'intégrer l'opposition de moi et d'autrui : sans une telle intégration. la société ne serait pas. Cependant une telle relation n'aurait pas d'existence si elle demeurait abstraite; sa traduction concrète c'est l'échange : le transfert de valeurs d'un individu à un autre change ceux-ci en partenaires; à cette condition seulement peut s'établir un « mitsein » humain. Le caractère fondamental de ces structures ressort clairement de l'étude de la psychologie enfantine : l'enfant fait l'apprentissage de soi-même et du monde en apprenant à accepter l'arbitrage d'autrui, c'est-à-dire la Règle, qui lui découvre la réciprocité, découverte à laquelle il réagit aussitôt par le don et l'exigence. Cette notion d'échange — dont Mauss avait déjà établi l'importance dans son essai sur le don, et qui enveloppe celles de règle et de réciprocité — nous fournit la clé du mystère de l'exogamie : interdire une femme aux membres d'un certain groupe, c'est aussitôt la mettre à la disposition d'un certain autre; la défense se double d'une obligation : celle de donner sa fille, sa femme à un autre homme; la parente qu'on se refuse, on l'offre; le fait sexuel, au lieu de se refermer sur soi, ouvre un vaste système de communication. La prohibition de l'inceste se confond avec l'instauration de l'ordre humain. Les hommes ont partout cherché à établir un régime matrimonial tel que la femme fasse partie des dons par lesquels s'exprime la relation de chacun à autrui et s'affirme l'existence sociale en tant que telle.

Une remarque d'une extrême importance s'impose ici : ce n'est pas entre les hommes et les femmes qu'apparaissent les relations de réciprocité et d'échange; elles s'établissent au *moyen des femmes*, entre les hommes; il existe, il a toujours existé entre les sexes une profonde asymétrie et le « Règne des femmes » est un mythe périmé; quel que soit le mode de filiation, que les enfants soient inclus dans le groupe du père ou dans celui de la mère, les femmes appartiennent aux mâles et font partie de l'ensemble des prestations qu'ils se consentent. Tous les systèmes matrimoniaux impliquent que les femmes sont données par certains mâles à d'autres mâles.

Il est un cas où le rapport entre le mariage et l'échange apparaît clairement : c'est celui des organisations dualistes; celles-ci présentent

entre elles des analogies si frappantes qu'on a tenté parfois de leur assigner une unique origine : selon Lévi-Strauss, leur convergence s'explique par l'identité de leur caractère fonctionnel. Ce n'est pas le système dualiste qui donne naissance à la réciprocité : mais plutôt il l'exprime sous une figure concrète. C'est cette même perspective qui permettra d'expliquer des formes de société plus complexes : elles ne sont pas le résultat de hasards historiques et géographiques; elles manifestent toutes une même intention profonde : celle d'empêcher le groupe de se figer sur lui-même et de maintenir en face de lui des groupes autres avec lesquels l'échange soit possible.

La confirmation de ces idées, l'auteur va la chercher dans une minutieuse analyse des réalités sociales données : c'est cette étude qui constitue la plus importante partie de son travail. Il ne saurait être question ici d'en retracer les méandres compliqués; j'essaierai seulement d'en indiquer la méthode puisque c'est dans son application méthodique qu'une hypothèse manifeste sa fécondité.

La forme de mariage qui fournit la véritable *experimentum crucis* de l'étude des prohibitions matrimoniales, c'est le mariage entre cousins croisés. Dans un très grand nombre de sociétés primitives le mariage est interdit entre cousins parallèles — c'est-à-dire issus de deux frères ou de deux sœurs — et recommandé entre cousins croisés — c'est-à-dire issus d'un frère et d'une sœur; l'extrême intérêt de cette coutume vient de ce que des degrés de parenté biologiquement équivalents sont considérés d'un point de vue social comme radicalement dissemblables : il est donc patent que ce n'est pas la nature qui dicte ses lois à la société; si on comprend l'origine de cette asymétrie, on tient l'explication de la prohibition de l'inceste. Le mariage entre cousins croisés implique une organisation dualiste de la collectivité : ils se distribuent en effet comme s'ils appartenaient à deux moitiés différentes; mais il ne faut pas croire que c'est cette division qui définit les règles d'exogamie; les primitifs ne commencent pas par établir des classes : la classe est un élément analytique, comme le concept; l'homme pense avant que le logicien n'ait mis la pensée en forme; ainsi la société s'organise avant de définir les éléments séparés que cette organisation fera apparaître; là où les classes se rencontrent — et ce n'est pas partout — elles sont moins un groupe d'individus conçus en extension qu'un système de position dont seule la structure reste constante et où les individus peuvent se déplacer pourvu que les rapports soient respectés. Le principe de réciprocité agit de deux façons complémentaires : en constituant des classes qui délimitent en extension les conjoints ou en déterminant une relation qui permet de dire si l'individu envisagé est ou non un conjoint possible : dans le cas des cousins croisés, ces deux aspects du principe se recouvrent; mais ce n'est pas leur appartenance à deux groupes différents qui les destine à s'allier entre eux; au contraire la raison d'être du système qui les oppose, c'est la possibilité d'un échange. Les femmes apparaissent immédiatement comme destinées à être échangées et cette perspective crée aussitôt une opposition entre deux types de femmes : la sœur, la fille qui doivent être cédées, et l'épouse qui est acquise, soit la parente et l'alliée. Il ne s'agit pas ici comme le croyait Frazer de la solution d'un problème économique : les processus

économiques ne sont pas isolables; c'est un acte de conscience primitif et indivisible qui fait appréhender la fille et la sœur comme une valeur offerte, la fille et la sœur d'autrui comme une valeur exigible. Avant même que la chose à échanger ne soit présente, le rapport d'échange est déjà donné : avant la naissance de sa fille, le père sait qu'il doit la rendre à l'homme — ou au fils de l'homme — dont il a reçu en mariage la sœur. Les cousins croisés sont issus de familles qui se trouvent en position antagoniste, dans un déséquilibre dynamique que seule l'alliance peut résoudre : au contraire deux sœurs ou deux frères, partant les groupes auxquels ils appartiennent, sont entre eux dans un rapport statique et leurs enfants seront considérés comme faisant partie d'un même ensemble; ils ne portent pas les uns par rapport aux autres le signe de l'altérité, nécessaire à l'établissement des alliances.

Cependant si on se borne à envisager l'échange sous cette forme restreinte — c'est-à-dire en tant qu'il établit une réciprocité entre un certain nombre de paires d'unités échangistes, classes, sections ou sous-sections — on s'aperçoit qu'il ne permet pas de rendre compte de l'intégralité des faits. C'est ce qui ressort par exemple de l'analyse des faits australiens. C'est sous sa forme généralisée que l'idée d'échange peut servir de clé à l'étude de toutes les sociétés. L'échange généralisé est celui qui établit des relations de réciprocité entre un nombre quelconque de partenaires : ainsi si un homme du groupe A épouse nécessairement une femme B, tandis que l'homme B épouse une femme C, l'homme C une femme D, l'homme D une femme A, on est en présence d'un système d'échange généralisé; c'est ce qui se produit entre autres dans le cas où le mariage est matrilatéral, c'est-à-dire où le jeune homme doit épouser la fille de son oncle maternel. Cette règle établit le déroulement d'un cycle ouvert auquel chaque individu doit faire crédit : quand le groupe A cède une femme au groupe B, il s'agit d'une spéculation à long terme puisqu'il lui faut escompter que B cédera une femme à C, celui-ci à D, et celui-ci à A; un tel calcul comporte des risques et c'est pourquoi à l'échange généralisé se superposent souvent de nouvelles formules d'alliance, tel que le mariage par achat qui permet sans détruire le système d'intégrer des facteurs irrationnels.

L'application de ces principes directeurs permet à Lévi-Strauss de dégager la signification de régimes matrimoniaux qui apparaissaient jusqu'alors comme contingents et inintelligibles. La conclusion de ces analyses qui nous transportent en Australie, en Chine, aux Indes, dans les Amériques, c'est qu'il existe deux types essentiels d'exogamie. A l'échange direct correspond le mariage bilatéral, l'individu pouvant épouser la fille de son oncle maternel ou de sa tante paternelle; à l'échange indirect (ou généralisé) correspond le mariage matrilatéral qui autorise l'alliance exclusivement avec la fille de l'oncle maternel; le premier système n'est possible que dans les régimes dysharmoniques, c'est-à-dire où la résidence et la filiation suivent l'une la lignée du père, l'autre la lignée de la mère; le second apparaît dans les régimes harmoniques où résidence et filiation vont ensemble; le premier possède une grande fécondité par rapport au nombre des systèmes qu'il est susceptible de fonder, mais sa fécondité fonctionnelle est relativement faible; le second est au contraire un prin-

cipe régulateur fécond qui conduit à une plus grande solidarité organique au sein du groupe; au cas d'échange restreint, c'est l'inclusion ou l'exclusion dans ou hors de la classe qui joue le premier rôle; au cas de l'échange indirect, le degré de parenté c'est-à-dire la nature du rapport a une importance prépondérante; les systèmes disharmoniques ont donc évolué vers des organisations à classes matrimoniales tandis que c'est le contraire qui s'est produit dans les systèmes harmoniques. Ceux-ci constituent un cycle ouvert, un cycle long, ceux-là un cycle court; le mariage bilatéral est une opération plus sûre; mais le mariage matrilatéral offre des virtualités inépuisables, la longueur du cycle étant en raison inverse de sa sécurité. C'est pourquoi un facteur allogène se surajoute presque toujours aux formes simples de l'échange généralisé; parmi les groupes qui se sont lancés dans cette grande aventure sociologique, aucun ne s'est entièrement libéré de l'inquiétude engendrée par les risques du système et ils ont gardé un certain coefficient ou même un symbole de patrilatéralité. Aucun système n'est pur : il est à la fois simple et cohérent, et cependant assiégé par d'autres systèmes.

Il faut ajouter que la structure de l'échange n'est pas solidaire de la prescription d'un conjoint préféré; entre autres, la substitution de l'achat de la femme au droit sur la cousine lui permet de se dégager de ses formes élémentaires. Mais qu'il soit indirect ou direct, global ou spécial, concret ou symbolique, c'est toujours lui que nous retrouvons à la base des institutions matrimoniales. On voit alors se confirmer l'idée que l'exogamie vise à assurer la circulation totale et continue des femmes et des filles; sa valeur n'est pas négative, mais positive : ce n'est pas qu'un péril biologique s'attache au mariage consanguin, mais un bénéfice social résulte du mariage exogame. La prohibition de l'inceste c'est par excellence la loi du don : c'est l'instauration de la culture au sein de la nature.

« Tout mariage est une rencontre dramatique entre la nature et la culture, entre l'alliance et la parenté... Puisqu'on doit céder à la nature pour que l'espèce se perpétue et avec elle l'alliance sociale, il faut du moins qu'on la démente en même temps qu'on lui cède. » En un sens, tout mariage est un inceste social puisque l'époux absorbe en soi un certain bien au lieu de s'échapper vers autrui; du moins la société exige-t-elle qu'au sein de cet acte égoïste la communication avec le groupe soit maintenue : c'est pourquoi, bien que la femme soit autre chose encore qu'un signe, elle est cependant comme la parole une chose qui s'échange.

Le rapport de l'homme à la femme est aussi fondamentalement un rapport aux autres hommes — aux autres femmes. Jamais les amoureux ne sont seuls au monde. L'événement pour chacun le plus intime, l'étreinte sexuelle, est aussi un événement public : il met en cause en même temps que l'individu la société tout entière; c'est de là que vient son caractère dramatique; ceux qui se scandalisent du brûlant intérêt que lui accordent les hommes d'aujourd'hui font preuve d'une étonnante ignorance : l'extrême importance attachée aux tabous sexuels nous montre que ce souci est vieux comme le monde; et il est loin d'être superflu car par la manière dont il assume sa sexualité, l'homme définit son humanité.

Certes, ce choix qu'il fait de lui-même n'est pas le fruit d'une délibération réfléchie. Mais le premier mérite de l'étude de Lévi-Strauss, c'est pré-

cisément de récuser le vieux dilemme : ou bien les faits humains sont intentionnels, ou ils sont dénués de signification. L'auteur les définit comme des structures dont le tout précède les parties et dont le principe régulateur possède une valeur rationnelle lors même qu'il n'est pas rationnellement conçu. D'où proviennent strcuture et principe? Lévi-Strauss s'est interdit de s'aventurer sur le terrain philosophique, il ne se départit jamais d'une rigoureuse objectivité scientifique; mais sa pensée s'inscrit évidemment dans le grand courant humaniste qui considère l'existence humaine comme apportant avec soi sa propre raison. On ne saurait lire ses conclusions sans se rappeler les mots du jeune Marx : « Le rapport de l'homme à la femme... »

Cependant le livre n'éveille pas seulement des résonances marxistes; il m'a semblé souvent réconcilier heureusement Engels et Hegel : car l'homme nous apparaît originellement comme une antiphysis; et ce que réalise son intervention, c'est la position concrète en face de moi d'un moi autre sans lequel le premier ne saurait se définir. J'ai été aussi singulièrement frappée par la concordance de certaines descriptions avec les thèses soutenues par l'existentialisme : l'existence en se posant pose ses lois, d'un seul mouvement; elle n'obéit à aucune nécessité intérieure, cependant elle échappe à la contingence du fait qu'elle assume les conditions de son jaillissement. Si la prohibition de l'inceste est universelle et normative à la fois, c'est qu'elle traduit une attitude originelle de l'existant : être homme, c'est se choisir comme homme en définissant ses possibilités sur la base d'une relation réciproque avec l'autre; la présence de l'autre n'a rien d'un accident : l'exogamie, bien loin de se borner à l'enregistrer, au contraire la constitue; par elle s'exprime et se réalise la transcendance de l'homme : elle est le refus de l'immanence, l'exigence d'un dépassement; ce que les régimes matrimoniaux assurent à l'homme c'est par la communication et l'échange un horizon vers lequel il puisse se projeter; sous leur apparence baroque, ils lui assurent un au-delà humain.

Mais ce serait trahir un livre si impartial que de prétendre l'enfermer dans un système d'interprétation : sa fécondité vient précisément de ce qu'il invite chacun à le repenser à sa manière. C'est pourquoi aussi aucun compte rendu ne saurait lui faire justice; une œuvre qui nous livre des faits, qui instaure une méthode, et qui suggère des spéculations, mérite que chacun en renouvelle la découverte : il faut la lire.

Simone DE BEAUVOIR.

Spectacles

Pas d'amour, pièce de *Hugo Betti*, adaptée par *Maurice Clavel*, au Théâtre des Noctambules.

Le premier acte rappelle Pirandello. Dans cette étude de notaire est entré le couple à histoires. Celui qui s'assied en silence et qui attend, un sourire crispé aux lèvres, le verdict des ronds-de-cuir. Sont-ce des personnages en quête d'auteur ou des fous en quête d'état-civil? Il pèse sur eux un mystère que l'exposition ne fera qu'obscurcir. Nous admirons que le premier clerc n'ait pas renvoyé ces clients étranges qui ne s'expliquent que pour embrouiller leur affaire. Il a voulu le faire, mais il a changé d'attitude lorsque la femme a fait, assez directement, appel à sa sympathie. Le monde se met en branle autour des deux timides. Le vieux notaire se déplace, malgré sa maladie. Il flaire une supercherie. La supercherie s'appelle Tullio, c'est un homme maigre et charmant, qui amuse son monde, qui inquiète le couple, et qui s'en va sur une pirouette. Nous n'en saurons pas davantage, le rideau se baisse.

Au deuxième acte, Tullio s'entretient avec l'espèce de voyageur sans bagage du début. On découvre qu'ils ont aimé la même femme, qui était celle de Tullio. Georges est passé sous un camion, puis il s'est traîné d'hôpital en hôpital, pendant que la guerre coupait l'Italie en deux. Son accident est arrivé le jour même où il devait s'enfuir avec Lydia, la femme de Tullio. Il est devenu croyant. Il veut réparer. C'est trop tard. Lydia est morte, ou folle. Deux enfants sont morts, dont l'un était de Georges. Tullio a décidé d'en finir, de tuer son rival. Il sort un revolver de sa poche, mais Georges le désarme aisément et le terrasse. Il sait que Lydia est vivante, derrière la porte, et qu'elle écoute. Elsa, la femme de Georges, dérange cette scène. Georges peut encore s'enfuir. Il le fait, mais il revient, dans l'espoir d'avoir un entretien avec Lydia. Coup de théâtre, Lydia réussit à vaincre toutes les bonnes résolutions de son ancien amant, ils s'enfuiront ensemble, mais auparavant ils tueront Tullio. Le rideau se baisse sur un coup de feu et nous ne savons pas lequel des deux hommes est tué.

Elsa entre encore une fois au début du dernier acte. Elle affronte Lydia. Elle est vaincue d'avance. Georges a bien réussi à tuer celui qui l'empêchait de fuir. Il reste maintenant un autre obstacle, Elsa. Elle a deviné que Georges n'en peut plus et qu'il sera dévoré encore une fois par le remords. Elle lui tend le seul remède possible, ce poison qui est préparé dans un verre à porto, et qui devait être offert par Lydia, dans l'imagination machiavélique de Tullio. Georges meurt, bercé par sa femme, qui lui a fait croire

à un somnifère, tandis que Lydia, qui n'a rien pu empêcher, égrène un monologue bizarre, détaché, déjà lointain, comme si elle se désintéressait de cette agonie, ou comme si enfin elle était folle. Elsa sort dignement de cette maison où se trouvent deux cadavres, en avertissant qu'elle se prépare à donner une sépulture chrétienne à son mari. Après son départ, Lydia se réveille. Elle parle au cadavre, qui n'est qu'un homme endormi, car le poison n'était que somnifère. Tout à l'heure, elle va pouvoir s'enfuir. Tout à l'heure, tout va recommencer. Plus miséricordieux que Sartre dans *Huis clos*, Maurice Clavel fait en définitive de l'enfer dans lequel va retomber notre héros, une véritable mort.

Voilà un résumé très incomplet. Il est difficile de définir une intrigue qui n'existe qu'en fonction de ce que disent les personnages, et nous devinons bien qu'ils nous disent ce qu'ils veulent, plutôt que ce qui est. Tullio affirme que sa femme est morte, qu'il l'a assassinée, qu'elle était folle. C'est faux. Nous serions libres de refuser de croire à la mort de ses enfants sans une petite chaise, sur laquelle il bute. Il y a quelquefois, dans cette pièce, des objets révélateurs. Mais la plupart du temps, les objets obéissent au rêve du criminel, ils s'effacent. Il n'en restera rien, dût-on les brûler, fibre par fibre, comme ce tapis sur lequel peut-être la victime a saigné.

Le type même de l'objet, dans cette œuvre, c'est cette bouteille de porto, dont nous ne savons rien, que l'un croit poison, que l'autre croit somnifère, et qui se révèle successivement aux yeux de l'un, puis de l'autre, comme un poison, puis comme un somnifère. Pas d'amour, pas d'objets. Il reste un grand nombre de coups de théâtre, difficiles parfois à admettre. Les cadavres eux-mêmes ne semblent pas embarrasser la scène, ni les criminels. On enterre l'un dans le jardin, l'autre aura droit aux Pompes funèbres. Nous ne croyons pas à cette veuve qui se prépare aux obsèques de son époux, sans songer un instant qu'on puisse lui demander des explications sur sa mort. Bien des détails réclament de nous trop de complaisance. Mais nous sommes portés à la complaisance, car l'œuvre, que l'adaptateur lui-même juge très inégale, révèle un auteur dramatique extraordinaire.

Chacun des trois héros de cette tragédie est présent d'une manière entière, bouleversante. Ils s'imposent à nous hors de toute grandiloquence. Et si les acteurs sont admirables, le dialogue qu'ils servent magnifiquement ne l'est pas moins. Le monde que nous découvrons derrière notre monde habituel est trop riche pour que nous puissions nous plaindre. Le théâtre eût peut-être exigé le style de *Chacun sa vérité*, ou des *Revenants*, c'est-à-dire une métaphysique toujours un peu lourde chez Ibsen ou chez Pirandello. La pièce est inégale, mais par endroits elle est aussi inégalable.

Jean H. Roy.



Voleurs de bicyclettes, film de *Vittorio de Sica*.

Un vertueux chômeur trouve enfin un emploi qui nécessite une bicyclette. Sa femme vend les draps du lit conjugal pour qu'il puisse en acheter une. La bicyclette lui est volée le premier jour. Il la cherche dans tout Rome, aidé par son jeune fils qui traine la patte. C'est tout. L'histoire est bête à pleurer. Mais le fait est qu'on en pleure.

Comment peut-on espérer découvrir une bicyclette volée parmi toutes les bicyclettes volées d'une capitale d'après-guerre? Comment peut-on avoir tant de bons camarades, et pas un qui ait une bicyclette à prêter? Tout cet arbitraire sert à introduire les clichés du néo-réalisme : braves gens dans la misère, méchantes gens dans la richesse, bon petit garçon, mauvais grands garçons, vie de tous les jours, aventure attendrissante, visages anonymes. Il faut que le cinéma italien se garde de nous lasser par son vocabulaire. Cela dit, et à considérer l'essentiel du film, *Voleurs de bicyclettes* est un admirable drame.

Le chômeur recherche beaucoup plus qu'une bicyclette. Il recherche sans espoir cette part de justice à laquelle il a droit. Il est au-delà de tout calcul. Il ne peut plus que marcher avec entêtement dans la même direction, sans rien entendre, sans souci apparent de l'enfant qu'il traîne derrière lui. A la fin de la querelle le long du Tibre, quand le père croit un instant que son fils s'est jeté à l'eau, tout ne se termine pas par une embrassade : il n'y a qu'un regard, et l'on se remet à chercher. Il est aisé de décrire un pauvre type qui entre dans un restaurant trop bien pour lui, il l'est moins de faire voir avec cette précision l'enfant riche qui mange sa viande avec voracité, l'enfant pauvre qui l'imite, — et comprend soudain qu'on ne doit pas.

« Faire voir », telle est probablement la devise de ce cinéma. Les pauvres condamnés à écouter la messe pour avoir droit à un repas, c'est peut-être une idée un peu forte (après tout, elle n'est sans doute pas de Sica, mais d'une dame patronesse). En tout cas la figure des dames patronesses et celle du pauvre sournois sont exactement celles que nous attendons, et cette nuée de séminaristes sous la pluie, comme d'affreuses chrysalides aveugles autour du gosse stupéfait et du père abattu, c'est bien. Faire voir, tourner patiemment autour d'une vérité déjà rabâchée, s'imposer à force d'honnêteté, et révéler la beauté cent fois contemplée d'un visage de femme à bout de forces, ou d'un homme hargneux. Faut-il que ce spectacle soit nécessaire pour que nous ne parvenions pas à nous en lasser ! Cette banalité suppose au fond beaucoup d'art. La main du héros qui se crispe trop longtemps sur un seau qu'il pourrait poser, les bonds de l'enfant dans la rue, et surtout le dernier regard, qui ne va plus du père au fils, mais qui monte du fils au père, de telles images supposent un choix et une recherche si efficaces qu'on ne les sent pas, on ne sent que la maîtrise. Donner à voir, beaucoup plus que donner à entendre : le film pour-

rait être muet. Il rejoint une sorte de perfection oubliée. Mais il ne révèle rien qu'on ne connaisse déjà depuis *Sciuscia*, peut-être même depuis le cinéma russe. On ne pourra indéfiniment recommencer. Le meilleur a été fait, il faut maintenant chercher ailleurs.

Jean-H. Roy.



Retour à la vie, film de *Cayatte*, *Clouzot*, *Dréville* et *Lampin*.

Voici le premier film français dont le sujet soit l'après-guerre. *Manon* n'en faisait qu'un décor un peu plus réaliste autour d'une histoire d'espionnage, de débarquement ou de résistance. Ici, le problème est abordé de front. Il est intéressant. L'Amérique nous a déjà montré la désadaptation des combattants sevrés de leur famille, sans espoir de permission, et rentrant dans le foyer conjugal souvent luxueux, avec des habitudes de clochards désabusés. L'Amérique n'a pas connu l'expérience de plus d'un million d'hommes enfermés quatre ans dans des barbelés, sans même la compensation que peut être la gloire militaire ou l'admiration envieuse de l'arrière. Quoi qu'on ait pu dire à ces hommes, qui ont souffert plus que bien des combattants, ils ne pouvaient s'y tromper. Ils avaient été retranchés arbitrairement du monde, et le monde avait vécu cette guerre dont ils n'avaient connu que le revers. Ils n'apportaient rien, pour la plupart, au bilan des actions d'éclat contre l'occupant. La France a dû leur sembler menteuse, dans la surenchère de la libération. Ils n'avaient qu'à se taire. Quelle que fût la valeur du témoin, il possédait sur eux l'immense avantage d'avoir été là, même s'il s'était caché derrière ses volets pendant la fusillade.

Leur retour méritait bien le nom un peu pompeux du film. C'était quelque chose comme une nouvelle naissance, dont les héros étaient beaucoup trop vieux pour ne pas demeurer sceptiques devant eux-mêmes et devant les autres. Il fallait ménager l'amour-propre, souvent chatouilleux, des prisonniers, et celui des résistants qui ne l'est pas moins. Il était facile de s'en tirer en nous montrant de préférence le prisonnier qui a tenté de s'évader et qui a été blessé, voire mutilé, dans sa tentative. Le prisonner rejoint ainsi le résistant et les deux héros s'identifient dans un même héroïsme. Nul ne niera la valeur et le courage de ceux qui ont essayé de s'évader, et chacun sait qu'il existait un mouvement de résistance efficace dans les camps. Mais il s'y trouvait aussi inévitablement des hommes pour qui le mot de résistance n'avait pas même de sens, dans cet univers captif que les Allemands s'ingéniaient à duper et où la seule propagande tolérée était celle qui prêchait la patience et la résignation, en faisant des tentatives d'évasion un crime à l'égard de la communauté. C'est pour ceux-là, qui n'ont rien pu faire pour hâter leur délivrance, que le retour à la vie posait le problème de la transplantation brutale d'un milieu en un sens passif, dans un autre qui se vantait, quelquefois un peu trop, d'avoir été glorieusement actif. Les réalisateurs n'ont pas

manqué de nous mettre en présence de prisonniers blessés en cours d'évasion. Des quatre cas qui nous sont montrés (celui de la déportée pouvant être mis à part) deux appartiennent à cette catégorie. Louis a été touché par une sentinelle allemande et il boite bas. (Notons en passant que Jouvet oublie de boiter lorsque son rôle devient pathétique). Noël-Noël débarque du train avec un pansement sur la tête, pour s'entendre dire par le délégué gouvernemental qu'il a bien fait d'attendre avec patience l'arrivée des Alliés entre ses fils de fer. Adémaï interrompt timidement ce discours pour signaler qu'il a reçu un coup de crosse sur le crâne alors qu'il voulait se sauver. Le sketch a la prétention d'être comique. Mais le discours est invraisemblable. Le numéro de François Périer cherche aussi à faire rire et il y réussit. Nous n'avons aucune raison de penser que cet aimable garçon perdu dans un hôtel réquisitionné par les A.F.A.T. de l'armée américaine n'a pas tenté de s'évader. Mais nous sommes plutôt attentifs à ses progrès dans la connaissance du cœur féminin, à sa gentillesse qui s'interdit de profiter des complaisances d'un harem en uniforme dont il est le seul seigneur. L'intermède est peut-être symbolique dans un autre sens, qui en fait à la longue une mauvaise plaisanterie. Ce domestique, livré sans aucune défense aux quolibets et aux ordres d'une armée femelle qui parle une langue étrangère, n'incarne-t-il pas mieux que Jouvet grandiloquent le drame inavoué du prisonnier que d'autres ont libéré? Quant au dernier morceau, il s'efforce de traiter loyalement le problème du mariage d'un Français avec une Allemande. Reggiani est trop occupé de son présent pour nous livrer son passé.

Cependant, le défaut majeur n'est pas cette dérobade devant l'aspect essentiel du problème. Certains des cas considérés le sont avec assez d'audace pour susciter dans le public des commentaires violents. Mais on a voulu ici traiter un sujet neuf selon une formule usée. Un spectacle où les plus grands noms de l'écran font une apparition de dix minutes qui justifie une affiche éblouissante relève du commerce plus que de l'art. Le procédé se justifiait peut-être avec *Carnet de Bal* dont le thème n'avait pas d'importance. Ici, nous n'admettons pas que le thème soit prétexte à des exercices de virtuoses. A supposer que Jouvet ait voulu faire autre chose, il l'a manqué. Il s'est composé un visage de valet de chambre vieilli assez ahurissant, il a conservé par là-dessous sa diction Jouvet, et il s'efforce en vain de faire croire à sa sincérité. Léo Laparra, en jouant simplement, détruit le travail de la vedette. Nous comprenons ici que le néo-réalisme italien, curieusement patronné par un acteur professionnel, a raison de proscrire la star au profit du figurant anonyme. Nous avons besoin de ne pas sentir les prouesses de l'acteur derrière un sujet trop brûlant pour qu'on joue avec lui. Nous acceptons *La Bataille du Rail* dans la mesure où l'acteur se cache derrière les cheminots. Nous n'aimons pas *Bataillon du Ciel* dans la mesure où Nassiet en profite pour moderniser son style général d'empire et Blanchard pour perfectionner son style adjudant. Les parachutistes n'ont, hélas! rien à voir dans tout cela.

Pour être juste, ajoutons que l'acteur n'est pas seul responsable. L'incohérence du style et même du dialogue dans les différents morceaux nous incline à croire qu'il s'agit de cinq bandes réunies arbitrairement. Chacun s'est efforcé de condenser son scénario, là où il était essentiel de procéder

par touches successives. Cela donne le plus souvent quelque chose comme ceci : la grosse figure de Bernard Blier, touchante de bonne volonté apitoyée, qui chuchote à un squelette gisant sur un matelas, à même le plancher : « Vous me reconnaissez, ma tante... évidemment, j'ai maigri... mais vous comprenez, les restrictions... » Il se mord les lèvres, mais il va quand même bravement jusqu'au bout de sa phrase. Cela peut donner aussi Noël Roquevert, campé en travers d'un poste de radio en marche, et s'écriant : « Si vous n'aimez pas la guerre, monsieur, n'en privez pas les autres. » Ou encore la mimique d'un visage tout en rides, mais resté gourmand, qui proclame : « Bon pied, bon œil, Monsieur, comme le Maréchal! » en désignant un portrait du Général. Ces deux derniers traits sont de Clouzot, qui d'ailleurs nous introduit dans une pension de famille, d'une façon magistrale. Tous les personnages épisodiques y sont, en une phrase, ou en un silence.

Mais les sketches se bousculent, un peu de rire après un peu de larmes. Le dernier s'efforce de faire la synthèse et de nous réconcilier par surcroît avec le visage de l'Allemagne à qui Cécile Aubry prête ses formes séduisantes. L'attitude du village devant l'étrangère mériterait aussi son film, et non ce raccourci. De toute cette histoire, et de l'association de tant de talents, il ne restera probablement rien, que des morceaux qui ne sont pas toujours bons. C'est dommage pour l'histoire et pour ceux qui ont tenté de la raconter.

Jean H. Roy.



Le deuil sied à Électre, film de *Dudley Nichols.*

Quand on voit ce film sans connaître la pièce de O'Neil, dont il est l'adaptation cinématographique, la première référence va à Eschyle et à Sophocle. Sous le voile d'une époque différente (la fin de la guerre de Sécession a l'honneur de figurer le retour de Troie des Achéens) reparaissent les antiques héros, Agamemnon et Clytemnestre, Egisthe, Oreste et Électre. La coïncidence est en elle-même dramatique. Ce n'est pas que les réminiscences classiques puissent beaucoup sur l'esprit du spectateur, mais on s'aperçoit bientôt que l'analogie, d'abord simplement entrevue, qui rattache les personnages à leurs illustres modèles, impose son schéma tragique avec une précision inexorable. Le destin, d'abord imaginé dans le vide, se « remplit » des gestes de chacun des personnages, se tisse de tous leurs regards. Psychologie et décor sont alors dédaignés. Si l'on conçoit la tragédie comme un éternel retour, comment en serait-il autrement? Son essence doit demeurer au-delà de toute situation historique, éliminer peu à peu tout rapport avec le monde et laisser les héros bander toutes leurs forces à seule fin de tendre les ressorts qui assurent sa catastrophique progression..... Ainsi toute l'émotion se concentre-t-elle sur le seul visage de Rosalind Russel (qui dépasse de cent coudées le reste de l'interprétation, pourtant sans défaillance).

Ce film est donc le meilleur qu'on puisse voir à Paris en ce moment. Nous sommes tout près de nous croire en présence d'un « chef-d'œuvre du cinématographe au service de la tragédie ». Ce serait pourtant oublier ce que c'est qu'une tragédie, premier pas vers la confusion des vessies et des lanternes, de Victor Hugo et de Sophocle. On en mourrait de remords avec plus de raisons que l'Oreste diminué du film. Si *Le deuil sied à Électre* est une réussite dont la cohésion interne est suffisante, il n'est ni un chef-d'œuvre, ni une tragédie. Il suffit de mentionner quelques-unes des richesses de la tragédie antique pour s'apercevoir de tout ce qui manque au film.

Le destin d'Oreste, tel qu'il est narré par Eschyle, n'est pas celui d'un homme soumis aux contraintes morales, aux influences humaines, aux manifestations de je ne sais quelles profondeurs de sa psychologie. C'est celui d'un homme si purement libre de toute contrainte extérieure qu'il parvient à entendre la voix des dieux. A travers lui les dieux combattent et vainquent les forces de l'antique fatalité; à travers lui est signifié aux hommes que plus rien ne pèse sur eux. Comme consécration de ce don va naître la plus belle des villes, Athènes. Cette poésie est celle qui fonde les peuples et les temples, ce qui est tout de même plus difficile que de faire tourner les locomotives. Comment serait-elle frustrée du monde, alors qu'elle est l'ouverture d'un monde nouveau?

A l'inverse les personnages du *Deuil sied à Électre* sont victimes de toutes les frustrations, de toutes les contraintes, ce qui exclut grandeur et poésie. L'Électre de Sophocle lave la vaisselle. Une telle scène briserait le rythme du film, car on ne peut imaginer les Mannon-Atrides sans la richesse bourgeoise qui les conditionne et fait de leurs passions un luxe. Nous retrouvons le même conditionnement dans la morale dépourvue de signification qui finit par tuer Orin. Le déterminisme de leur psychologie n'est pas moins contraire à l'hellénisme et, quoi qu'on pense, au véritable tragique. Il est très curieux que la situation familiale à partir de laquelle se noue le drame soit précisément celle que les Erynnies opposent à Apollon, défenseur d'Oreste contre la famille. Tout le déroulement de l'action dans le film est illuminé par des éclairs de sensualité incestueuse, asservissement aux vieilles divinités de la vie dont l'Apollon d'Eschyle libérait le monde. Au lieu du lyrisme de Sophocle, l'érotisme seul parvient à donner un minimum d'humanité aux personnages du film, et, là encore, on s'aperçoit à quel point Platon a raison quand il fait naître Eros, non seulement de la richesse, mais aussi de la misère.

Cette pauvreté qui ne s'aperçoit pas d'elle-même et qui a peut-être la faiblesse de se croire exemplaire, comment pourrions-nous lui donner le nom qui désigne ce que la Grèce a produit de plus grand?

Louis MÉNARD.

Le cours des choses

Le 16 septembre s'est ouvert à Budapest le procès Tito. A travers Rajk et ses coaccusés, c'est en réalité Tito qui fut continuellement visé : le procès visait à démontrer que Rajk ne fut qu'un instrument de Tito, lui-même, c'est bien connu, agent de l'impérialisme américain. C'est bien connu, mais M. Robert Treno a raison de rappeler, dans *Franc-Tireur* du samedi 17, en quels termes ce nous fut révélé jadis.

Elsa Triolet, reçue en Yougoslavie en septembre 1947, écrivait dans *Ce Soir* du 4 octobre : « *Au fond d'un salon, venant vers nous, un homme en uniforme brodé d'or, la légende qui s'avance d'un pas d'homme : Tito.* » Et Mlle Simone Téry, le 6 octobre, écrivait : « *Je l'ai là devant mes yeux cet homme légendaire dont les exploits soulevaient notre enthousiasme aux heures les plus sombres de la guerre, dont le nom symbolisait l'héroïsme invincible des peuples opprimés* [...] *on ne peut pas ne pas être ébloui par une si resplendissante apparition.* »

Pour essayer d'atténuer les effets de ces vieux reportages, on en a publié un nouveau, le troisième en deux ans et demi. Selon l'auteur, l'ouvrier yougoslave est mal payé, il doit donner une « *cotisation élevée à son syndicat, acheter son journal syndical et, enfin, faire chaque semaine de nombreuses heures de travail baptisé « volontaire* ». Hier, cette vie d'austérité était glorifiée. Aujourd'hui, c'est le signe irréfutable d'un régime pourri. D'autant qu'en face de cet ouvrier exploité existe une nouvelle aristocratie bénéficiant « *d'appartements et de villas de trois à vingt pièces avec des limousines américaines, des domestiques, des rations alimentaires dix fois supérieures à celles de l'ouvrier, le droit d'acheter dans les magasins diplomatiques un tas de choses introuvables ailleurs : du riz, du café, de beaux vêtements, etc., etc. Ces gens ont une priorité absolue en matière de logement, de voyages, de monnaies étrangères pour leurs séjours à l'extérieur* ». Mais déjà avant cette guerre et depuis cette guerre, on nous signalait, du côté communiste, les privilèges dont jouissaient les intellectuels, et on ne contestait pas l'ouverture extrême de l'éventail des salaires. Ce qui est juste à Moscou est-il injuste à Belgrade? Le reportage se conclut par des descriptions consternantes du régime policier en Yougoslavie. La délation y serait de règle. Tout cela s'est-il fait en un seul jour, le jour justement où Tito s'est séparé de l'U.R.S.S.?

Donc, le procès s'est ouvert. Les accusés ont tous avoué, encouragés par leurs avocats qui ont plaidé, selon M. Courtade, « *certains avec éloquence et tous avec un sens remarquable du rôle d'une défense qui complète*

et éclaire l'accusation pour une recherche commune de la vérité ». (*Humanité* du 22-9-49).

Depuis, les *Lettres françaises* du 29 septembre, et *Action* du 6 octobre, ont justifié, non le verdict, qui va de soi si les faits relevés au procès sont exacts, mais les aveux des accusés. La justification repose sur deux affirmations : avez-vous déjà vu des innocents avouer à la face du monde qu'ils étaient coupables? D'abord on l'a déjà vu, et dans une certaine perspective, à l'occasion des procès de Moscou; mais il est assez frappant par exemple, que Rajk ait « avoué » avoir rencontré dans les camps de concentration français des personnalités yougoslaves qui justement ne s'y trouvaient pas, qu'il ait oublié d'avouer qu'il avait été blessé trois fois en Espagne, qu'il avait fait partie du Comité national de Résistance hongrois. M. Pierre Courtade se surpasse dans *Action* du 6 octobre : « *Il n'est pas vrai que la découverte de la conspiration ait été soudaine. Il y a plus d'un an que Rajk était soupçonné.* » Plusieurs mois avant son arrestation on lui avait retiré le ministère de l'Intérieur pour lui confier le ministère des Affaires étrangères. Voilà qui donne à réfléchir sur l'importance réelle des ministères des Affaires étrangères des démocraties populaires : n'importe qui, même un suspect, peut donc accéder à la direction de la diplomatie. Doit-on conclure que ces fonctions sont fictives?

***

Le 18 septembre, le gouvernement britannique publiait sa décision de dévaluer la livre sterling. Quoi qu'on en ait dit, il en avait avisé officiellement le gouvernement français dès le mercredi 14. Les récriminations n'ont pas manqué en France contre la perfide Albion qui dévaluait sans nous prévenir. M. Léon Blum, tout en constatant « *qu'en pareille matière — j'en ai fait la pénible expérience — le mensonge et la dissimulation sont de règle. Toute opération monétaire doit être tenue rigoureusement secrète jusqu'au moment exact où elle s'accomplit* », déplora de n'avoir pas été tenu au courant, dans le *Populaire* du 19 octobre.

Mais les récriminations ne sont pas des analyses et la presse officieuse, si sévère pour l'Angleterre, fut singulièrement discrète quant aux circonstances de la dévaluation. M. Raymond Aron souligne qu'en août « *la fuite devant la livre prit des proportions telles qu'il n'était plus possible d'attendre* » (*Le Figaro* du 28-8-49.). Peut-être cette fuite fut-elle facilitée par le laisser-aller du marché de Paris. Et peut-être même les Français avaient-ils soutenu le gouvernement américain dans sa pression sur le gouvernement anglais... La dévaluation devait poser pour le gouvernement de M. Queuille des problèmes tels qu'il ne sut les résoudre et dut céder la place. Parmi les problèmes budgétaires que pose cet événement ressurgit bien évidemment le problème des crédits militaires. A ce sujet, M. Ramadier déclarait à Nice, le 26 septembre, que « *si la France était attaquée, elle n'aurait à opposer à cent, deux cents ou cinq cents divisions qui déferleraient sur son territoire que cinq divisions* ». Le budget officiel de l'armée est de 300 milliards, son budget réel de 500 milliards; cela met la division

à 100 milliards. Une division se compose de 20.000 hommes au maximum. Cela met chacun à 5 millions.

*
* *

Quoi qu'on en pense, *Le Figaro* est quelquefois très amusant. Non seulement quand il publie les *Mémoires du Général Giraud*, qui prendront assez rapidement place dans nos bibliothèques à côté du *Sapeur Camembert*, non seulement à propos des *Mémoires du Général Catroux*. Il arrive que, sur un ton de vieille dame outragée, un correspondant raconte (le 26 septembre) comment M. Fould, président-directeur général des chantiers de Penhoët, et M. Caldaguez, directeur des dits chantiers, sont écartés du lancement de navires par les ouvriers.

« *Malgré l'intervention de M. Pinczon, directeur général adjoint des Chantiers de Penhoët, les ouvriers refusèrent de libérer la tribune d'honneur qu'ils occupaient entièrement.*

« *Nous avons toujours été à la peine, déclara ironiquement le Secrétaire de la C. G. T. Il est juste, pour une fois, que nous soyons à l'honneur. Nous avons construit le navire sans vous, nous le lancerons bien également sans vous.* »

Ils restèrent sourds à toutes les exhortations de courtoisie vis-à-vis de Mlle Perrachon, la marraine de la nouvelle unité. Invités parisiens, personnalités officielles de la région, préfet et sous-préfet compris, durent se contenter du parterre, tandis que les ouvriers, du haut de la tribune, lançaient des cris hostiles à l'adresse de M. Fould. Sur l'air des lampions, ils réclamaient leurs « galons », 5.000 francs et une prime de transport. Des excités s'en prirent, en termes peu académiques, directement à M. Fould et à ses ingénieurs. Cependant que le « désaccorage » s'effectuait normalement, M. le curé de Méan, suivi de son vicaire, des enfants de chœur et de M. Fould, faisait le tour de la cale pour bénir le navire.

Un ouvrier prit alors possession de l'avancée de la tribune d'honneur d'où la marraine aurait dû rompre le ruban tricolore symbolique et briser la traditionnelle bouteille de champagne. Lorsque le navire s'ébranla, à 17 h. 25 exactement, il sectionna au couteau le ruban, en prenant bien soin de ne pas briser la bouteille de champagne sur l'étrave du navire. C'est à coup sûr le premier bateau qui s'en est allé prendre contact avec son élément sans avoir reçu d'abord la pétillante caresse du vin joyeux.

A l'issue du lancement, trois cents ouvriers environ qui avaient chahuté les officiels — trois cents sur sept mille que comptent les chantiers de Penhoët — firent à M. Fould une conduite de Grenoble jusqu'au bureau de la direction. »

Le lendemain, M. Pierre Brisson annonçait dans son journal la publication des *Mémoires du Général Von Choltitz* et il concluait la présentation de ces Mémoires par : « *Exprimer l'estime que méritèrent dans un débat tragique la fermeté de sa résolution et la dignité de son attitude reste un devoir.* » M. Brisson devrait bien indiquer combien de prisonniers

politiques ont été arrêtés, torturés et fusillés à Paris, sous la responsabilité de ce général bienfaiteur.

Roger STÉPHANE.

P.-S. — Les *Lettres françaises* du 29 septembre publient une série de protestations contre l'absurde et odieuse privation des droits civiques d'Aragon. Et parmi ces protestations figure en bonne place, bien encadrée, une lettre à Claude Morgan de Pierre de Boisdeffre, collaborateur régulier de la *Liberté de l'Esprit Gaulliste.* La lettre sort du sujet, puisque l'auteur en profite pour déclarer : « *Jeunes communistes et jeunes chrétiens se trouvent aujourd'hui d'accord pour protester contre la littérature de fossoyeurs que l'on prétend leur imposer, pour réclamer des œuvres redevenues dignes de la grandeur et de la fraternité humaines. Et l'auteur de* L'homme communiste *et de* La Diane française *mérite davantage leur respect que Sartre ou que Jean Genêt.* » Alors pourquoi Pierre de Boisdeffre a-t-il honoré de ses visites *Les Temps modernes* plutôt que *La Pensée* ou *Europe?*

R. S.

Le Gérant : René JULLIARD.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Novembre 1949
Dépôt légal : 4e trim. 1949.